UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00095566 6

LIBRAIRIE E. DROZ
LIVRES D'ÉRUDITION
HISTOIRE LITTÉRAIRE
& PHILOLOGIE
25, RUE DE TOURNON, PARIS

PAUL CLAUDEL

POSITIONS ET PROPOSITIONS

★★

6e édition

GALLIMARD

POSITIONS ET PROPOSITIONS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

aux Éditions de la N. R. F.

POÈMES

CORONA BENIGNITATIS ANNI DEI.
CINQ GRANDES ODES.
DEUX POÈMES D'ÉTÉ. *(Epuisé.)*
LA MESSE LA-BAS.
POÈMES DE GUERRE.
POÈMES DE COVENTRY PATMORE. *Traduits de l'anglais par Paul Claudel. (Epuisé.)*
FEUILLES DE SAINTS.

THÉATRE

L'ANNONCE FAITE A MARIE, mystère en 4 actes et un prologue. *Ouvrage couronné par l'Académie française.*
L'OTAGE, drame en 3 actes.
LE PAIN DUR, drame en 3 actes.
L'OURS ET LA LUNE, farce pour un théâtre de marionnettes.
LE PÈRE HUMILIÉ, drame en 4 actes.
LES CHOÉPHORES. *Traduit du grec, par Paul Claudel.*
LES EUMÉNIDES. *Traduit du grec, par Paul Claudel.*
DEUX FARCES LYRIQUES : PROTÉE — L'OURS ET LA LUNE.
SOUS LE REMPART D'ATHÈNES.
LE SOULIER DE SATIN.
ECOUTE, MA FILLE.

Collection « UNE ŒUVRE, UN PORTRAIT »

ODE JUBILAIRE *pour le six centième anniversaire de la mort de Dante,* avec un portrait de l'auteur en lithographie par Raoul Dufy.
UN COUP D'ŒIL SUR L'AME JAPONAISE, avec un portrait par Foujita.

ÉDITIONS ILLUSTRÉES

PROTÉE, illustré par Daragnès.
L'HOMME ET SON DÉSIR. *(Epuisé.)*
CORYMBE DE L'AUTOMNE, par Francis Thompson, traduit de l'anglais par Paul Claudel, illustré par André Lhote. *(Epuisé.)*
VERLAINE. Poème, orné de 12 gravures sur bois par André Lhote.
SAINTE GENEVIÈVE. Poème, illustré de 24 figures aux deux encres, gravées sur bois suivant le procédé japonais par M. Boukotou Igami, d'après les originaux dessinés, sur les idées de l'auteur, par Mme Audrey Parr. *(Epuisé.)*
CHRISTOPHE COLOMB. Illustré par Jean Charlot.

PROSE

POSITIONS ET PROPOSITIONS. I.
L'OISEAU NOIR SOUS LE SOLEIL LEVANT.
MORCEAUX CHOISIS. 1 vol.

25
615 R°

PAUL CLAUDEL

POSITIONS ET PROPOSITIONS

★ ★

cinquième édition

nrf

364060
15. 3. 34.

GALLIMARD

L'Edition originale de cet ouvrage a été tirée à deux cent quinze exemplaires et comprend : soixante exemplaires in-octavo couronne sur papier velin pur fil Lafuma-Navarre, dont trente-cinq exemplaires numérotés de 1 *à* 35 *et vingt-cinq exemplaires hors commerce marqués de* a *à* z *; cent cinquante-cinq exemplaires sur alfa Navarre, dont cent vingt-cinq exemplaires numérotés de* 36 *à* 160 *et trente exemplaires hors commerce numérotés de* 161 *à* 190.

PQ
2605
L2P6
1938
t.2

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard 1934.

RELIGION ET POÉSIE (1)

Je suis profondément touché de l'honneur que vous m'avez fait en m'invitant à parler aujourd'hui devant vous, non loin de la tombe de Poë, dans cette belle ville qui est la métropole de la Foi et des traditions catholiques en Amérique, dans ce pays consacré par le nom de notre Sainte Mère (2), et où les deux bateaux de Lord Baltimore, « l'Arche » et « la Colombe », n'ont pas apporté en vain les semences de la liberté et de la vérité.

Mon sujet sera la poésie française et les raisons pour lesquelles je pense qu'elle devrait être plus intimement associée avec la religion qu'elle ne l'a été dans le passé.

Catholique veut dire universel et le premier article du *Credo* nous apprend que l'univers est

(1) Conférence faite en anglais devant les associations catholiques de Baltimore le 14 novembre 1927.

(2) Baltimore est la principale ville de l'État de Maryland.

fait de deux parties, les choses visibles et les choses invisibles. Des choses invisibles nous sommes instruits par les lumières de la raison et de la foi. Des choses visibles nous sommes instruits par les lumières de la raison, de l'imagination et des sens. Ces choses sont très bonnes suivant leur ordre. La raison est bonne. L'imagination est bonne. La sensibilité est bonne. Seuls des hérétiques, ou des jansénistes comme Pascal, peuvent croire qu'aucune faculté de cet esprit humain qui a été créé par Dieu, est mauvaise en soi. Il n'y a que le désordre et l'abus qui soient mauvais. Les choses visibles ne doivent pas être séparées des choses invisibles. Toutes ensemble constituent l'univers de Dieu et ont entre elles des relations claires ou mystérieuses ; l'Apôtre nous dit en effet que par les unes, nous sommes conduits à la connaissance des autres. La science ne s'occupe que des choses visibles. Son affaire est d'aller de l'effet à la cause, d'une chose matérielle à une autre chose matérielle, du fait à la mesure. Son domaine est ce que les choses sont, non pas ce que les choses *signifient*. Des facultés humaines, elle n'utilise que la raison, raison nourrie par la mémoire et stimulée par l'imagination. C'est un pouvoir de constatation, ce n'est pas un pouvoir de création. La science essaye de classer, de systématiser et d'utiliser ce qui est autour de nous et pour cela elle n'a pas besoin de mettre en jeu toutes les facultés

de l'esprit humain, de l'âme et du corps, de l'intelligence et du cœur. C'est fort différent, de voir une chose ou de la faire. Et le domaine propre de l'art et de la poésie est, comme ce dernier mot l'indique, de *faire*. De quelque chose qui était simplement perçu par les sens, l'homme fait quelque chose que la raison peut comprendre et dont la sensibilité peut jouir, d'une chose matérielle il fait un être spirituel. En donnant au mot sa pleine signification pour notre esprit et pour nos sens, la poésie est, comme vous dites en anglais, le pouvoir qui *réalise* pleinement les êtres, qui en fait des réalités. Pour connaître une chose vous n'avez qu'à comprendre ce qu'elle est, mais pour *faire* une chose vous avez à comprendre comment elle est faite. Et pour comprendre comment elle est faite vous devez comprendre en vue de quoi elle a été faite, quelles sont ses relations avec les autres êtres, et quelle a été l'idée de celui à l'origine qui a tout fait. Vous ne comprenez pas une chose, vous n'avez aucun moyen de vous en servir convenablement, si vous ne comprenez pas ce qu'elle était appelée à signifier et à faire, si vous ne comprenez pas sa position, dans la communauté générale des choses visibles et invisibles, si vous n'en avez pas une idée universelle, si vous n'en avez pas une idée catholique.

Bien sûr, même sans une idée générale de la terre et du ciel, vous pouvez faire de la très jolie

poésie, vous pouvez ciseler de délicates œuvres d'art, vous pouvez combiner des bibelots fort curieux et intéressants. Mais dans cette poésie païenne, il y a toujours à mon avis quelque chose d'étriqué et de gêné. Même pour le simple envol d'un papillon le ciel tout entier est nécessaire. Vous ne pouvez comprendre une pâquerette dans l'herbe, si vous ne comprenez pas le soleil parmi les étoiles.

La poésie française pendant les XVIIe et XVIIIe siècles a été simplement un moyen concis, spirituel et harmonieux d'exprimer des pensées. C'était une façon de parler en proverbes et sentences frappantes, un peu à la manière des gens de la campagne. Au XIXe siècle c'était bien de la vraie poésie, mais c'était de la poésie sans Dieu. Beaucoup de poètes français du XIXe siècle avaient du talent et même du génie, mais ils n'avaient pas la foi. Et si leur œuvre fait à certains l'effet d'un amas de décombres, je voudrais vous montrer que la cause de ce rapide déclin n'est pas qu'ils manquaient de talent, mais qu'ils manquaient de religion, c'est-à-dire qu'à leur talent et à leurs œuvres manquait un ingrédient essentiel.

Pour illustrer ce que j'avance je vais prendre quelques-uns des thèmes, ou, comme nous disons, des « motifs », de la poésie française — et je pourrais tout aussi bien dire de la poésie anglaise — pendant le XIXe siècle.

Le meilleur de ces thèmes, parce qu'il est fondé en toute vérité sur la nature humaine, est celui de *la révolte*. Aussi longtemps qu'il y aura de l'injustice en ce monde la révolte est un sentiment qui trouvera un large et profond écho dans les âmes humaines. C'est un sentiment parfaitement naturel et nous pouvons même dire que c'est un sentiment légitime. Nous savons tous qu'après tout l'Homme a quelque chose à dire pour sa défense. Dans ce livre merveilleux où l'Église a pris les neuf leçons de l'Office des Morts, Job parle à son Créateur tout à fait librement et sans crainte et quand ses amis épouvantés essayent de l'arrêter, le Dieu Tout-Puissant lui-même leur dit : Vous êtes des sots ; laissez l'Homme exposer sa cause à son aise. Ainsi la meilleure poésie du XIXe siècle est une poésie de révolte. Mais après tout la révolte a de grands inconvénients artistiques. Elle ne conduit nulle part. Elle vous laisse exactement au même point où vous étiez en commençant. Et comme elle est vaine elle est fatigante et elle devient vite ennuyeuse. Elle nous excite à vide. En outre les meilleurs thèmes poétiques sont ce que j'appelle des thèmes qui composent, des thèmes qui, comme la nature, ont besoin pour s'exprimer d'une grande variété d'éléments. Eh bien, la révolte n'est pas un thème qui compose. Elle ne fait pas les choses s'accorder, parce que son but n'est autre que la discorde. Un cri perçant de protestation peut

toucher le cœur, il ne fera jamais une harmonie.

Parents du thème de la révolte sont *le désespoir* et *le cynisme*, tous deux largement mis à contribution par la poésie du dernier siècle : de bons vers ou des vers tolérables ont été faits dans cette veine de sentiment. Mais ils prêtent à la même critique. Le désespoir est une disposition passagère. L'âme humaine n'a pas été faite pour lui. Le cynisme est quelquefois amusant, mais il est camelote et nous en sommes rapidement rassasiés. Nous ne pouvons pas *faire* quelque chose, nous ne pouvons pas bâtir quelque chose avec des matériaux comme la révolte, le désespoir, le nihilisme, le cynisme et toutes ces idées purement négatives.

Et ici je me permettrai une petite remarque. Quand la liberté de penser a été conquise au début du siècle dernier, quand furent brisées les vieilles chaînes du dogme et de la superstition, il aurait été naturel de s'attendre à un vrai débordement de joie. Un homme qui au bout de longues années de captivité recouvre la liberté se sent généralement fou de joie. Or n'est-il pas frappant de constater que dans toute la poésie du XIXe siècle la joie fait défaut ? Vous trouvez parfois une jouissance grossière des plaisirs les plus bas, mais quand vous cherchez de la joie vous ne trouvez que désespoir, blasphèmes, nostalgie de la pureté perdue et regret des chaînes brisées. A mon avis le plus grand poète français du XIXe siècle est Baudelaire

parce qu'il était très intelligent et comprenait très bien où il en était. Oui, Baudelaire est le plus grand poète du XIXe siècle parce qu'il est le poète du Remords. En un siècle la poésie française a refait l'expérience de tout le paganisme et est passée des rêves sauvages de la Révolution et du romantisme au nihilisme, au matérialisme et au complet désespoir de ces années qui ne sont pas très éloignées de la présente.

Mais, nous dit-on, en dehors de la religion, il y a aussi des thèmes constructifs. En voici un par exemple : l'immortalité de l'âme, chacun le sait, a été controuvée par la « science ». Après la mort l'âme disparaît entièrement comme une bouffée de fumée, mais n'est-ce pas une pensée consolante que notre cher corps subsiste dans le vent, dans le soleil, dans les fleurs et dans les petits oiseaux ? Vous connaissez ce thème. Il a donné naissance à des océans de mauvais vers, parce que vous ne pouvez pas faire de la bonne poésie avec une idée sotte. Ce thème n'est pas bon ni partiellement bon, il est niais. Deux minutes de réflexion suffisent à nous montrer que, même si la matière survit, nous-mêmes ne survivons pas, ce qui, après tout est la seule chose importante. Ce n'est pas la même chose si la Vénus de Milo survit en tant que statue ou en tant que pavés. Ce n'est pas la même chose si une rose survit en tant que rose ou en tant qu'engrais.

Prenons un autre thème soi-disant constructif : l'Evolution. Je ne parle pas de l'Evolution comme doctrine scientifique. Je ne sais pas si elle est vraie ou fausse, cela m'est égal, et, personnellement, je n'y crois pas, parce que rien ne peut être deux choses en même temps. Je ne la considère ici que comme une idée poétique, comme une invitation pour l'esprit à composer quelque chose. A première vue l'Evolution apparaît comme une idée stimulante et pleine de promesses parce qu'elle implique le changement et ouvre libre cours à la fantaisie. Je suppose que l'Evolution a été d'un grand secours pour les romanciers, et d'ailleurs je pense personnellement que la plupart des livres sur l'Evolution ne sont rien de plus que du roman et des contes de fée de seconde zone. Mais ce que les poètes proprement dits ont essayé de faire avec l'Evolution n'a pas été un succès. Je me rappelle plusieurs complexes à la fois didactiques et épiques que de pauvres croyants mal guidés mais bien intentionnés comme René Ghil ou Louis Bouilhet ont essayé d'écrire sur les aventures de Frère Diplodocus dans le pays de Lias. Le résultat fut épouvantable. J'ai moi-même essayé un jour de proposer à mes enfants comme thème de devoir de vacances une adresse de félicitations présentée par tous les animaux à Sœur Girafe le jour où, après de longs âges d'efforts fossiles, elle réussit à ajouter seize vertèbres à son épine dorsale. Je pourrais vous

la lire. Mais je ne voudrais pas décourager parmi vous certaines ambitions, parfaitement légitimes, de même ordre girafique. L'Evangile nous a dit, il est vrai, que nous ne pouvions ajouter une coudée à notre taille. Mais saint Matthieu est un bien pauvre personnage à côté de M. Wells ou simplement de Darwin et de Lamarck.

Pour revenir à mon sujet, je pense que l'Evolution est un mauvais thème, parce qu'un poète aime à prendre au sérieux toutes les choses qui l'entourent. Il ne les considère pas comme des esquisses provisoires appelées à être promptement supplantées par des créations (1) battant neuves. Il les considère comme des figures de l'éternité, figures pleines de joie, de leçons inépuisables et d'une immense importance. Il ne voit rien à changer en elles, il déteste l'idée de les voir changer. L'Eternité ne lui suffirait pas à les comprendre. La nature pour lui est comme un homme qui dit et redit toujours la même chose, comme si ce quelque chose était d'une importance considérable. C'est toujours la même rose et la même violette et ce sera toujours la même rose et la même violette parce que dès l'origine elles ont été *très bonnes*, *valde bona*, et ne peuvent être meilleures. Elles peuvent seulement, rose ou violette, devenir mieux ce qu'elles sont.

(1) Comme on dit une *création* de M. Mayol au Café-Concert ou une *création* de *la Samaritaine* ou des *Galeries Lafayette*.

Je pourrais vous indiquer beaucoup d'autres thèmes de poésie ainsi ruinés et démodés. Il est assez attristant de voir combien peu de temps il faut pour qu'une mode nouvelle se fane et devienne ridicule. Rappelez-vous ce qu'il est advenu de Tolstoï, de Nietzsche, d'Ibsen. Même dans les drames de Wagner quand Erda commence à émettre des oracles nous ne pouvons réprimer un sourire et un bâillement. La poésie de Wagner est comme le Rhin qui coule parmi les vieux « burgs », des châteaux démantelés ou, ce qui est plus triste encore, restaurés au goût *Kaiser Wilhelm*. Les « fabriques » font de la peine, mais le Rhin à leurs pieds coule toujours. Il n'y a pour les choses et pour les poèmes qu'une seule manière d'être nouveaux, c'est d'être vrais, et qu'une seule manière d'être jeunes, c'est d'être éternels.

Et ceci m'amène à la conclusion de ma conférence qui sera de vous montrer quelques uns des immenses avantages que la religion apporte à la poésie. Je ne dis pas que tout bon catholique soit aussi un bon poète. Parce que le talent poétique, l'inspiration poétique est, comme la prophétie, une grâce, une grâce gratuite, ce que les théologiens appellent « *gratia gratis data* ». Mais je veux dire que le poète catholique a sur ses frères un immense avantage.

Parmi les secours et les profits que la Religion apporte à la poésie j'en indiquerai trois.

Le premier est que la foi en Dieu permet la *louange*. La louange est peut-être le plus grand moteur de la poésie, parce qu'elle est l'expression du besoin le plus profond de l'âme, la voix de la joie et de la vie, le devoir de toute la création, celui en qui chaque créature a besoin de toutes les autres. La grande poésie depuis les hymnes védiques jusqu'au Cantique du Soleil de saint François est une louange. La louange est *par excellence* le thème qui compose. Personne ne chante seul. Même les étoiles du Ciel, lisons-nous dans les Livres Saints, chantent ensemble. Job 38:7.

La Religion non seulement nous rapporte le chant, elle nous apporte aussi la parole. La Religion — la religion Chrétienne, la religion Catholique, c'est tout un pour moi — a apporté dans le Monde non seulement la *joie* mais aussi le *sens*. Puisque nous savons que le monde n'est pas l'ouvrage du Hasard ou de forces naturelles aveugles et se cherchant à tâtons, nous savons qu'il y a un sens. Il nous parle de son créateur, il nous donne les moyens de comprendre son œuvre ou en tous cas de l'interroger et de lui payer nos dettes. Il nous conduit vers Lui par beaucoup de voies merveilleuses. Il nous donne les moyens de demander et de répondre, d'apprendre et d'enseigner, de faire du bien à nos frères et d'en recevoir d'eux. Vous voyez partout des sceptiques et des agnostiques qui, comme des gens à moitié idiots, sont incapables de répondre aux

questions morales ou intellectuelles les plus simples. Un catholique connaît ce qui est blanc et ce qui est noir, à chaque question il est capable de répondre par oui ou par non, un oui très clair et un non très sonore. Toutes ces choses sont inestimables pour un poète et pour un artiste parce que le scepticisme, le doute, l'hésitation, est justement le chancre mortel de l'art véritable.

Le troisième avantage que nous apporte la Religion est le *Drame*. Dans un monde où vous ne connaissez le oui et le non de rien, où il n'y a pas de loi, morale ni intellectuelle, où toute chose est permise, où il n'y a rien à espérer et rien à perdre, où le mal n'apporte pas de punition et le bien pas de récompense, dans un tel monde il n'y a pas de drame parce qu'il n'y a pas de lutte, et il n'y a pas de lutte parce qu'il n'y a rien qui en vaille la peine. Mais avec la Révélation Chrétienne, avec les immenses et énormes idées du Ciel et de l'Enfer qui sont autant au-dessus de notre compréhension que le ciel étoilé est au-dessus de nos têtes, les actions humaines, la destinée humaine, sont investies d'une valeur prodigieuse. Nous sommes capables de faire un bien infini et un mal infini. Nous avons à trouver notre Route, conduite ou égarée, comme des héros d'Homère, par des amis ou des ennemis invisibles, parmi les vicissitudes les plus passionnantes et les plus imprévues, vers des sommets de lumière ou des abîmes de misère. Nous sommes comme

les acteurs d'un drame très intéressant écrit par un auteur infiniment sage et bon où nous tenons un rôle essentiel, mais où il nous est impossible de connaître d'avance la moindre péripétie. Pour nous la vie est toujours nouvelle et toujours intéressante parce qu'à chaque seconde nous avons quelque chose de nouveau à apprendre et quelque chose de nécessaire à accomplir. Le dernier acte, comme dit Pascal, est toujours sanglant, mais aussi il est toujours magnifique, car la Religion n'a pas seulement mis le Drame dans la vie, elle a mis à son terme, dans la Mort, la forme la plus haute du drame, qui, pour tout vrai disciple de notre Divin Maître, est le *Sacrifice.*

Baltimore 1928.

DISCOURS AUX ACTEURS CATHOLIQUES DE NEW-YORK

Mesdames, Messieurs,

Gracieusement invité à prendre la parole au cours de votre réunion annuelle, je puise dans ma double qualité d'auteur dramatique et de diplomate à la fois de l'assurance et de l'inquiétude. J'ai avec votre profession des rapports déjà anciens et qui ne m'ont laissé que de bons souvenirs. Il y a peu d'artistes, je le dis en toute sincérité, chez qui l'on trouve autant de conscience, de dévouement et de désir de bien faire : tout cela pour aboutir à quelques lignes dans un journal d'éloges distraits ou de critiques vagues, si l'on a la chance d'échapper à l'oubli complet et à l'incompréhension la plus navrante. Et, d'autre part, comme diplomate mon métier n'a-t-il pas quelque ressemblance avec le vôtre ? Ne sommes-nous pas, vous et moi, en état perpétuel de représentation, chargés d'un rôle dans

une pièce dont le scénario et le mouvement ont été réglés par d'autres que nous et dont nous essayons de tirer le meilleur parti possible ?

Mais aussi n'y a-t-il pas, entre l'auteur et cet enfant de sa pensée qui profite de la connivence d'un interprète pour prétendre insolemment à l'indépendance, une sourde rivalité qui va quelquefois jusqu'à l'irritation ? Et d'autre part comment prétendre à une place au milieu des héros de l'avant-scène, quand on est soi-même un de ces vieux messieurs qui remuent obscurément tout là-bas dans le voisinage d'un décor prêt à les résorber, cependant qu'un drame déchirant se déroule de la péripétie à la conclusion près de la rampe, où toute réplique a la vigueur d'une voie de fait et où les victimes de la passion sont glorieusement équarries à grands coups de couteau sous le feu d'un projecteur et aux applaudissements d'un public en délire ? Le métier d'un diplomate plutôt que d'agir n'est-il pas d'empêcher les événements de développer leur virulence et de les enfermer dans le piège savant des procédures et des circonlocutions, jusqu'à ce que les masses internationales aient eu le temps de prendre l'habitude du rapport nouveau, en général presque imperceptible, que les circonstances leur ont imposé ? Son rôle plutôt que de collaborer allègrement à un crescendo dramatique n'est-il pas plutôt de ramener la cadence des passions à celle

de la vie quotidienne et d'ouvrir au monde du nouveau et de l'inattendu, qui aime tant à agiter dans les journaux sa tête empanachée, le refuge amorti des précédents ?

Et cependant, si l'on s'amusait à pousser plus loin ce parallèle, de caractère en apparence assez factice, entre le métier de diplomate et celui d'acteur ou d'auteur dramatique, je crois que sans excès d'ingéniosité il serait facile de trouver d'autres ressemblances. On réduit trop souvent l'art du diplomate à celui d'un observateur, dont tout le rôle est de connaître le plus de faits possibles et d'en tirer des conclusions correctes, d'aller du connu à l'inconnu, qu'il s'agisse d'un ensemble de faits politiques ou sociaux ou du caractère de nos différents partenaires et interlocuteurs, par le chemin le plus simple et le plus vraisemblable. A ce point de vue le talent du personnage en question se rapprocherait de celui du psychologue qui s'amuse de la comédie humaine avec sa variété infinie de types et de mobiles d'actions entrecroisés et en fait le thème de ses compositions diaprées. Ou du philosophe si vous aimez mieux, qui, d'un ensemble confus, fait un spectacle ordonné. C'est là ce que j'appelle prendre position au parterre. Mais il est peut-être plus important pour comprendre ce qui se passe de monter soi-même sur la scène et de prendre part à l'action. En un mot la diplomatie n'est pas seulement l'art de regarder mais

l'art d'interroger. Il ne s'agit pas simplement de savoir les faits mais de susciter du mouvement et de provoquer de l'inconnu.

C'est là une distinction qui va très loin et qui s'applique à l'art tout entier et même à la science et à tout le monde des activités humaines. Les savants, qui sont souvent blagueurs, essayent de nous faire croire qu'ils se placent en présence des phénomènes dans un état de souplesse et d'indifférence absolue à l'égard du résultat positif ou négatif qu'ils se proposent d'obtenir. En réalité il n'en est presque jamais ainsi. L'expérience est toujours la conséquence d'une hypothèse, soit entièrement gratuite, soit basée sur le plus sommaire et le plus arbitraire des raisonnements, qui est l'analogie ; d'autre part, le savant serait un amant bien lâche s'il se laissait décourager par aucun refus de la vérité qu'il courtise. Les refus ne sont pas pour lui des défaites, ils sont des indications qui à la fin lui ouvrent l'entrée d'un cœur rebelle. Et de même en art, où en serions-nous si nous nous contentions du donné tel quel et nous bornions avec un entrain grossier à y prélever ce que les romanciers naturalistes d'autrefois appelaient dans leur argot d'auvergnats des tranches ? Comme le praticien qui en touchant un certain point presque imperceptible de la muqueuse nasale provoque un éternuement, une secousse profonde, une réaction de tout notre système nerveux, capable,

comme on dit, de ressusciter un mort, ainsi l'artiste exquis, musicien ou peintre, par une seule note bien choisie est capable de remettre en question tout l'univers et de lui donner un nouveau sens.

Eh bien ! toute l'habileté d'un auteur dramatique et celle de ses interprètes consiste dans cet art de questionner, de trouver le mot, la formule, le timbre, l'inflexion, qui va chercher jusqu'au fond de l'âme de notre interlocuteur la réponse que nous attendons. Quand une jeune personne voit se dessiner sur l'écran la physionomie ravissante de Novarro et de Valentino et se réunir peu à peu les éléments de ce regard dominateur, toutes sortes de pensées favorables et imprévues s'élèvent de son cœur troublé. Je ne comparerai pas ce sentiment à celui d'un Ministre des Affaires Étrangères qui prend connaissance d'une dépêche bien rédigée. Et cependant il n'est pas d'homme d'Etat qui ne reconnaisse l'importance, l'autorité d'une formule bien trouvée qui éclaire tout un débat obscur et précipite les résolutions latentes. Une mère ne savait pas tout ce qu'elle possédait de tendresse, de patience, d'ingéniosité et même de force physique, avant qu'un enfant ne vînt faire réquisition de tout cela. Et combien d'humbles Napoléons la guerre n'a-t-elle pas révélés dans la personne d'un menuisier, d'un comptable, d'un garçon de café, d'un philologue ! C'est là une méthode de psychologie bien supérieure à l'intro-

spection et aux analyses fastidieuses et souvent ridicules des romanciers modernes, c'est celle de la vie quotidienne et c'est aussi celle du théâtre. Personne ne connaît ses ressources profondes et chacun passe sa vie à attendre la question essentielle qui réveille Psyché endormie.

Cette question essentielle, Mesdames, Messieurs, puisque vous et moi avons l'honneur d'être des catholiques, pouvons-nous dire que nous ne la connaissons pas, que nous n'en avons pas entendu en nous au moins la prémonition et l'écho ? n'est-ce pas celle dont les débats les plus poignants de la tragédie ne forment que le travestissement, celle à quoi aboutissent par une sorte d'allusion continuelle et voilée les imbroglios les plus savants des ingénieurs dramatiques les plus experts ? Nous la connaissons tous, cette question poignante, cette interrogation solennelle, c'est celle que nous avons entendue au baptême et qui sera répétée à notre dernière heure, c'est cette interpellation qui s'adresse directement et personnellement par son nom à chacun de nous et qu'il n'est possible d'esquiver par aucune échappatoire, c'est celle que N.-S. a adressée au premier Pape sur la route de Césarée de Phillippes : *Et toi, que dis-tu du Fils de l'Homme ?* Et il y a une autre interrogation encore plus ancienne, celle que Dieu lui-même a formulée dans le Paradis terrestre, quand il était à la recherche de son œuvre, de cet Adam qu'il avait

créé, qu'il avait animé de son souffle, et qui à l'inspiration du Serpent venait d'essayer misérablement de se refaire à sa propre image. Cette question, c'est celle que le monde autour de nous, celle que les circonstances quotidiennes aussi bien que l'angoisse métaphysique ou les interventions brutales de la destinée ou de la passion, ne cessent de nous poser : Adam, où es-tu ? *Adam, ubi es ?*

New-York, 11 *mai* 1929.

LETTRE SUR COVENTRY PATMORE

Mon Révérend Père, (1)

Vous me demandez d'écrire pour les *Etudes Franciscaines* un essai sur les œuvres de l'illustre poète et tertiaire anglais, Coventry Patmore, qui depuis le 26 novembre 1896, repose, revêtu de l'habit de l'Ordre, dans le cimetière de Lymington.

Je suis très honoré de ce que vous ayez pensé à moi pour présenter à votre public ce grand homme dont le nom est encore inconnu de la plus grande partie des catholiques de France. Je dois cependant vous avouer mon insuffisance. Le hasard des voyages et des lectures d'une vie dispersée ne m'a laissé connaître qu'un seul livre, le plus important, il est vrai, de Coventry Patmore, *l'Eros inconnu*... Je ne puis donc faire autre chose que vous donner l'impression que j'ai retirée de ma lecture.

(1) Le P. UBALD d'Alençon.

Coventry Patmore a eu deux idées qui dominent son œuvre et sa vie : l'une est celle de l'Amour conjugal, l'autre est celle d'un monde fini.

Il n'y a pas d'idée que la littérature profane ait plus déformée, plus dégradée, plus souillée et plus mutilée que celle de l'union et du pacte entre l'homme et la femme. La grande erreur dans la manière dont la plupart des écrivains ont compris ce sentiment mystérieux se résume en deux mots qui, aussi bien, caractérisent tout l'art et toute la pensée du XIXe siècle : frivolité et gaspillage. Aucun ne se doute que pour l'amour, comme pour tous les autres sentiments, la religion chrétienne est venue, non pas détruire la nature, mais la parachever, remplir ses desseins secrets, et lui donner par la grâce, une profondeur et une intensité dont elle est par elle-même incapable. L'amour, le consentement que deux personnes libres se donnent de l'une à l'autre, a paru à Dieu une chose si grande qu'il en a fait un sacrement, comme le Baptême et l'Eucharistie ; un sacrement qui n'est conféré qu'une fois et qui, comme l'Ordre, produit des effets perpétuels, indissolubles sauf par la mort, et nous place en clôture. Ce sentiment est si riche que la vie entière n'est pas trop longue pour l'approfondir et pour cette étude que deux enfants de Dieu ont à faire l'un de l'autre en une parfaite communauté de biens et de sacrifices.

Ce caractère irrévocable de l'amour est si con-

forme à nos instincts que les gens les plus légers ne parlent jamais d'amour, sans parler en même temps d'éternité. Ces serments, dont la frivolité est proverbiale, Dieu dans le mariage les prend au sérieux. Il écoute cet homme et cette femme qui le prennent à témoin et prononcent devant lui le Oui solennel. Là comme partout le sacrement donne la réalité à ce qui n'était qu'un suprême désir de notre cœur.

De même que le Pain devient vraiment un aliment, l'amour devient vraiment un contrat, une relation créée par la volonté de l'homme, qui participe à la pérennité de la nature. Ce qui n'était qu'un rêve de poète devient une réalité, le fondement de l'ordre social, le sacrifice mutuel et permanent sur lequel il repose, à l'imitation de celui du Calvaire et de la Messe.

Cette comparaison du mariage avec l'Eucharistie n'est pas de moi. Elle est du théologien Bellarmin qui écrit : « Le mariage est semblable à l'Eucharistie dans ce que ce dernier sacrement a de permanent. Tant que les époux vivent, toujours leur société est celle du Christ et de l'Eglise... Car on ne peut nier que les époux eux-mêmes, vivant ensemble en leur société et conjonction, sont un symbole matériel et extérieur de l'indissoluble union du Christ et de son Eglise ; de même que dans le sacrement de l'Eucharistie, la consécration achevée, demeurent les espèces consacrées qui sont

le symbole sensible et extérieur de l'interne aliment spirituel » (1).

Ce n'est donc pas en vain que l'Apôtre a donné au mariage le nom de Grand Sacrement *(magnum sacramentum*, Eph. v. 32), puisqu'il est le symbole et l'image de l'union de notre âme avec Notre-Seigneur.

C'est le sentiment confus de cette dignité de l'amour qui fait que les poètes l'ont toujours pris pour objet principal de leurs chants. C'est pourquoi aussi le Poète sacré a appelé le Drame religieux où il célèbre en son type suprême cette union dont toutes les autres ne sont qu'une image, le *Cantique* par excellence, le *Cantique des Cantiques*.

Cette notion magnifique de l'Amour conjugal du couple chrétien, de la famille chrétienne (2), le premier, Coventry Patmore l'a introduite, ou réintégrée dans la littérature profane. Il a écrit trois poèmes sur les fiançailles de l'âme avec le Rédempteur. *Eros et Psyché*, *De natura deorum* et *Psyché mécontente* qui sont comme une paraphrase souriante de l'hymne de Salomon. Cette comparaison est de l'une des filles du poète, religieuse carmélite.

(1) Bellarmin. *De matrimonio.*

(2) Quand il est mort, Coventry Patmore projetait d'écrire une série de poèmes en l'honneur de saint Joseph.

***

Le second message que Coventry Patmore est venu apporter aux hommes de son temps, c'est l'idée d'un monde fini.

Tout le dix-neuvième siècle a vécu dans la persuasion que la création était infinie, qu'au delà de ce monde, il y en avait encore d'autres, et d'autres indéfiniment, tous peuplés d'âmes intelligentes et de créatures peut-être supérieures à nous. Il n'y a pas de conception plus niaisement vertigineuse, plus délétère pour l'imagination et plus parfaitement avilissante pour notre dignité (1). Il n'y en a pas aussi de plus absurde. Qui dit une chose créée dit une chose finie. Il n'y a pas plus de monde infini qu'il n'y a de nombre infini. On prend pour une réalité objective la faculté que possède notre esprit d'ajouter indéfiniment l'unité à tout chiffre qu'on lui propose : sans remarquer que le cercle, par exemple, qui est l'image de l'Infini, l'est également du Fini.

Le monde n'est pas infini. Il est inépuisable, ce qui est bien différent, inépuisable comme le vase de la veuve de Sarepta.

De plus la science moderne semble prouver que la vie n'est nullement la conséquence fatale du développement de la matière ; elle a plutôt le

(1) Voir l'affreux poème de Victor Hugo intitulé *Plein Ciel.*

caractère d'un paradoxe et d'un tour de force : il faut la rencontre de tant de conditions si diverses et si délicates qu'il est éminemment improbable qu'elles se soient jamais rencontrées ailleurs que sur un seul point de l'univers (1). Nous n'habitons pas un coin perdu d'un désert farouche et impraticable. Tout dans le monde nous est fraternel et familier, tout célèbre la gloire d'un Père commun.

C'est cette protestation contre cette idée de l'Infini sous lequel on voudrait nous anéantir qui a inspiré l'un des plus beaux poèmes de Coventry Patmore : *Legem tuam dilexi.* Je n'ai pu en le traduisant (2) rendre qu'imparfaitement le charme limpide et vif de ces rapides anapestes, pareils aux chants de l'oiseau nocturne qui exhale son âme fervente en courtes phrases :

LEGEM TUAM DILEXI

(Fragment)

L'« Infini » ! Mot horrible ! qui jure
Avec la vie et les braves allures
Du pouvoir et de la joie et de l'amour :
Interdit par les sages païens eux-mêmes pour
Épithète de la Déité,
Dont le nom sur les autels était
« L'Inconnu ».

(1) Voir l'ouvrage de Wallace : *La Place de l'Homme dans l'Univers.*

(2) Cf. Coventry Patmore. Poèmes Paris, N.R.F. 1912, page 75.

Parce que, soit avant qu'il se fût révélé en tant qu'Un
Confiné en Trois,
Le peuple craignait qu'Il ne pût conster
En tant que l'« Infinité »,
Ce guerdon que les diables ont désiré !
Et Dieu pour leur confusion par moquerie
Dit oui,
Mais sa compassion cependant leur consentit
Les rivages de la douleur afin qu'ils y trouvassent répit.
Et ce n'est pas l'enfer où seul s'irrite
L'esprit qui bout contre sa limite :
Sans la compulsion d'une forte grâce
La pierre même du sentier
Ferait explosion d'emblée
Pour remplir l'affreuse immensité de l'espace.

Prague 1910.

PROPOSITIONS SUR LA JUSTICE (1)

« Le monde est plein de Vérités chrétiennes devenues folles » (2). On a tiré au sort les vêtements du Christ et on se les est partagés au hasard.

Devenir fou, c'est perdre la tête. Une vérité qui n'est plus dans son ordre à la tête, ou Principe, est une vérité devenue folle. Telle cette Justice profane et découronnée qui du Livre de Proudhon s'est échappée sur nos places publiques.

1. DE LA JUSTICE NÉGATIVE.

I. — La Justice nous enjoint également ce que nous devons faire et ne pas faire. Elle est positive et négative.

(1) Après la lecture du livre de Proudhon : *De la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise.*
(2) Chesterton.

II. — Le précepte de la Justice négative est ainsi exprimé par l'Evangile : « *Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas que l'on te fît à toi-même.* »

Par ces paroles nous recevons un double commandement : le premier, qui est de ne pas prendre à autrui ce qui lui appartient, ses biens, sa vie, son honneur ; de ne le léser en aucune manière par fraude et par violence ; de ne pas endommager en lui les moyens qu'il a de poursuivre ses fins raisonnables.

Le second, qui est la conséquence du premier, est de réparer le dommage que nous avons causé, de rendre ce que nous avons pris, ou, s'il y a eu consentement, ce que nous avons reçu d'un autre et qui lui est *dû (de habitum)* : cette chose en nous qui est à lui.

III. — La Justice ainsi comprise, comme la notion de Dieu même à qui elle emprunte sa force impérative et sa valeur rationnelle, est un principe de la religion naturelle indépendant de la Révélation. Mais nous allons voir qu'à elle seule, étant purement négative, elle est insuffisante à servir de base aux relations des hommes entre eux.

IV. — Celles-ci consistent en effet essentiellement dans l'assistance qu'ils se prêtent, dans le bien positif qu'ils se font, et non dans le mal qu'ils ne se font pas.

Mais deux cas peuvent se présenter :

Ou le bien que nous avons reçu est le corrélatif d'un autre bien que nous nous engageons à procurer. Dans ce cas il y a contrat, et la Justice est consommée dans l'exécution de ce contrat, ou Loi, ou chirographe.

Ou le bien que nous avons reçu ou procuré a été fourni à titre purement gratuit, et sans aucune vue de récompense de la part du donateur.

Dans ce dernier cas, le bien qui nous a été fait n'est pas en considération de cet autre bien déterminé que nous pouvons procurer, mais de nous-mêmes. Et cependant dans ce cas aussi il y a en nous quelque chose que nous devons à un autre, qui lui appartient avec ses fruits, qui lui est *dû* : il y a obligation, mais qui n'emporte pas avec elle la désignation de sa contre-partie.

V. — La Justice négative n'est pas un principe d'action, mais de conservation et d'équilibre. Aucun principe de justice naturelle ne nous oblige à accomplir à l'égard d'un étranger un acte de bienveillance gratuit. Aucune justice ne nous permet de répondre à un acte de bienveillance gratuit par un autre acte équivalent : car ce n'est pas cet acte second qui a été la cause du premier ; ni d'éteindre notre obligation.

La Justice négative est donc limitée au seul domaine de l'abstention ou du contrat. D'une

part, il y a les bienfaits que nous avons reçus à titre purement gratuit et sans que nous puissions nous en passer, de Dieu, de nos parents, de nos amis, et même de la Société ; et dont nous ne pouvons absolument pas rendre l'équivalent. D'autre part nul n'est si pauvre et si déshérité qu'il n'ait à chaque instant le moyen de faire du bien à une autre créature sans intérêt pour soi-même, par un pur mouvement d'amitié.

Dieu n'ayant rien reçu de l'homme n'agit à son égard que par don ou grâce, et ne peut donc être injuste envers lui.

VI. — La consommation de la Justice négative consiste dans l'acquit donné par les co-contractants et non pas dans aucune équivalence objective des biens échangés, car ils ne sont jamais comparables. Il n'y a pas de comparaison de valeur entre le nécessaire et le superflu ; de ce bouquet de fleurs que je jette à peine respiré à la pièce d'argent qui fait vivre un jour toute une famille ; entre l'œuvre d'un grand artiste et le chèque du spéculateur qui l'achète ; entre le pain qui ne sert de rien au boulanger et la toile qui ne sert de rien au tisserand. Il y a toujours quelque chose qui est donné « par dessus le marché », tout est *conventionnel*.

Ce ne sont pas des valeurs que l'on compare, ce sont des tentations que l'on confronte, des besoins que l'on apparie tant bien que mal. Par l'échange

les deux parties conviennent simplement de se libérer de toute obligation ultérieure. Bien loin de relier les hommes, la Justice ainsi comprise les sépare, et bien loin de créer des obligations, elle les éteint. L'idée populaire de la Justice est de « ne devoir rien à personne ». Suprême éloge : « C'est un homme qui ne doit rien à personne. »

VII. — Cette Justice à elle seule serait une justice de mort. Car pour être parfaite, elle devrait consister non pas dans l'échange de biens équivalents, mais dans le transfert d'un objet exactement semblable. Il faudrait que pour un pain je rendîsse un pain, et non pas semblable, mais identique.

VIII. — La cause de tant de déclamations populaires est une confusion entre l'idée de *Justice* et l'idée de *Justesse*. Nous sortons ici du champ de la raison pour entrer dans celui du sentiment, les appréciations de la convenance étant toujours arbitraires. Mais nous sommes ainsi amenés à la seconde partie de nos Propositions.

II. DE LA JUSTICE POSITIVE.

I. — Le précepte de la Justice positive nous est ainsi donné par l'Evangile :

« Tu aimeras le Seigneur ton Dieu par-dessus tout, et tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

II. — La Justice positive consiste donc dans une appréciation raisonnable des fins de l'homme et dans une affectation de la volonté convenable aux objets qu'elle poursuit. La Justice n'est pas une chose en elle-même, une « substance », elle est un instrument, une seconde nature, un « *habitus* », une manière raisonnable de nous posséder nous-mêmes et d'administrer nos biens, dont le plus précieux est notre âme intelligente et capable d'affection.

III. — Le motif d'aimer Dieu par-dessus tout nous est donné en ceci qu'il est *le Seigneur*, le plus ancien, qui nous a tout donné sans avoir à espérer de nous d'avantage équivalent. Comme il nous a tout donné, c'est à lui que tout est dû *(de habitum)* et que nous devons tout rendre.

IV. — Le motif de la Justice positive envers les autres hommes n'est plus seulement l'idée de la dette qui nous oblige à l'égard de certains d'entre eux, mais l'idée de la similitude qui nous oblige à l'égard de tous. Ou si l'on veut, c'est l'idée de ce qui est *dû*, dans le sens de ce qui *manque*. La dette est passive, le devoir est actif. Nous formons avec nos semblables un ensemble d'organes complémentaires, un corps, une église. Je leur suis nécessaire à tous, comme tous me sont nécessaires ; je reçois d'eux sommation à ne pas manquer.

V. — La mesure de ma justice à l'égard des autres hommes ne sera donc pas celle de mon obligation, mais celle de mes forces. En effet, si Dieu est la fin unique, je ne puis m'aimer que par rapport à Lui ; aimer mon prochain comme moi-même, c'est donc aussi l'aimer par rapport à Lui. J'ai ainsi un *intérêt* dans toutes les créatures raisonnables. Qu'il s'agisse de moi ou de mon prochain, le but est le même, *mea res agitur :* ici comme là, il s'agit de forces que j'ai à utiliser, d'une réponse dont je suis responsable, d'un concert que j'ai à déterminer en fournissant la note *juste.* Je ne suis pas complet sans la gamme de tous mes accords à qui je suis relié par une parenté innée et préétablie.

VI. — Remarquons le terme « prochain », en latin « proximus », *le plus* prochain. Il ne s'agit pas seulement d'aimer tous les hommes en général mais *le plus prochain*, ceux que les circonstances ou la nature ont mis le plus près de nous. Et quel est le plus prochain de tous ? C'est à cette question que répond l'Evangile du Bon Samaritain : c'est celui qui a le plus besoin de nous.

VII. — La Justice ainsi comprise n'est pas un principe négatif, un principe de mort, qui contraint de rendre à chacun ce que nous lui devons et à nous libérer ainsi de toute obligation envers lui. C'est

un principe de vie et d'action. Nous devons aider notre prochain dans la mesure de nos forces à remplir ce devoir qu'il a d'être notre frère en un Père unique. Nous devons coopérer à cette image de Dieu qu'il constitue. C'est pourquoi il est écrit : « Que votre Justice abonde plus que celle des Scribes et des Pharisiens ». C'est pourquoi le règne de la Bonne Volonté et de la Grâce a été substitué à celui de la Loi, « à ce chirographe qui a été fixé sur la croix avec le Christ » (Saint Paul).

« Que votre Justice abonde », et en effet nous voyons dans la nature qu'un grain de blé ne produit jamais un seul grain de blé. Mais ou bien il meurt et pourrit à la place où on l'a mis, ou il produit les trente grains, les quarante et les cent grains de la Parabole.

VIII. — Tel est le sens de la Justice chrétienne qui est de répondre *juste* à ce que Dieu et le prochain attendent de nous. Et c'est pourquoi il est plus difficile d'être un homme *juste* qu'un surhomme.

Prague 1910.

LETTRE A SYLVAIN PITT

En vous disant dans ma dernière lettre, cher ami, que depuis la Révolution, « il n'y a plus rien de gratuit entre les hommes », je n'ai pas prétendu que celle-ci, grâce à Dieu ! avait pu changer la nature humaine et supprimer toute relation désintéressée d'homme à homme : j'ai voulu simplement énoncer le principe du nouveau droit révolutionnaire qui a remplacé l'ancienne et naïve Coutume. Vous avez lu le fameux livre de Proudhon « De la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise » dont les hommes du Quatre Septembre étaient pénétrés. Vous y voyez que d'homme à homme il n'y a de place que pour la justice ou l'intérêt (solidarité) ; le mot même de charité est honni. C'est contre cette doctrine que, le premier, j'entre en lice, en montrant que la justice est par elle-même une idée insuffisante et morte. Insuffisante parce que tout homme a de nature droit non pas à telle

part, mais *à tout*. Morte, parce que la seule justice serait de rendre une chose identique pour une chose identique, un morceau de pain contre un autre morceau de pain. Un cordonnier qui troque une paire de souliers contre une miche troque une chose qui lui est absolument inutile contre une autre qui lui est absolument nécessaire. Il y a là non pas justice, mais nécessité. Il ne s'agit pas de souliers, de farine et autres choses mortes et sans valeur aucune par elles-mêmes, il s'agit d'un homme qui a faim et d'un autre qui a les pieds nus. La *charité* regarde la chair et le sang, la justice regarde le fléau d'acier et les poids de fer. Regardez la nature : un grain de blé produira 30, 50, 100 grains de blé — ou pas du tout — mais *jamais* il ne produira un seul grain de blé (v. la parabole). C'est pourquoi dans son avènement magnifique le Christianisme avait brisé les balances, les codes, les glaives du vieil Empire romain. Il avait détruit la loi (v. S. Paul) et lui avait substitué cette *grâce*, dans le sens du mot le plus rayonnant, que les cœurs les plus nobles de l'Antiquité avaient espérée. Par elle nous ne donnons pas seulement à notre frère l'amour auquel il a droit par lui-même (c'est-à-dire aucun la plupart du temps), mais celui que nous devons à Dieu dont il est l'image et l'enfant, en dehors de tous mérites et précisément à cause même de cette absence de tout motif humain. C'est pourquoi saint Pierre Claver va chez les nègres

et le P. Damien chez les lépreux. La Révolution moderne est venue tout obscurcir et tout abaisser, tout réduire à l'intérêt. Elle a perdu les riches, et, ce qui est bien plus horrible, elle a souillé les pauvres.

Le nouveau droit révolutionnaire règle le régime des choses mortes et sans valeur par elles-mêmes, l'ancien réglait, tant bien que mal, les relations des personnes. Chacun avait sa place dans un immense cérémonial. Pour le restaurer, il n'y a pas besoin de s'occuper du passé, il n'y a qu'à rétablir l'idée de Dieu et à comprendre à cette douce lumière la valeur de chacun de nos actes. L'acte de l'homme qui achète un morceau de pain chez le boulanger deviendrait, si tous les deux savaient ce qu'ils font, aussi grave, aussi solennel, aussi sacré, que celui des deux prêtres qui après la communion, s'embrassent en se mettant les deux mains sur les épaules.

La morale laïque pourra bien ne pas empêcher l'existence de ces gens vertueux et médiocres qui sont en dégoût à Dieu et aux hommes. Elle ne donnera jamais cette faim et cette soif de la justice, aussi basse, aussi vorace, aussi carnassière que la faim matérielle, qu'ont connue les grands Saints. Elle n'a ni ton ni intensité. « Et si le sel lui-même n'a pas de saveur, avec quoi salera-t-on ? *in quo salietur* ? »

Prague, 4 *juillet* 1910.

LA PHYSIQUE DE L'EUCHARISTIE

I. — Ce qui demeure après la Consécration.

1. Et d'abord du pain et du vin il demeure quelque chose. Ce que nous voyons dans l'Hostie consacrée et dans le calice forme un ensemble qui a bien une existence réelle, concrète et objective. Cette blancheur, cette saveur, cette liquidité, ne sont pas une hallucination de nos sens : elles existent. Ce sont des apparences, mais ce ne sont pas des illusions. Non seulement ces qualités sensibles ne sont pas changées, mais non plus le rapport et la proportion qu'elles ont ensemble, leur composition. Leurs propriétés restent les mêmes : elles continuent à réagir de même à notre égard et à l'égard des choses extérieures. Ce qui reste de l'azyme demeure fragile et continue à nourrir ; ce qui reste du vin demeure transparent et pourrait enivrer. L'un et l'autre corruptibles. Les signes sont demeurés

les mêmes. Tout se passe dans le monde des corps comme si rien n'était changé. Autour de Jésus le voile demeure sans fissure. C'est la robe inconsutile.

Car Dieu respecte son œuvre et n'annihile rien de ce qu'il a fait. *Nullius est causa tendendi in non esse.* (Saint Augustin.) Ces apparences réelles conviennent à nos sens. Il fallait que notre corps eût sa part et pût percevoir le sacrement. C'est sous leur couvert que le Rédempteur a voulu être non seulement présent, mais ardemment désiré. Elles ne sont plus vraies comme signes de la substance qui a disparu, mais elles le demeurent comme symboles. « Mon corps est *vraiment* nourriture, mon sang est *vraiment* breuvage. » Comment donc pouvait-il ôter aux apparences du pain et du vin, en s'en revêtant, la faculté de nourrir et de désaltérer ? Non seulement vraiment, mais éminemment, la nourriture et le breuvage par excellence.

2. Le nom donné à ce qui demeure du pain et du vin après la Consécration est celui d'*espèces* ou d'*accidents*.

Espèces *(Species, speculum, speculari).*

Cet ensemble de qualités qui, en apparaissant à nos sens nous sert à reconnaître, à distinguer et à situer une chose individuelle ; la forme extérieure, l'image séparée, définie et en quelque sorte monnayée, telle qu'elle est fournie au miroir, au regard et à l'intelligence. Il y a deux espèces sacramentelles, celle du pain et celle du vin.

Accidents. — L'accident est défini par la scolastique : *ens cui debetur esse in alio*, l'être à l'essence duquel il convient d'exister dans un autre. Il s'oppose à la substance qui est définie : l'être à l'essence duquel il convient d'exister en soi et non dans un autre, *ens cuius quidditati debetur non esse in alio.*

3. Ainsi tout, absolument et sans aucune exception, de ce qui demeure du pain et du vin après la Consécration, tout ce qui constitue pour nos sens la réalité de ces apparences objectives, tout ce par quoi la chose est ce qu'elle est à nos sens, tout ce qui nous permet de la reconnaître et de la définir, tout cela conserve uniquement l'aptitude naturelle à exister dans un sujet, sans qu'il y ait d'inhérence actuelle.

4. Tout d'abord il est évident que ce qu'exprime l'adjectif ne saurait être une substance et que le pain n'est pas ce blanc, ni ce lisse, ni ce goût à la langue : aucune de ces qualités séparément n'existe par elle-même, aucun ne peut lui servir de synonyme. Ni davantage l'ordre et la proportion de ces qualités entre elles ; car il leur manque encore cette unité secrète qui fait de toutes à la fois que c'est du pain. Ni encore aucune des propriétés, des puissances et des énergies incluses dans cette parcelle de matière, la propriété de nourrir, de se consumer, de s'humecter, de se pulvériser, de moisir, de réagir de telle ou telle façon en présence

de telles ou telles circonstances extérieures dont nos sens n'épuisent pas le nombre. Tout cela n'est pas le pain, car ce n'est pas tout cela qui fait le pain, c'est le pain qui fait tout cela.

Et de même la quantité n'est pas le pain : le pain ne change pas de nature, qu'il y en ait une livre ou une once. Les dimensions ne sont pas le pain : le disque azymal ne change pas de nature avec la variation de ses diamètres. Et puisque l'étendue est une de ces choses qui restent après la Consécration, nous sommes bien forcés de conclure que l'étendue, elle aussi, est un accident, et non pas une substance, c'est dire qu'elle n'a pas d'existence par elle-même et que le mode d'exister qui lui convient naturellement est d'être dans un autre.

5. Les conséquences de cette vérité de foi sont très importantes au point de vue philosophique : et comment s'étonner que l'Eucharistie soit au centre de notre vie intellectuelle, comme elle est la base de notre vie morale et religieuse, comme le pain est l'aliment fondamental de notre vie physique ? Par le dogme de l'Eucharistie il nous est d'abord révélé, contrairement à ce qu'affirme toute la philosophie moderne depuis Descartes, que l'étendue n'a pas d'existence propre en dehors de la quiddité concrète qui lui sert de racine, de support et d'origine, et qu'elle n'est nullement ni une substance, comme ne craignent pas de

l'affirmer un Spinoza, un Gassendi et même un Malebranche *(Premier Entretien sur la Métaphysique)*, ni une forme préexistante de l'esprit, comme délire Kant. Il est établi, en second lieu, que la substance, que la réalité foncière d'une chose quelconque échappe à nos sens (je ne dis pas du tout à notre connaissance et à notre conception dont ceux-ci sont les intermédiaires véridiques), et que tout cela par quoi elle est à nos sens n'en est nullement la substance.

6. Cela ne veut pas dire que sous les accidents il faille concevoir je ne sais quelle réalité abstraite et sans lien naturel avec eux. La définition même de l'accident : « ce qui doit naturellement exister dans un sujet » indique bien qu'il n'est pas naturellement séparable de la substance et ne saurait en être objectivement disjoint que par un miracle qui confond la pensée puisqu'il touche aux sources mêmes de l'être. Comme nous en avertit le Catéchisme du Concile de Trente, « nous ne pouvons trouver (de ce changement) aucune image ni aucun exemple dans les changements naturels ni même dans la création ». Cependant, sans vouloir établir une similitude, on peut remarquer que, dans d'autres ordres de réalités, l'apparence et même l'opération survivent à leur suppôt. C'est ainsi qu'au dire des astronomes, l'astre depuis longtemps éteint peut continuer à briller à nos yeux et à impressionner le spectroscope et la plaque photographique.

C'est ainsi, d'autre part, que les os ou les vêtements d'un saint, quoique séparés de cette âme, de cette personne où la grâce reposait, continuent à opérer des actes de salut. La vertu qui sortait de l'homme uni à Dieu continue à sortir de sa dépouille. Je sais ce que ces comparaisons ont d'infirme.

II. — Ce qui est changé après la Consécration.

1. Ce qui est changé après la Consécration c'est la *substance* du pain et du vin.

2. Changée et non pas annihilée ou mise provisoirement de côté. Ce qui était la substance du pain et du vin devient la substance du Christ, passe en elle intégralement et sans aucun déchet, *Tota substantia panis transit in totum corpus Christi.* (Saint Thomas.)

3. Cette conversion s'opère en un instant, dès que les paroles de la Consécration achèvent d'être prononcées. Aussitôt sous le voile des espèces, le temps, tel qu'il est mesuré par nous, cesse d'exister.

4. Analysons ce terme de *substance* dont j'ai reproduit plus haut la définition scolastique.

Le mot *substance* se compose de deux racines (de même en grec *hypostase*) : *sub*, ce qui est dessous, *stare*, ce qui se tient par soi-même, ce qui ne change pas de forme et de position. Il rappelle par deux fois le radical *se (esse)* dans son double sens : ce

qui est sur soi-même, ce qui est séparé du reste. (1) Et d'abord la substance est ce qui est dessous. Elle ne peut donc être jamais ce qui est dessus ; elle n'est pas extérieure, elle ne nous atteint pas par la surface, elle n'est pas perceptible à nos sens. En second lieu, elle est ce qui reste, ce qui ne bouge pas, ce qui est identique à soi-même, ce qui est un, ce qui est commun, ce qui fait de plusieurs phénomènes un seul être, ce qui explique le reste et le rend possible, ce qui lui impose la mesure et la proportion, ce qui est la *raison d'être*, ce qui est la ressource et le support nécessaire des qualités véridiquement déterminées par nos sens.

5. La substance est sous les accidents, non seulement ce qui les maintient, mais ce qui les produit, non seulement ce qui leur donne l'ordre, ce qui les met *au point*, mais ce qui leur donne l'être, puisqu'ils ne sauraient être sans elle, et non seulement couleur et goût, mais telle couleur et tel goût.

6. *Produire* (Dieu seul crée), c'est pourvoir à ce mouvement dont le terme constitue l'existence de la chose à nos sens et sa manière d'exister en tant que telle. Et l'équilibre dans les corps bruts est atteint une fois pour toutes : ils sont le résultat d'une élaboration qui leur est extérieure. Mais nous

(1) Ainsi dans les peintures des catacombes le poisson mystique ΙΧΘΥΣ à qui est superposée une corbeille de pains.

voyons naître la plante et l'animal et nous assistons à ce développement autonome par quoi ils croissent et se maintiennent. Aux jours de la Genèse, toute chose a été appelée par son nom, qui n'a pas cessé de retentir, et dont son existence constitue le distinct écho. Ce nom est un *ordre* par quoi sont convoqués et provoqués les moyens qui lui permettent d'atteindre sa fin, la forme fermée qui ne lui permet pas de passer outre. Rien d'isolé, rien sans mouvement, et point de mouvement sans composition et point de composition sans un ordre antérieur et intention commune. Cette intention chez les corps bruts est tout entière imposée du dehors. Chez les vivants elle travaille et croît au-dedans avec une liberté toujours plus grande, jusqu'à ce qu'enfin, chez l'homme, la pleine conscience atteinte, à l'ordre se superpose le commandement.

7. Arrivant au bout de notre analyse, ce que nous trouvons sous la substance même, c'est la volonté, c'est l'intention spéciale de Dieu qui la crée. « Mes paroles, dit le Verbe, sont esprit et vie. » Dieu parle et tout l'univers répond. Comme la parole est répercutée par la paroi, chaque être trouve dans sa fin atteinte le moyen de rassembler tous les éléments de sa réponse. Réponse distincte de la parole qui l'a évoquée et cependant la même : l'une dans le temps, dans le *jour*, l'autre dans l'éternité.

8. Ce qui est mot pour l'oreille est image pour la vue. Ce qui est réponse est en même temps symbole. Nous voyons la figure avant que la face nous soit montrée. Métaphore, et non participation, autour de l'unité compositrice. Les choses naturelles nous signifient un des attributs et bienfaits de Dieu. Mais le sacrement produit pour l'âme ce qui par lui était signifié au corps. Il devient éminemment vrai que l'eau nettoie et que l'huile pénètre et confirme, oui, et que le pain et le vin soient enfin nourriture et breuvage. Mais tandis que l'eau et l'huile accroissent leurs propriétés sans changer de nature, l'Hostie entre les doigts du prêtre devient « le pain super-substantiel » et le réel aliment.

III. — Ce qui est nouveau après la Consécration.

1. Ce qui est nouveau, sous les espèces, après la Consécration, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ.

2. Il est de foi que sous chacune des espèces eucharistiques Jésus-Christ se trouve tout entier, avec son corps, son sang, ses os, ses nerfs, ses dimensions, son âme, sa divinité. Mais il faut distinguer ce qui de Jésus-Christ se trouve sous les apparences du pain et du vin par la force du sacrement et ce qui s'y trouve *par concomitance.*

3. Ce qui est opéré par la force du sacrement (par la vertu des paroles sacramentelles), c'est la conversion de la substance du pain en celle du corps de Notre-Seigneur et de la substance du vin en celle de son sang. *Substantia in substantiam.*

4. Une chair vivante et un sang vivant. Jésus-Christ, dans l'Eucharistie, ne peut être divisé. Il est présent tout entier sous chacune des espèces. Ce qui n'est pas présent par la force du sacrement est présent *par concomitance*, c'est-à-dire les accidents — le sang avec la chair, la chair avec le sang — et tout ce que j'ai énuméré au paragraphe 2. C'est ainsi que pour un sourd une personne est tout entière présente sous l'espèce de la vue, et, pour un aveugle, tout entière présente sous l'espèce de l'ouïe. (Comparaison, bien entendu, et non pas assimilation.) Dieu, sous les apparences de l'azyme, est un Dieu mangeable et, dans la coupe, il est un Dieu buvable.

Quand donc nous communions, nous recevons une substance qui est à la fois unie, par la force du sacrement, aux accidents du pain, et unie, par concomitance naturelle, aux dimensions et à tous les accidents du corps sacré. L'Eucharistie, entre ces deux mondes, forme un lien indissoluble et quelque chose qui leur est commun. Nous recevons en elle la substance avec ses accidents dont l'un est la quantité que Jésus déploie dans le ciel.

5. Le Christ, qui est aujourd'hui sous les appa-

rences, est le Christ arrivé à la plénitude, tel qu'il est actuellement, glorieux, ressuscité et siégeant à la dextre. Non plus la semence qui est le corps souffrant, mais le fruit parfait qui est le corps de gloire, le corps spirituel, premier-né entre les morts, clair, agile, subtil, impassible.

6. L'Eucharistie est en ce monde matériel le plus grand des mystères. Les sens à le pénétrer ne nous servent de rien. Notre-Seigneur est si bien caché sous les apparences que l'œil même de sa Mère ne saurait l'y découvrir. Nous avons vu tout à l'heure des accidents, c'est-à-dire ce qui, par définition, « ne saurait être que dans un autre », sans aucune substance. On nous propose maintenant un corps réel et semblable au nôtre, réellement reçu par nous, et toutefois indépendant du lieu et de la dimension ; des accidents occultes, des qualités sensibles et qui cependant demeurent éternellement soustraites à toute prise de nos sens.

7. Remarquons une chose cependant : ce mystère qui confond notre esprit est accepté d'emblée par notre cœur, sans réserve ni hésitation, comme une chose simple, facile, comme un don aussi souverainement convenable qu'il est gratuit. Notre estomac n'agrée pas mieux le pain, que notre cœur, précédant notre raison imbécile et se jetant avant, ne va à l'Eucharistie, non seulement sans aucun doute, mais avec voracité et de violents

désirs, ainsi que vers un aliment convoité par tout notre être. La nature surélevée par la grâce, comme d'elle-même et sourde à nos arguments, parle devant son Créateur avec une violence qui nous déconcerte. Voici tout le contraire des raisonnements philosophiques qui se passent comme hors de nous et que le cœur intime est si long à accepter. Ici c'est l'être qui va directement à l'être.

8. « Après cela, dit le Catéchisme du Concile de Trente, les pasteurs pourront enseigner que Notre-Seigneur Jésus-Christ n'est point dans ce sacrement comme dans un lieu. Les choses ne sont dans un lieu qu'autant qu'elles ont quelque étendue. Or, quand nous disons que Jésus-Christ est dans l'Eucharistie, nous ne faisons pas attention à l'étendue plus ou moins grande de son corps, mais à la substance elle-même considérée indépendamment de l'étendue. Car la substance du pain est changée en la substance et non pas en la quantité ni en la grandeur du corps de Jésus-Christ. Or, personne ne doute qu'une substance ne puisse être également renfermée dans un petit espace aussi bien que dans un grand. Ainsi la substance de l'air est aussi bien dans une petite partie d'air que dans une grande ; la nature (ou la substance) de l'eau n'est pas moins entière dans un petit vase que dans un grand. Et comme le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ remplace la substance du pain dans l'Eucharistie, on est

obligé de convenir qu'il est dans le sacrement de la même manière que la substance du pain y était avant la Consécration. Or, la substance du pain était aussi bien et aussi entière dans la plus petite partie que dans le tout. »

9. Il faut bien prendre garde au sens de ce texte. Il est clair que la force de la comparaison instituée ne repose pas sur une assimilation entre la substance du pain prise au sens vulgaire et le corps humain de Notre-Seigneur. L'une est homogène et à peu près semblable à elle-même dans toutes ses parties, l'autre est un ensemble vivant et organique, constant de parties dont aucune n'est ce qu'elle est et ne sert aux autres qu'à condition de ne pas être ce qu'elles sont, elles-mêmes, bien que toutes pénétrées de je ne sais quoi d'individuel et de commun. Il s'agit ici de la substance prise au sens philosophique, suivant que nous l'avons définie plus haut. La substance du Christ remplace celle du pain, mais en épousant son mode de manifestation à nos sens. Ce qui fait le pain, ce qui fait que le pain est ce qu'il est, est présent dans chacune de ses parcelles aussi bien que dans l'ensemble. Ce qui fait le corps du Christ, ce qui fait que le corps du Christ est ce qu'il est, est indivisiblement présent dans chacune des parcelles de l'Hostie, aussi bien que dans l'ensemble.

10. « Notre-Seigneur, avons-nous lu, n'est pas dans le sacrement comme dans un lieu. » Il suffit

de nous rappeler les explications qui ont été données au premier chapitre de cet essai pour entendre ce que par là le magistère sacré nous enjoint de croire. La substance est la réalité première, ce qui se tient par soi-même, ce qui existe en soi et sur soi-même. Les accidents sont ce qui existe dans un autre et l'étendue est un de ces accidents. Ce n'est donc pas la substance qui existe dans l'étendue, c'est l'étendue, quelles que soient ses dimensions, qui existe dans la substance et qui reçoit d'elle tout ce qu'elle a d'être. Pas plus que les qualités, blancheur, parfum, etc., n'existent sans un sujet, pas plus les quantités et dimensions (poids, volume, contours, etc.) et qui sont aussi des espèces de qualités. La substance du Christ est là partout où sont les apparences et l'on peut même dire que par rapport à nous et accidentellement elle change de place lorsqu'on transporte le Saint-Sacrement. Mais, à la considérer en elle-même, elle ne cesse pas de se trouver, uniquement, comme dans un lieu, à cette place dans le ciel que lui permet physiquement d'occuper cette étendue du corps dont elle est la cause. Quand nous communions, nous recevons donc, sous les accidents qui sont sans aucun support, la substance de la chair, et avec la substance, indivisiblement, tout cet Homme-Dieu qui est dans le ciel. Par ce sacrement temporel, nous sommes communiés, unis au Christ en sa manière d'être éternelle. Ce n'est pas lui qui se

déplace, c'est le voile de ce monde qui s'ouvre, c'est nous en lui qui sommes, en un sens, soustraits au temps et à l'espace. Le Christ aux jours de sa vie humaine ne nous livrait que ses mains ou son visage, son enveloppe, et ne nous donnait point sa substance. Le Christ eucharistique retire ses mains et ne veut plus nous livrer que son Cœur et sa substance en qui est tout le reste. Sur un seul point vers lui l'enveloppe des choses créées est devenue praticable. Le corps était une barrière trop forte : ce qui nous repoussait comme semblable, comme semblable maintenant nous assimile, grâce aux fragiles espèces qui nous l'apportent sous forme d'aliment assimilable.

Comme le Christ est en nous, en nous aussi se trouvent tous ses accidents qui lui sont indissolublement unis : ils s'y trouvent non selon le mode propre de l'accident et de l'étendue mais selon le mode de la substance, qui est leur fondement et leur cause. Quelle union plus intime? Il veut nous associer à ce qu'il y a en lui de plus profond, plus profond que la pensée et plus que le cœur même. Il nous fait co-exister avec lui, il nous associe à son centre, à sa vie intime de Christ rédempteur, à la manière dont il s'y prend pour faire ce corps qui lui permet d'être Jésus-Christ. Son corps très saint est dans la substance, qui est en nous comme l'effet dans la cause. Pas un battement de son cœur dont le nôtre ne puisse éprouver la source. Le

Christ eucharistique est le même précisément qui conversait avec les apôtres : mais ils le voyaient du dehors au dedans et nous l'entretenons, pour ainsi dire, du dedans au dehors.

12. Une dernière comparaison : Dans notre mémoire, dans notre imagination, dans notre intelligence, nous contenons les ensembles les plus vastes et les plus compliqués. Avec ce seul mot : Paris, nous faisons toute une ville. Notre esprit s'adapte à toutes les grandeurs et produit ses conceptions au dehors à l'échelle qu'il veut, comme le prouve l'exemple du sculpteur, de l'ingénieur et de l'architecte. Toute grandeur est dans notre esprit selon le mode de celui-ci, non pas comme le poisson dans un plat, mais comme l'effet dans sa cause. Ce qui est vrai de l'esprit l'est de la substance plus encore, à l'égard des choses qui sont faites pour être en elle. « Vous le dévorerez tout entier », selon qu'il est écrit au livre de l'Exode. Vous le ferez tout entier passer au dedans. Non plus pour vos regards, mais pour votre nourriture. Non plus pour votre curiosité, mais pour votre *édification*. Non plus pour votre considération, mais pour votre foi. Non plus pour votre instruction, mais pour votre construction. *Christianus, alter Christus*. Jésus, pour nous apprendre à faire de nous-mêmes un chrétien et cet homme qui dit : *Je vis, non, mais le Christ vit en moi*, s'adresse à nous tout entier, corps et âme, il nous confie sa

propre clé, il nous fait faire avec lui, par rapport à notre vie intime, tout ce qui fait le Christ en lui, il se fait toucher à nous d'un tact infiniment plus délicat et plus complet que celui des doigts de l'apôtre quand ils pénétrèrent dans la blessure béante.

Prague 1910.

A LA TRACE DE DIEU

Préface du livre de Jacques Rivière

Un grand livre, un livre promis à une longue carrière de bienfaisance, quelle émotion d'être le premier à l'avoir lu, à le tenir entre ses mains, d'assister à cette source ! Et combien cette émotion est accrue quand l'auteur de ce livre est notre ami, que nous avons conversé familièrement avec lui, et qu'il tient à la fois à nous par ce qui lui fut attribué de passager et de temporel, et à Dieu par ce qui en lui désormais d'éternel a commencé !

*
* *

L'idée que nous voyons continuellement revenir, à travers toute espèce d'hésitations, d'amendements et de reprises, tout au long de ces feuillets empruntés à un journal de captivité dont j'ai mission de présenter au lecteur la liasse pathétique, c'est que Dieu et la vérité religieuse dont il est la

source ne sont pas des constructions de notre esprit, c'est qu'Il est un fait, une personne, une réalité en quelque sorte extérieure et concrète, se présentant à nous, s'imposant à nous avec l'autorité, le mystère, le sans-gêne, l'apparence illogique et pour nous presque scandaleuse des êtres et des phénomènes naturels. Une machine que nous avons montée nous-mêmes, nous pouvons indéfiniment la démonter et la remonter. Il en est de même des fictions philosophiques imaginées à la suite de Descartes par une série de fabricants fameux. Ça a une espèce d'air sur le papier de fonctionner. Ça présente une espèce de symétrie à la fois flatteuse et suspecte. Mais quand nous sommes placés devant un être réel, les choses ne sont plus aussi faciles. Qu'il s'agisse de Dieu ou d'un arbre, nous ne pouvons pas l'épuiser avec notre définition. L'essentiel nous échappe. Le signe n'est pas identique à la chose signifiée ni même aucunement adéquat. Ce n'est en vertu de rien qui soit exprimable par des mots que tel être existe, qu'il vit et qu'il est cause d'autre chose. Un corps chimique lui-même, la science n'a jamais fini d'établir la liste de ses activités. Elle ne fait rien autre que de combiner des pièges, de lui inventer des moyens de révélation inédits. Au regard du *donné*, naturel ou surnaturel, l'esprit humain est investi de deux ressources. Il peut, de vérités dont l'évidence ou la réalité s'imposent à lui, sans que son intelligence puisse entière-

ment les embrasser ou les pénétrer, procéder par voie de déduction logique. C'est ce que font également la Science et la Philosophie Scolastique, qui est une interprétation quasi grammaticale du réel. Ou bien il peut se placer au-devant de ce connu-inconnu dans un état de fraîcheur, de bonne foi, de candeur, de virginité, de sincérité absolue, en même temps que d'attention passionnée. C'est l'attitude que préconise l'Ecriture quand elle nous recommande de chercher, de balayer et nettoyer la chambre pour trouver la drachme égarée, de tendre les mains pour voir si par hasard nous arriverons à Le toucher (1). C'est cette investigation psychologique, assez analogue (sauf le profond sentiment sous-jacent d'amour et de révérence) à la disposition du praticien qui capte un phénomène et du médecin ou de l'observateur puissamment attrapés à leurs sujets, dont Jacques Rivière essaye de nous décrire quelques procédés. Substituer, par exemple, à la pure déduction logique (non repoussée cependant et laissée à sa place éminente, et, d'ailleurs, aucun instrument n'est de trop) une espèce de description ou de topographie. Le lecteur regardera à ce sujet avec émerveillement les pages d'une finesse et d'une pénétration prodigieuses où Rivière a parlé de la *localisation* des mystères.

Pour mieux me faire comprendre, je vais me servir d'une parabole.

(1) Si forte attrectaverimus Eum.

Il n'est probablement pas un de mes lecteurs qui ne connaisse cet admirable roman de Jules Verne, *l'Ile mystérieuse*, Des naufragés sont jetés dans une île inconnue où ils se croient seuls et abandonnés à leur propres ressources. Puis, à des moments critiques, des secours leur arrivent on ne sait d'où. C'est un feu qui se trouve allumé, une caisse remplie d'outils qui échoue sur la grève, une corde qu'on jette du haut d'un rocher, des ennemis exterminés. Aucun de ces événements qui ne puisse en somme s'expliquer d'une manière à peu près naturelle et les esprits les plus grossiers de la troupe se contentent de bénéficier de cette collaboration occulte sans se tracasser pour en rechercher l'auteur. Mais non pas l'ingénieur Cyrus Smith. On le voit dans une gravure émouvante, suspendu, une lanterne à la main, au bout d'une échelle de cordes au fond d'un puits, surveillant cette eau noire d'où à certains moments lui ont paru émaner des bruits et des mouvements suspects. (C'est par là en réalité que tous les soirs le capitaine Nemo, émergeant de son ermitage sous-marin, vient se payer le régal de la voix humaine.) Puis les choses se gâtent et arrive le moment lamentable, redouté de tous les lecteurs de romans, de l'explication, si inférieure toujours à notre attente.

L'attitude de Rivière est analogue à celle de Cyrus Smith. Mais le mystère qui nous entoure est bien plus grand que celui au sein duquel sont

tombés les cinq Robinsons du Pacifique, du fait de ce ballon que la tempête a arraché à ses amarres là-bas sur la place d'une ville assiégée. Et les signes dont notre apathie aimerait à se débarrasser sont de moins bonne composition que ces quelques épaves sur la grève, ces gestes équivoques qui, pour un moment, nous ont paru éclairer la face impassible du quotidien. Il ne s'agit plus d'une rêverie, mais de quelque chose bel et bien avant notre apparition formulé en lettres gigantesques sur la paroi d'une montagne, d'une certaine absence proclamée depuis la Création du Monde par l'affirmation permanente des générations successives. Affirmée, circonscrite, définie, inévitable, irrécusable. Plus que cela, efficiente et *administrée* par tout un corps d'intermédiaires officiels. Rivière est un de ces esprits sensibles qui sont appropriés de temps en temps pour réveiller notre attention au prodigieux intérêt d'une situation si étrange. Il y a un mur. Plutôt que de discuter indéfiniment sur sa construction et sur la nature des matériaux qui le composent, ne vaudrait-il pas mieux essayer de le franchir ? Et précisément on nous dit qu'il y a moyen de passer. Il y a moyen de devancer la mort et le moment est venu d'utiliser enfin les instructions détaillées que nous avons reçues pour l'organisation d'une entreprise personnelle.

Mais je m'aperçois que ma parabole va nous mener trop loin. Rivière n'était pas un mystique,

ce n'était même pas un philosophe. Comme je le lui disais quelquefois, et ma remarque paraissait lui faire plaisir, par l'honnêteté foncière de sa nature, par son souci d'objectivité, comme on dit, c'était surtout un savant. Il avait moins le besoin de l'explication que le goût du fait, et ses écrits sont remplis d'analyses, qu'il s'agisse de tempéraments particuliers ou de phénomènes généraux, d'une étendue, d'une délicatesse remarquables. Il a des grands observateurs la douceur, la sympathie, la patience, l'absence de parti-pris, l'art de questionner, l'habitation de son sujet. Mais il a aussi le besoin des conférences et des vérifications. Il ne s'arrêtera pas jusqu'à ce qu'il ait son compte. On peut dire que pour lui, dans un certain sens, une chose est « vraie » aussitôt qu'elle est complète, de même qu'un cheval existe quand il a quatre pieds et tout le reste de ses organes. Ce qui l'attire dans la foi chrétienne, c'est son homogénéité avec le réel, faite du même genre d'évidences, d'énigmes, de suggestions et de bizarreries, c'est sa sympathie avec l'événement. On sent que ça s'arrange, que c'est fait de la même étoffe. Les mystères s'expliquent moins par eux-mêmes qu'en expliquant tout le reste, comme une lampe se prouve moins par sa mèche que par sa lumière (1). C'est ce que Rivière voulait montrer dans un des chapitres de

(1) C'est d'abord pour comprendre que je suis devenu chrétien *(Carnets)*.

son Apologie projetée : « Plus intéressant que de démontrer la foi chrétienne, ce serait d'induire en tentation pour y faire tomber, de la décrire avec assez de détail, d'en faire apparaître la merveilleuse cohésion avec assez de force pour que l'incroyant soit saisi de vertige et n'ait plus rien à faire que de s'y précipiter. » Un tel ensemble qu'il ne puisse plus lui échapper. En somme, la religion catholique doit se prouver par une démonstration catholique, c'est-à-dire totale, et par cette totalité même. Elle est vraie parce qu'elle est catholique, c'est-à-dire complète, parce qu'elle est la clef et le couronnement de tout. Elle ne triomphe qu'en opposant à chaque moment à toute critique partielle sa masse indivisible.

« Sympathie avec l'événement ». Pour éclairer ces mots, il me semble qu'il y a quelques accents à ajouter à la théorie d'ailleurs admirable que Rivière a établie de la Providence et de la prière, développant en somme ce texte de saint Paul : *Omnia* (avec le chrétien) *cooperantur in bonum*. Et saint Augustin ajoute : *Etiam peccata*. Quand on compulse, ne serait-ce que par prélèvements sommaires, l'énorme dossier que constitue la question de la liberté humaine, on est frappé du fait suivant : à mesure qu'on s'élève dans la série des êtres (et je crois pour ma part qu'une certaine liberté n'est nulle part absente et que ses racines, ne serait-ce que sous les noms de résistance et d'inertie, se

trouvent entrelacées aux fondations mêmes de la nature), on s'aperçoit que les causes ou les motifs qui les font se déplacer ou agir sont de plus en plus multiples et compliquées. Une pierre subit avec une passivité relative des lois dont la physique et la mathématique suffisent à nous donner des images rudimentairement exactes à la façon de ces géométries naïves qu'emploient les enfants pour dessiner : cet ovale est la panse d'un bonhomme, un rectangle et voilà un chien ou un cochon. A mesure que les êtres deviennent plus distincts, on s'aperçoit qu'ils ne « marchent » plus seulement de par derrière, qu'ils sont attirés par devant comme par un vide qui les précède : on s'aperçoit que les besoins seuls, les attractions demeurent inéluctables et qu'un certain choix est laissé au sujet pour y répondre par des moyens de plus en plus variés au milieu d'un ensemble de coopérations et d'obstacles de plus en plus nombreux et changeants. Un mollusque n'a à faire face qu'à des problèmes élémentaires, tandis que la vie de chaque carnassier est une espèce de roman personnel. Dans le cas de l'homme enfin, la situation est devenue plus complexe encore et l'estimation instinctive des cas particuliers ne suffit plus. L'appréhension du général, la vue de la cause permanente deviennent indispensables pour les démarches les plus simples de la vie. L'organe du général est l'intelligence et son instrument est la liberté qui permet-

tent à l'homme de s'arranger et de se rétablir au milieu de ce tumulte qui l'entoure et qui a cessé d'être un clapotis confus pour devenir un courant, un rythme et un drame. Il exerce une activité autonome dans un milieu soumis à des nécessités de plus en plus invariables qui se superposent jusqu'à ce cercle pur où règne la seule mathématique. L'homme est libre au milieu d'un monde qui ne l'est pas. Il a à concerter son propre mouvement avec une multitude de mouvements qui ne dépendent pas de lui. Il a sous ses pieds, au milieu d'une multitude de compagnons, un parquet en marche. Il collabore avec une Providence qui, à la manière d'une pente, entraîne les événements, qui règle le sens et le rythme de leur progrès, mais qui ne se passe pas pour la réalisation de ses desseins de son intervention de volontaire et qui traite avec lui par un système délicat de refus et de provocations (1).

(1) « Je suis sûr que, si chacun regardait les événements de sa vie comme moi, du point de vue de ce qui lui était nécessaire, il y verrait une conduite, une préméditation de chaque instant qui lui révélerait la main de Dieu avec une clarté éclatante. Mais on ne voit rien parce qu'on regarde toujours du côté du bonheur. Saisissant de voir combien la vie de chacun est étroitement concertée, comme elle est jouée, et dans un mouvement de plus en plus rapide, de plus en plus serré, à mesure qu'elle s'approche de la fin. Dans l'enfance, il y a du lâché, du gratuit, de l'aventure. Mais à mesure qu'on vieillit, tous les coups portent ; plus rien n'arrive qui ne précipite l'âme dans sa destinée, qui ne l'emballe, qui ne l'expédie dans son sens ». *(Carnets.)*

« Vous croyez à la science parce qu'elle rassemble beaucoup

Il est plus facile de se rendre compte du rôle et de l'efficacité de la prière, si on se représente l'événement non pas comme le résultat obligatoire d'une série d'opérations mécaniques, mais comme le rendez-vous à un point de l'avenir de beaucoup de forces conviées par le but et douées de degrés divers d'autonomie, ou plutôt comme un résultat à atteindre par des moyens variés, comme une proposition en accord avec le site exerçant sur notre liberté une séduction latente. Ce n'est qu'une fois fixées que les lignes avec la figure apparaissent dans une soumission obligatoire à la géométrie. Une descente générale. La descente par mille chemins sur tout le périmètre d'un bassin des eaux créées vers leur source éternelle. La réponse à une invitation dont le nom chez le minéral est poids, chez l'animal instinct, et dans l'âme de l'homme illuminée par la raison et par la foi amour (1). La forme essentielle de la prière est « Que Votre Volonté soit faite » (2). Par elle, nous communiquons à la Volonté divine, mais aussi, comme le remarque Rivière profondément, la Volonté divine épouse la nôtre (3). Elle arrive

de faits. A plus forte raison, vous faut-il croire à la religion, puisqu'elle les rassemble tous. » *(Ibid.)*

(1) *Amor meus pondus meum.*

(2) *Fiat voluntas tua.* Le *Fiat* de la création et participant à sa puissance.

(3) « Il nous demande un peu de notre faiblesse pour assouplir ses volontés, pour leur donner plus de délicatesse et d'appropriation au détail. Il nous emprunte ce qu'il n'a pas le droit

chez nous avec sa lumière et son efficacité. Nous avons cessé d'être une résistance pour devenir une collaboration. Il y a un point de la création où Dieu est librement, volontairement et consciemment accepté. Nous concluons un accord avec ce qu'il y a de mieux et par conséquent avec ce qu'il y a de mieux aussi pour nous. En désirant le bien, nous lui permettons sur ce point de réaliser le mieux. Nous bénéficions de toutes les coopérations bienfaisantes que notre appel à Dieu, notre mouvement direct vers Dieu, nous permet autour de nous de déterminer et de canaliser. Nous constituons le puissant noyau d'un accord : *Sicut Creator, ita moderator... Velut magnum carmen ineffabilis modulatoris* (saint Augustin). La prière est l'épanouissement suprême de notre liberté qui se rattache elle-même par ses plus secrets filaments aux *tropismes* des végétaux ou des insectes et aux réactions des corps chimiques.

***

Parmi les maquettes de Jacques Rivière, celle dont l'étude a été poussée le plus loin et qui se

de posséder lui-même parmi ses qualités : la partialité, la préférence pour ceci ou pour cela, les considérations sentimentales. C'est le sens de ces prières que nous sentons qu'il réclame, qu'il veut avoir de nous. » *(La mentalité du chrétien vue de l'intérieur.)*

25 septembre 1925.

dégage le mieux dans son ensemble est l'étude qu'il a intitulée *le Catholicisme et la société.* Il y développe des idées qui paraîtront subversives à beaucoup de gens, mais qu'il était plus nécessaire aujourd'hui que jamais d'exposer. D'opposer, dirons-nous, plutôt que de poser, non pas comme la vérité absolue, mais comme l'antithèse nécessaire d'une thèse par elle-même non moins déficiente qu'on voit avec regret prendre chez certains publicistes la valeur d'un principe et d'un fait incontestables. Que de platitudes, que de tirades nauséabondes n'avons-nous pas dû absorber sur la valeur sociale du Christianisme, sur le secours qu'il apporte à l'ordre établi et à la sacro-sainte « tradition », sur l'apaisement qu'il fournit aux employeurs et aux propriétaires, sur son alliance naturelle avec les Autorités Constituées ! De quel ton incroyable de condescendance consent-on à lui faire sa place à côté d'Auguste Comte parmi les Cariatides qui sont appelées à soutenir le trône de la Déesse Nation ! Pour certains esprits, l'ordre social n'est pas une cote mal taillée, un compromis précaire et médiocre dont les injustices ne sont que trop visibles, mais qui se justifie pratiquement en tant qu'il sert tout de même à Dieu, par la paix telle quelle qu'il apporte au plus grand nombre et par les humbles facilités qu'il donne pour l'affaire seule importante du salut : la Conservation, le bien de celui qui a, est pour eux le principe premier,

une chose si sûre et si belle que c'est à elle que la religion lui emprunte le plus clair de sa vertu et de sa vérité. Et certes, il y a là vers la foi une route qui n'est pas complètement inadmissible, puisqu'elle a pu tenter certains originaux du genre de Ferdinand Brunetière, mais il n'en est guère de plus répugnante.

Là-dessus, Rivière remarque, après beaucoup d'autres, que l'Eglise s'accommode avec indifférence de tous les régimes, pourvu qu'ils lui laissent la liberté de suivre sa vocation divine. Mais il ne peut s'empêcher de mettre le doigt sur un fait très significatif : c'est que, depuis son institution, l'Eglise n'a pas cessé, sur tous les points du globe et à tous les instants de sa durée, d'avoir des difficultés avec toutes les formes de la société et de l'Etat, même de celles qui paraissaient lui emprunter leurs principes constitutifs. Qu'il s'agisse des Empereurs Romains ou Byzantins, ou des Princes Barbares, ou des chefs féodaux, ou des communes, ou des rois très chrétiens, ou de la Révolution, ou de l'empereur Napoléon, ou de Louis-Philippe, ou de Victor-Emmanuel, ou de la République française, ou des czars, ou des bolcheviks, ou des souverains protestants, ou des Chinois, des Indiens, des Japonais, des Arabes, des Turcs, des Peaux-Rouges, des sauvages de l'Afrique et de l'Océanie, il y a toujours eu quelque chose qui ne collait pas et qui finissait par des disputes, des persécutions

et des martyres. On dirait qu'il se passe pour la Société la même chose que pour l'individu, et que l'idée de la perfection soit comme un principe rongeur qui ne lui laisse plus de repos. Mauvais qualificatif ! Disons plutôt un levain qui ne cesse de travailler notre paresse intérieure, un principe de mouvement, d'acquisition, d'architecture et de vie, mais aussi un principe de mécontentement. « Le règne de Dieu est en nous ». Il s'obtient, non pas comme le supposent les tyrans, les faiseurs de systèmes et de constitutions, par une superposition de matériaux inertes ou par une juxtaposition ingénieuse d'organes mécaniques, mais par une sorte d'*échappement* continuel ou de sacrifice fait au poids ou à la tension intérieurs. Les sociétés chrétiennes sont toutes quelque chose de travaillé. Nous avons à nous arranger continuellement avec quelque chose qui vit. Il n'y a qu'à comparer l'histoire des Sociétés Orientales, cette série monotone de relèvements et de ruines, de dynasties l'une à l'autre exactement pareilles, avec la *suite* de la civilisation chrétienne, pour comprendre ce que je veux dire. Rivière n'a donc pas complètement raison de dire que l'idée d'évolution et de progrès est étrangère à l'esprit chrétien. Ce sont simplement des mots impropres pour exprimer le fait du développement tel que le définit saint Augustin : *Aperitur quod clausum erat et cognoscitur quod latebat.* Il faut que le plan de Dieu se déroule.

Il est donc évidemment inexact de dire qu'il y a dans le Christianisme un principe antisocial. On devrait dire plutôt qu'il contient un principe architectural si énergique et si vaste qu'aucune société actuelle n'est capable de le contenir et de l'abriter complètement, de fournir à notre âme cette habitation permanente dont elle a besoin.

Et cela même n'est pas complètement vrai. Jacques Rivière ne méconnaît pas, au cours de ces pages qui sont comme celles mêmes que je viens de couvrir, non pas des affirmations, mais des propositions, les questions que se pose un esprit en marche vers la vérité; il met au contraire parfaitement en évidence les principes profonds de paix sociale *actuelle* que constituent des idées comme celles de la fraternité en un Père commun, de communion à une table unique, d'acceptation du présent et d'attention au futur, et d'un ajournement général de nos satisfactions personnelles. Aucun gouvernement ne trouvera les chrétiens révoltés, mais, ce qui est pis, il les trouve foncièrement indifférents. Il éprouve une sourde irritation de sentir qu'il y a dans une âme chrétienne quelque chose qui n'est pas à lui, quelque chose qui n'est pas pour lui et qui foncièrement lui échappe (1). Il se

(1) « S'il est ici une vérité dont il faut se souvenir et que M. de Morny vient de rappeler avec une juste insistance au Conseil général du Puy-de-Dôme, c'est que rien d'important ne peut légalement se faire en France sans l'autorisation préalable de l'Administration. Si l'on ne peut, comme dit

sent percé et jugé au plus profond de son essence provisoire. Il n'est pas pris au sérieux. Il sent qu'il n'est plus vraiment le souverain, mais une espèce d'intendant ou d'économe, de préposé aux intérêts matériels dont on accepte les services avec une résignation qu'il n'est pas toujours difficile de confondre avec le mépris. Il fonctionne dans une atmosphère d'ironie. Au-dessous même des formes provisoires de l'État, ces grands principes naturels sur lesquels reposent les sociétés, honneur, famille, patrie, propriété, la religion ne les accepte pas sans réserve et sans contrôle, elle sait combien facilement ils peuvent s'affoler, elle dit qu'elle est plus grande et plus forte qu'eux, elle nie leur caractère *a priori*, elle croit que c'est de Dieu seul qu'ils tirent leur caractère auguste et qu'aucune relation humaine ne saurait prévaloir contre le lien sacré qui unit la créature à son Créateur. Quand une pareille idée a été introduite dans les Sociétés Orientales, toutes édifiées sur l'idée despotique de la famille, on comprend qu'elles aient frémi jusque dans leurs bases. Mais le rôle du Christia-

fort bien M. de Morny, remuer une pierre ou creuser un puits sans l'aveu de l'Administration, à plus forte raison ne peut-on sans son aveu constater un miracle ni fonder un pèlerinage. Quiconque s'est occupé des affaires religieuses... sait parfaitement que l'autorité administrative a, non pas un moyen, mais dix, non pas un article de loi, mais vingt ou trente qui lui confèrent la toute-puissance en ces matières. »

Prévost-Paradol, dans le *Journal des Débats* du 3 septembre 1858, à propos des miracles de Lourdes.

nisme a toujours été de faire paraître, à côté de son éternelle fraîcheur, de son éternelle nouveauté, aussi bien les traditions les plus chenues que les inventions les plus récentes de la mode quelque chose de vétuste, de caduc et d'artificiel. Le voisinage de l'éternité est dangereux pour le périssable et celui de l'universel pour le particulier. Et comme les fidèles le chantent chaque dimanche devant le « Soleil » :

Et antiquum documentum
Novo cedat ritui (1).

Voilà le principe secret de lutte, mais aussi de renouvellement qui, sans qu'elles le sachent toujours, est le remède et le salut des Sociétés Chrétiennes, et leur permet de survivre à leurs formes momentanées.

Un point encore sur lequel la pensée de Rivière me paraît mériter d'être expliquée, c'est quand il parle du peu de goût du Catholicisme pour les « réformes » dans le domaine social. En réalité, il agit là comme dans le domaine moral où il préfère toujours une méthode positive à celle des interdictions. Le principe de la morale chrétienne a été posé par saint Augustin quand il promulguait

(1) *Vetustatem novitas*
Umbram fugat veritas
Noctem lux illuminat.
(Hymne du Très Saint Sacrement.)

sa fameuse maxime : *Ama et fac quod vis.* Il s'agit de planter un principe si puissant qu'il accapare et informe peu à peu toutes les forces de l'âme, comme le levain qui s'empare de la pâte ; il élimine en construisant. Et, de même à l'égard des abus sociaux, il préfère à une opposition directe soit une espèce de soutirage des passions pernicieuses, soit le développement d'institutions ou de vertus incompatibles avec le désordre, qui attirent à elles la vie et l'intérêt. C'est en somme l'application de la recommandation de l'Apôtre : *Non æmulari in malis, sed vincere in bono malum.*

Enfin, il y a un point sur lequel, cette fois, je ne suis plus du tout d'accord avec Rivière : c'est quand il attribue aux chrétiens (j'emploie partout ce mot, bien entendu, comme lui-même, en tant que synonyme de catholique) une résignation, une soumission, une indifférence à leur droit, que l'Histoire ne nous montre pas précisément. Il n'y a pas de professeur au bout de la rue Soufflot qui ne soit en état de lui démontrer, au contraire, combien la théologie a aiguisé et délié le sens juridique. L'idée qui domine la théorie chrétienne sur cette question, c'est celle de l'*Intendance*, c'est l'idée que chez un homme rien, et pas même son corps et son âme, ni à plus forte raison sa famille et ses biens, ne lui appartient, que tout est à Dieu et pour Dieu à qui il devra rendre des comptes exacts. Si tout cela lui appartenait, il pourrait se

montrer conciliant et coulant. Il y a même des gens plus nombreux qu'on ne croit qui, par indolence naturelle, seraient disposés à faire abandon de tout ce qu'on veut. Mais, précisément parce que rien ne lui appartient, le chrétien, quand il n'a pas opéré une démission générale et préalable entre les mains de son Créateur et reçu décharge, le chrétien ne peut rien céder, si ce n'est pour des raisons fortes et par une espèce de dispense. Il ne s'agit pas de convenance momentanée, il s'agit d'une responsabilité éternelle. C'est pourquoi, au rebours de toutes les théories socialistes, le chrétien est-il tellement attaché à toute la matière de ses droits civiques, à ses biens, à ses enfants, à sa patrie. Ce n'est pas lui qui dépend de tout cela, c'est tout cela qui dépend de lui. C'est lui et non pas un autre à qui Dieu a donné charge de tout cela. Il transpose dans le domaine des intérêts matériels, sanctifiés par leur but, cette obstination inflexible dont son Eglise à travers tous les siècles, depuis saint Laurent et saint Thomas Becket jusqu'aux martyrs de la Révolution et depuis Innocent jusqu'à Pie, n'a cessé de lui donner des exemples exaltants. Que l'on compare la servilité abjecte des Eglises schismatiques et protestantes à l'égard de tous leurs tyrans (1) avec l'intrépidité des grands Papes

(1) Servilité qui n'a d'égale que leur pusillanimité pitoyable à l'égard des théories les plus extravagantes, depuis Darwin jusqu'à Freud, qui se présentent à elles avec le caractère de la dernière mode.

et l'on comprendra quels peuvent être les sentiments des hommes qui, depuis leur enfance, ont reçu de pareilles leçons et qui ont été élevés à cette école de liberté chrétienne. Le reste est du Tolstoï.

*
* *

Je sens bien que mes lecteurs, quand ils auront lu le livre que j'essaye d'ouvrir par cette introduction insuffisante, reviendront à moi avec une espèce de reproche. Jacques Rivière, qui était-ce ? Ils voudraient que j'essaye de le leur expliquer et de quelle manière en détail s'arrangent cette œuvre et cette vie. Je ne peux pas. Des éléments essentiels me font défaut. J'ai toujours vécu à l'étranger, à d'immenses distances matérielles de Rivière, dont je n'ai vu le visage et entendu la voix que peu. Notre correspondance fut fréquente aux premières années de sa vie littéraire, puis, devenue inutile, elle cessa. Dieu seul, qui accroît les âmes, connaît le secret et le détour de ces voies qui ne sont pas nos voies. Tout ce que je peux dire est que la vie de Jacques Rivière me paraît une de celles qui ne s'expliquent pas seulement par elles-mêmes, mais par l'enseignement bon ou mauvais qu'elles comportent, parce qu'elles sont le type en qui se réalisent et s'informent une foule d'autres, qu'elles ont une valeur de parabole. Elle est la meilleure illustration de cette Providence

dont il n'a cessé de sentir la main sur lui, de cette Providence humble, douce, toujours présente et toujours inattendue, infiniment patiente, ingénieuse et artiste, dont il a si bien parlé. C'est elle qui a conduit cette âme de bonne volonté à travers le pèlerinage de l'Intelligence, depuis la confusion de l'adolescence jusqu'à ce jour de Noël 1913 où, par un acte à quoi la noble délibération du jugement avait plus de part que l'exigence du sentiment, il vint s'agenouiller aux pieds du saint curé de Clichy (1). La guerre éclate aussitôt et c'est elle alors qui, loin des livres, loin du monde, loin de tous les siens, lui ménage dans la souffrance et la captivité cette longue retraite, ce sévère tête-à-tête avec Dieu, cette directe opération sur l'âme par la voie de la chirurgie, plus encore que de la médecine, de cette période de pression et de suppression, de purgation et de taille. Quand il sortit d'Allemagne, Jacques était prêt. Toute sa destinée pendant les huit années qui suivirent ne fut plus que la constatation, une espèce de maniement comme d'un manuscrit qu'on s'applique à relire une dernière fois, une espèce de constatation testamentaire de ces choses qu'au fond de lui-même il avait déjà abandonnées. Il n'avait pas complètement échappé à la mort en 1914. Il avait été simplement l'objet d'une mesure d'ajournement et son livret com-

(1) L'abbé Daniel Fontaine, apôtre des chiffonniers et dernier confesseur de Huysmans.

portait le fatal fascicule. Quelques jours de permission et de répit jusqu'à la convocation individuelle du 14 février 1925.

Mon Dieu, je vous remercie pour tant de joie ! (1).

(1) *Carnets.*

Solesme, avril 1925.

DU MAL ET DE LA LIBERTÉ

A la baronne P.

I

Mal, tout ce qui est contre la fin d'un être. *Fin d'un être*, cela pourquoi il est fait.

Ainsi un mauvais couteau est celui qui ne coupe pas comme il faut. Un mauvais cheval est celui qui court mal.

Dans cette acception, que nous appellerons *physique*, l'agent n'est pas la cause du défaut de sa propre opération.

Dans l'acception que nous appellerons *morale*, l'agent est plus ou moins la cause du défaut de son opération, soit par vue incomplète de sa fin, soit par défaut de forces, soit par volonté perverse. Ainsi on dit qu'un professeur est mauvais, soit par stupidité, soit par paresse d'esprit, soit par volonté insuffisante d'instruire.

Or, Dieu étant la cause de tout, on conclut qu'il est, directement ou indirectement, la cause du mal soit physique, soit moral. Nous ne nous occuperons pour le moment que du mal moral.

2

Dieu ne peut pas être la cause du mal moral.

En effet le mal moral ne peut résulter, nous l'avons vu, que d'un défaut dans la science de l'ouvrier, ou d'une insuffisance dans ses forces, ou d'une volonté perverse.

Or, Dieu étant par définition tout sachant, tout-puissant et tout bon, cette triple racine du mal n'est pas en lui. Car s'il était lui-même la cause d'un défaut, il serait la cause d'une limite à sa perfection d'ouvrier. Il cesserait d'être Dieu puisqu'il cesserait d'être parfait, comme une figure n'est pas un triangle si elle a plus ou moins de trois côtés.

3

Le mal ne venant pas de Dieu ne peut donc venir que de la créature et de la créature intelligente et libre. Car si cette créature n'était pas absolument libre, absolument voyante, absolument cause de son acte, le mal ne viendrait pas d'elle-même, mais de la cause qui l'a déterminée.

4

Mais ces conditions n'ont pu se trouver réunies que chez le premier homme, directement issu des mains de Dieu. Tous les hommes ultérieurs ont reçu en effet leur être par l'intermédiaire d'une autre nature dont ils restent solidaires.

Nous constatons que dans notre état actuel, bien que la liberté subsiste en nous, les conditions nécessaires à son exercice parfait nous font défaut : d'une part une claire vue de notre fin et d'autre part la soumission entière de notre nature matérielle. Nous nous trouvons dès notre naissance grevés de servitudes qui sont la conséquence d'un choix fait avant nous et pour nous par l'homme parfaitement libre et premier. C'est là ce qu'on appelle le *Péché originel*, c'est-à-dire joint à notre nature, incorporé à notre existence.

5

Mais alors pourquoi Dieu a-t-il donné à l'homme cette liberté dont il prévoyait qu'il allait mal se servir ?

Je réponds que Dieu ne pouvait pas plus faire un homme qui ne soit pas libre qu'une roue qui ne soit pas ronde. Il a mis dans chaque être une force adaptée à sa nature et nécessaire à son opération. Cette force est purement matérielle chez les minéraux et les végétaux, elle est instinctive chez l'ani-

mal, adapté à un nombre déterminé de conditions d'existence, elle est raisonnable chez l'homme, qui se dirige par une appréhension du général et qui est appelé à exploiter l'univers entier par l'intelligence et la mise en œuvre de la cause. Celui qui est soumis à un ordre n'est pas libre, celui qui a à choisir entre tous les ordres possibles ne peut être que libre. Car son choix n'est plus déterminé par la nécessité, mais par une complaisance raisonnable dans le meilleur.

6

Ainsi le *Péché originel* est un fait que nous sommes forcés bon gré mal gré d'accepter, quelles que soient les objections que lui impose un bon sens superficiel. En vain dirons-nous : Comment pouvons-nous être grevés d'un péché que nous n'avons pas commis ? Nous saurons jusqu'où s'étendent les racines de notre responsabilité quand nous saurons jusqu'où s'étendent les racines de notre vie ou activité causante. La transmission du péché est un mystère mais au même titre que la transmission de la vie.

Nous disposons cependant des considérations suivantes.

7

Remarquons tout d'abord que le bonheur dont les Élus rachetés par le sang du Christ jouiront dans le ciel et qui les revêtira en quelque sorte

des puissances divines n'est pas naturel mais surnaturel, qu'entre notre nature et lui il y a un rapport non pas de nécessité mais de convenance, qu'il est dû non pas à la Justice mais à la Grâce.

Supposons un cantonnier qui casse des cailloux sur une route : il peut bien gagner dix francs, cent francs, mille francs, il peut gagner son pain quotidien, mais il ne peut pas gagner d'être fait Roi de France. De même par notre activité finie nous pouvons bien gagner d'être heureux ou malheureux, conformément à notre nature, mais non pas d'être faits Dieu, de recevoir l'adoption de fils de Dieu.

8

En quoi a consisté le Péché originel ?

Il a consisté dans un acte qui constituait la première *hérésie* ou séparation, c'est-à-dire une préférence de nous-mêmes à Dieu.

9

Ce péché a eu une influence immédiate sur l'homme qui l'a commis, sur cet homme non seulement en tant que créature, mais en tant que cause lui-même et origine. Dieu a fait l'homme et le péché l'a contrefait. Il s'est donc transmis à ses descendants tel qu'il était, ne pouvant leur donner plus qu'il n'était lui-même, c'est-à-dire à l'état d'image de Dieu, mais à l'état d'une image de

Dieu, si je peux dire, excommuniée de son modèle, isolée, viciée et contrefaite. Le ressort essentiel a été faussé par lui. Il est fait non plus pour produire à l'air libre une image vivante de Dieu, mais pour fabriquer en ce lieu clos qui sera désormais son séjour cette idole qui est à la place de Dieu.

10

Par le Péché originel l'homme a choisi d'être seul. Au Paradis de Dieu il a préféré ce domaine clos qu'il peut désormais appeler vraiment sien puisqu'il est le jardin et le pré d'où il tire son existence. L'homme héritier d'Adam ne sera plus en présence que de lui-même, de l'espace adapté à ses œuvres, de sa terre et de son atelier. Il ne sera plus attaché à Dieu que par la raison et par les lumières que la tradition aura pu lui conserver. Le temps de la Vision a cessé et le temps de la Foi commence. Adam laisse ainsi à ses héritiers une volonté viciée et un monde matériel clos. Il a dit à Dieu : Moi de ce côté et Toi de l'autre. Dès qu'il a commis le Péché, il voile cette part en lui d'où vient l'origine, il essaye de la dissimuler, de la soustraire à Dieu. C'est en dehors de son regard qu'il veut être l'auteur du genre humain. Toute sa postérité naît de l'autre côté du voile et elle est aveugle.

11

La conséquence du péché est la mort. Tout effet dont la cause est gênée souffre lui-même dans la mesure de cette gêne. Un effet purement physique disparaît si sa cause est empêchée de l'entretenir. Après le péché l'homme ou image de Dieu ne peut périr, puisque s'il pouvait périr, il ne serait plus l'image de Dieu, mais il est privé du pouvoir d'employer ce qu'il reçoit de ses causes à la construction d'une image de ce Dieu dont un voile désormais le sépare. Il n'est plus qu'une idole précaire, une espèce d'ébauche de fortune ou de traduction faite « de chic », d'interprétation momentanée. Il a préféré ce qu'il y avait en lui de passager à ce qu'il y avait d'éternel. Il a compté sur ses seules ressources, celles qu'il tire par ses propres moyens de ce monde qui l'entoure et qu'il domine. Mais ces ressources étant finies, la vie qu'il en tire par l'union de son âme avec des organes matériels est également finie. Il se plonge dans un courant qui ne l'enrichit que pour le dépouiller. Les choses lui reprennent ce corps qu'elles ont fait et qu'il leur doit et qu'il ne sait plus employer à être l'image du Créateur.

12

Si l'âme au moment de la mort se trouve sous l'empire du Péché originel, elle est en présence de

Dieu comme un mécanisme remonté pour du fini et à qui on proposerait de l'infini, c'est-à-dire quelque chose de pour elle inassimilable. Elle n'a pas d'organes prêts pour Dieu. C'est un poisson par exemple à qui on proposerait de l'air à respirer. Dieu ne peut donc se donner à elle, mais si elle a mérité un bonheur fini, il peut lui donner dans les Limbes un bonheur fini, une connaissance sans possession, un acquiescement par l'extérieur, assez analogue en somme à cette image que les bouddhistes et les païens se font de la vie future.

13

Le Fils de Dieu par l'incarnation a revêtu notre nature. Il a restitué à Dieu la plénitude de la dette qu'Adam avait contractée. Par notre union avec Lui il nous a introduits dans la plénitude de ses droits. Car où est le Chef les membres sont aussi.

14

L'homme à l'état d'innocence était rattaché à Dieu par ce que les théologiens appellent *fides oculata*. L'homme racheté est uni à Dieu par le Christ et au Christ dans le baptême par la foi. Le Christ est mort pour nous et nous mourons désormais avec le Christ ; ce qui était peine, avec lui devient payement et rédemption. Et comme il est ressuscité nous resurgirons.

15

Par le péché mortel l'homme cesse d'être uni au Christ, il se place dans un état d'isolement et de séparation.

16

Le pécheur tant qu'il est vivant, c'est-à-dire fait d'une âme et d'un corps, peut de nouveau se réunir tout entier au Christ par la pénitence et par la foi. L'homme qui est mort en état de péché a perdu ce corps qui lui était commun avec le Christ, ce voile à l'abri duquel depuis l'Eden il habitait, et il ne peut plus le lui donner. Il n'est plus qu'une âme, une âme désormais qui voit et qui par conséquent ne peut plus mériter. Et il est bien vrai que les âmes après la résurrection finale retrouvent leur corps, mais non plus un corps opaque. « *Nudus est infernus coram illo* », dit Job, « *et nullum est operimentum perditioni.* »

17

L'Enfer ne vient donc pas de Dieu, il vient d'un empêchement à Dieu de la part du pécheur. Dieu ne hait aucune de ses créatures, à toutes Il continue à fournir l'être proportionné à leurs fins et cette sève secrète dont les Élus composent leur figure à l'image de Sa face. Mais le pécheur utilise cette vertu intérieure pour réaliser sa propre idole, sa contrefaçon personnelle de la marque auguste.

Il y a donc une contradiction entre le vœu naturel et la fin essentielle de tout être créé d'une part et d'autre part la violence que la volonté perverse lui inflige. N'étant pas clairement conscients de notre cause formatrice ici-bas, nous ne le sommes pas non plus de notre déformation. Mais mis en face de Dieu nous subirons à la fois en pleine lumière et notre cause et la déformation que nous produisons, notre cause et la violence que nous lui faisons. Le damné saura ce que c'est que de produire cette image avortée et contrefaite, de se réaliser pour l'éternité dans le blasphème. Il y a un désir d'être Dieu en lui qu'il n'arrivera ni à réaliser ni à détruire (1).

Tout homme qui ne meurt pas dans le Christ et dans la communion avec le Christ meurt dans sa propre image. Il ne peut plus altérer ce sceau de lui-même qu'au moyen de tous les instants de sa vie il a imprimé dans la substance éternelle. Tant que le mot n'est pas achevé, la main peut revenir en arrière et le raturer avec la croix. Mais quand il est terminé, il est indestructible, comme la matière qui l'a reçu. *Quod scripsi, scripsi.*

18

On objecte couramment : Comment une faute finie peut-elle entraîner une peine infinie ?

(1) *Je produirai du milieu de toi,* dit Ézéchiel (XXVIII, 18), *un feu qui te dévorera.*

La question est mal posée. Le mal n'a pas d'existence par lui-même et par conséquent il n'est pas plus fini qu'infini. Mais il peut avoir des conséquences différentes suivant l'être qui lui sert de support. Si cet être est mortel, le mal disparaîtra avec lui ; s'il est immortel, comme l'âme humaine, il emportera ses difformités avec lui à moins que la pénitence et la grâce ne les aient fait disparaître.

On ne peut donc dire que l'être fini est puni avec l'infini. C'est au contraire l'être naturellement adapté à l'infini, ou immortel, que ses péchés confinent dans le fini. C'est comme une carapace, comme un tartre affreux, comme une sclérose, qui vient obstruer les organes par lesquels il pourrait se maintenir dans un état d'échange bienheureux au sein de la vie éternelle. Seuls les Élus pourront dire avec le Psalmiste : *Nous avons passé par le feu et l'eau.* Et encore : *Tes animaux y habiteront* (la Mer de la Miséricorde divine). Et il est dit encore : *Tes jugements sont un abîme innombrable. (Judicia tua abyssus multa.)* C'est dans cet abîme que chaque être suivant sa densité vient trouver sa place, glorifiée ou pénale.

19

Il me reste à dire quelques mots du mal physique.

En ce qui concerne l'homme, pas de difficultés. Le mal physique est l'image et la conséquence du

péché. Il est l'effet de sa déchéance et de cette domination qui lui a été enlevée sur les forces de la nature. Il est un avertissement de sa faute et l'un des instruments de son salut.

Mais avec un Dieu raisonnable et bon, comment justifier ce désordre apparent dont la nature nous offre partout l'image ? comment justifier la souffrance d'êtres innocents comme les animaux ?

Je réponds que ce désordre n'est qu'apparent, et que d'ailleurs il est bien juste que l'homme déchu habite un monde qui partout, soustrait à la présence directe de sa cause, présente les aspects d'une ruine et d'une ébauche. Nulle part les conditions ne sont telles que l'homme ne puisse s'y réaliser par la raison et par le travail.

Quant aux souffrances des animaux, il faut distinguer celles qui sont le résultat de la méchanceté et de l'extravagance de l'homme et celles qui sont le fait de la vie elle-même. Celles-ci, grossies d'ailleurs par notre imagination, ne sont peut-être qu'un effet de cette obscure fraternité qui réunit tous les êtres issus d'un même Créateur. Le maître ne pouvait souffrir sans que tous ces humbles serviteurs ne souffrissent avec lui. Nous sentons que c'est pour nous qu'ils souffrent.

Je ne crois pas d'ailleurs que dans le Paradis terrestre il n'y eût pas d'animaux carnassiers et que les lions se repûssent de fruits et de légumes. Leur perfection étant de manger des moutons

et celles des moutons d'être mangés par eux, les uns ne manquaient pas aux autres. Et qui sait si cette loi qui fait que tous les êtres ne peuvent vivre qu'en se dévorant entre eux n'est pas une image obscure du sacrifice et de la communion ?

En mer, Océan Indien, septembre 1921.

LETTRE A MADAME E.

Washington, 17 *mars* 1931.

Chère Madame,

J'ai retrouvé le petit travail dont je vous avais parlé et que j'avais rédigé autrefois pour une amie. — Je crois que c'est suffisamment clair si vous le lisez lentement et avec attention.

Bien entendu je n'ai pas la prétention d'avoir éclairci définitivement ces effrayants mystères. L'Eglise elle-même nous dit que ce sont des mystères. Mais ce sont des mystères du même genre que la génération, la vie, l'âme, la pensée, etc..., c'est-à-dire qu'ils ont le caractère de faits premiers que nous sommes obligés d'accepter sans les comprendre — et qui éclairent tout le reste. Le Mal existe et le Péché originel est la seule théorie qui nous permette d'en comprendre avec profondeur le véritable caractère.

Le Péché originel et l'Enfer sont des vérités fondamentales de la Foi catholique. Ce ne sont pas des détails épisodiques du genre de la question que vous me citiez l'autre jour et sur lesquels le doute peut subsister sans grave inconvénient. S'il n'y a pas eu de Chute, il n'y a pas eu de rédemption. S'il n'y a rien à sauver, il n'y avait pas besoin de Sauveur. Si cette Chute ne constituait pas un malheur immense et définitif en nous séparant de Dieu, l'incarnation et la croix n'ont pas de raison d'être. Aussi voyons-nous que sur ce point l'Evangile et toute la Bible sont absolument clairs et catégoriques. Il n'y a pas d'échappatoire possible. Il n'y a pas de point sur quoi Notre-Seigneur insiste d'une manière plus nette et plus fréquente. Il faut Le croire ou alors il faut cesser absolument de croire en Lui.

L'objection ordinaire à l'égard du Péché originel provient de ce qu'on s'en fait une opinion erronée. On dit « : Comment un homme peut-il être puni pour une faute qu'il n'a pas lui-même commise ? »

Vous comprendrez mieux en vous disant que cette punition est avant tout une *privation.*

Le premier homme en désobéissant à son Auteur a préféré sa propre volonté à celle de Dieu. Il s'est préféré lui-même à Dieu. Il a préféré son propre bien à celui de Dieu. Il a rompu délibérament le pacte qui l'unissait avec son Créateur.

Il a agi d'une manière en quelque sorte révolutionnaire. Il a déclaré son indépendance. Il y a eu divorce. Il y a eu liquidation de la situation initiale. Dieu a retiré son apport, sa collaboration qui était la Grâce : l'état de communauté et d'indivision avec ce fils qui prétend avoir atteint désormais sa majorité a pris fin. Dieu lui remet sa dot, cette *substance* dont parle la parabole de l'Enfant Prodigue pour en faire librement usage.

Luc, xv, 12. — Et le Fils dit à son père : Père, donne-moi la portion de la substance qui m'appartient (en latin *quæ me contingit*, qui me touche, qui me prolonge, avec laquelle je suis en contact). Et le père leur divisa la substance.

Ecclésiastique, xv, 14. — Dieu au commencement *a constitué* l'homme et il l'a laissé dans la main de son propre conseil, en y ajoutant ses commandements et ses préceptes.

Luc, xv, 13. — Et le fils partit dans une région fort éloignée.

Ps. LXXII, 27. — Ceux qui s'éloignent de toi périront : tu as perdu tous ceux qui forniquent hors de toi.

...et là il dissipa sa substance en vivant luxurieusement (Luc, *ibid.*).

Donc l'orgueil d'abord puis la luxure.

Quand l'homme ainsi constitué dans son nouvel état et condition exerce ses pouvoirs, il ne les exerce plus au nom de Dieu avec qui il a résilié

son contrat. Il les exerce en son nom propre. Or parmi ses pouvoirs est le pouvoir créateur. Quand il appelle un autre être à la vie, il ne l'appelle plus au nom de Dieu, il l'appelle en son nom propre. Il ne l'appelle plus au nom de quelque chose d'infini, il l'appelle au nom de quelque chose de fini. Il ne l'appelle plus à la ressemblance de Dieu, mais à la ressemblance d'Adam. Il ne peut lui donner plus qu'il ne possède lui-même. Il ne peut lui donner la vie éternelle parce qu'elle ne lui appartient pas et qu'il a renoncé à cet héritage, qui n'a pas sa *contingence* avec lui. Il ne peut lui donner qu'une vie passagère et finie. Il ne peut lui donner l'impossibilité de pécher, parce que cela dépasse ses pouvoirs. Il ne peut lui donner les pouvoirs et les connaissances de Dieu parce qu'ils ne lui appartiennent pas. Il ne peut lui donner que des forces et des lumières finies comme les siennes propres. Il ne peut donner l'entrée de la Vie éternelle à ce fils qui a été conçu hors des portes. Il donne ce qu'il a, il appelle son enfant non plus à la ressemblance d'un être innocent et entièrement adapté à Dieu, mais à celle d'un révolté qui s'est donné une *constitution* indépendante, où tout est orienté non plus vers le Seigneur Suzerain, mais vers le bien propre du nouvel État *(estate)* par le moyen unique des forces et des lumières naturelles qui sont mises à sa disposition.

Tel est le Péché originel. Il a le caractère d'un

héritage. L'homme transmet à l'homme un héritage dans lequel tout est orienté naturellement vers le bien de l'*État* (dans le sens anglais d'*estate)* par le moyen de ressources qui sont placées à sa disposition. Tout est fait pour un homme fini, dont la fin est placée en lui-même, et tout est orienté du côté de cette fin.

Mais cette conception est erronée. L'homme n'est pas une fin en lui-même. Il n'est pas capable de fournir par lui-même une fin à la nature. Il est cela qui permet à la nature de parvenir à sa fin qui est Dieu. En se proposant, en se constituant comme la fin de cette nature à laquelle il a été simplement préposé, il se place dans une attitude abusive et violente d'où résulte toute la séquelle des péchés actuels, comme la source par rapport à ses conséquences. Le premier péché est proprement une *privation,* les seconds comportent et attirent une *punition,* c'est-à-dire le rétablissement de l'ordre par la Justice aux dépens de ce désordre qui l'a troublé.

Parlons maintenant de l'Enfer et de ces peines éternelles qui déconcertent votre sensibilité.

Dieu a fait de l'homme son intendant sur toute la nature. Il la lui a donnée à cultiver et à comprendre afin de lui en faire hommage. Il la lui a remise en tant que moyen pour se réaliser complètement et qu'il y ait un sacrifice et un prêtre. Mais l'homme, nous l'avons vu, par le péché originel s'est séparé de Dieu. Dieu d'un côté et lui-même de

l'autre. Il a réclamé la *division,* la remise immédiate de la part d'héritage viager qui lui revient et grâce à laquelle il maintient sa propre existence dans le temps. Quand il meurt sans baptême, sans repentir, sans réconciliation, sans rétablissement de sa situation légitime et raisonnable d'enfant de Dieu, il meurt en quelque sorte consolidé dans cette figure personnelle et indépendante, qu'il s'est construite à l'aide des moyens mis à sa disposition. Seulement après la mort le milieu a changé. Le corps a disparu, a fini sa tâche. L'âme est nue. Le voile qui la séparait de Dieu a disparu et les moyens que le monde extérieur lui fournissait de se défendre, de maintenir cet état de séparation et d'indépendance, ont également disparu. Elle est maintenant livrée sans défense au regard de son Créateur et de son juge qui lui demande des comptes : « Rends compte de ta gestion », nous dit la Parabole. C'est en vain qu'elle essayerait de dire : donnez-moi un peu de temps. *Il n'y a plus de temps.* Elle fait partie en face de Dieu d'une situation dont le temps tel que nous le connaissons ici-bas n'est plus un élément. Elle est dans la position d'un débiteur éternellement insolvable, car les ressources dont elle pouvait user, sur lesquelles elle pouvait tirer, tant que le monde était à sa disposition, lui font maintenant défaut. Il n'y a plus rien qui lui permette de remplir entre la Création et le Créateur sa fonction d'intermédiaire, de prêtre, d'oblateur.

Elle ne fournit plus à Dieu de communication avec son œuvre. Elle ne lui est plus d'aucune utilité. Qu'on la brûle donc, comme ce figuier stérile qui occupe inutilement la terre. Voilà l'homme seul, investi d'une dette qu'il ne peut pas plus acquitter que Dieu ne peut cesser de la lui réclamer. Qu'il se paye donc, comme on dit vulgairement en français, sur la bête ! Il s'est constitué à l'état de fin. Il arrête Dieu. Il l'empêche de passer. Il n'y a plus rien derrière lui, capable de l'*endosser*. « Qu'as-tu fait de ce monde que je t'avais donné ? Rends-moi ce qui m'appartient et dont je t'avais donné l'administration pour un temps. »

La théologie nous enseigne que l'Enfer comporte deux espèces de peines : la peine du *Dam* et la peine du *Sens*, ce que Notre-Seigneur exprime par les comparaisons du ver qui ne meurt pas et du feu qui ne s'éteint pas. Le *Dam* (damnum) est la *privation* de Dieu. C'est l'être qui est privé de sa fin essentielle, incapable de satisfaire à ce besoin, à cette nécessité profonde de sa nature d'appartenir à Dieu, de rapporter notre être particulier et transitoire à son être éternel et absolu : c'est ce besoin au fond de nous insatisfait que Notre-Seigneur désigne par le terme de ver rongeur ou de faim métaphysique. La peine du *Sens* est la *punition* des péchés actuels qui sont la conséquence et le fruit du Péché originel. Le *Sens* droit est ce qui va

de l'intérieur à l'extérieur, de la créature à son Créateur. Quand nous usons honnêtement et normalement de nos *sens*, c'est pour remplir notre fin de créature, c'est pour nous acquitter de la tâche qui nous incombe de serviteurs de Dieu et d'administrateurs des biens qu'il nous a confiés. Mais quand, au lieu de chercher uniquement le service de Dieu, l'accomplissement de Sa loi, ce que l'Evangile appelle le Royaume de Dieu, nous nous mettons à chercher notre plaisir ou notre avantage personnel, nous commettons un *contre-sens*, nous attirons à nous sans règle et au hasard de nos convoitises les objets dont nos sens nous donnent la connaissance et le désir pour en jouir au lieu de les rapporter à Dieu à qui ils appartiennent. Nous modifions ainsi notre organisme moral. Nous le retournons sur nous-mêmes. Nous faisons servir les choses à une fin, nous les faisons mouvoir, dans une direction qui ne leur est pas appropriée, à rebours, et il en résulte pour nous dès cette vie, moralement, intellectuellement et même physiquement, toutes sortes de désordres. Mais quand nous mourons, nous présentons à Dieu une créature entièrement orientée et outillée pour son avantage personnel, absolument incapable de fournir à Dieu le service direct que dorénavant il exige d'elle, d'utiliser normalement le milieu nouveau dans lequel elle se trouve plongée. Dieu tire sur elle et elle ne peut plus tirer sur ce qui l'entoure. Alors

elle se met à brûler sur elle-même et comme Dieu l'a faite indestructible et que d'ailleurs *il n'y a plus de temps*, elle brûle éternellement sans jamais pouvoir se consumer. Au lieu de satisfaire à l'amour par le feu qui en fait lumière, splendeur, esprit, elle satisfait à la Justice par ce même feu qui éternellement l'interroge, l'analyse, la calcine, expose sa nature, sa vocation et son crime dans la lumière inexorable de l'évidence. C'est ce qu'exprime le Prophète Ézéchiel quand il fait dire par Dieu au Roi de Tyr, c'est-à-dire à Satan : Je produirai du milieu de toi-même un feu qui te dévore.

Voilà tout ce que ma pauvre cervelle me permet de voir sur ces mystères effrayants. Mais combien il est plus simple de croire tout simplement ce que Notre-Seigneur dit et les vérités qu'il nous met directement dans la bouche !

Washington, 1929.

CINQ LETTRES A MADAME A. E. M.

5 *Décembre* 1929.

Chère amie,

Votre question n'est nullement enfantine, elle est parfaitement naturelle, vous commencez comme le catéchisme en me demandant : Qu'est-ce que Dieu ? Je vais m'efforcer de vous répondre de mon mieux.

Veuillez d'abord remarquer que c'est tout autre chose de croire en Dieu (ou de vous être habituée peu à peu pratiquement à Sa présence) ou d'être capable de vous Le représenter par l'imagination. Nous manions à chaque instant des forces, l'électricité par exemple, dont la nature nous échappe.

Un aveugle entend une voix. Il sait donc qu'il y a quelqu'un hors de lui avec qui il peut s'entretenir. Mais il est parfaitement incapable de se figurer qui est cette personne, où elle est, etc...

Faisons un pas de plus. Prenons la loi d'équilibre des corps dans un liquide. Elle est exprimée par une formule. Cette formule a une existence réelle, universelle, et cependant nous ne pouvons nous la représenter en elle-même ni dire où elle est. Elle est incapable de se réaliser en aucun lieu.

Quand nous entendons le troisième mouvement de la Symphonie avec chœurs nous entendons quelqu'un qui nous parle avec des accents déchirants, avec une personnalité dégagée de toute matière et de toute location, et cependant si forte qu'elle envahit notre âme tout entière et que nous ne songeons pas à demander où elle est.

Dieu est. C'est un point. Où est Dieu, c'est un autre point tout différent.

Dieu n'a pas de corps ni de matière. Il ne peut donc être quelque part, être limité comme dans une prison par quelque chose de matériel. S'il était en un lieu, c'est donc qu'il y aurait un autre lieu où il n'est pas. Or il est partout présent.

Quand nous voulons voir un tableau, nous avons recours à nos yeux. Quand nous écoutons la musique, nous nous servons de nos oreilles. Quand nous pensons à Dieu et que nous méditons sur lui, nous n'avons besoin ni de nos yeux ni de nos oreilles, mais nous avons pour guide l'idée de *cause*.

C'est en tant que cause créatrice et conservatrice que Dieu est présent partout. Tout est son effet, et Lui-même reste toujours cause et jamais effet.

Vous lisez à chaque instant dans les livres ces faibles déclamations sur le monde qui est si grand que l'homme y est comme perdu, que Dieu ne s'aperçoit pas de son existence, etc. En réalité, c'est faire Dieu médiocre à notre image. Le vrai Dieu s'occupe avec le même soin de la constitution d'une nébuleuse et de l'organisation d'un ver de terre. Avec quelle incroyable minutie, quelle sympathie, quelle bonté, quelle sagesse, quelle compassion, quel humour ! Il entretient une conversation continuelle avec tous les êtres qu'il a créés.

Comment donc ne s'occuperait-il pas de nous ?

Les rapports de l'effet à la cause sont tout autres dans le minéral qui répond à l'interrogation de Dieu par une forme numérique, géométrique et inaltérable ;

Dans la plante et l'animal, capables de spontanéité, de développement d'un petit cycle, pareil à une phrase mélodique, qui constitue leur confession et leur action de grâce ;

Et enfin dans l'homme où la relation de cause à effet prend le caractère conscient de filiation et de rapport entre un fils et un père ; « Ses paupières (de Dieu) dit le Psaume, interrogent les fils des hommes. » Où est le père ? Il siège à la racine de toute chose. Il n'est dans aucun lieu puisque lui-même est la cause de tout lieu, de toutes les coordonnées géométriques et mathématiques de

l'espace. La théologie nous dit que c'est l'Acte pur, la Substance subsistante assise sur elle-même. Notre cœur nous dit simplement qu'Il nous a faits, qu'Il est mêlé à notre existence et à notre vie comme Il est l'auteur de notre idée, en laquelle nous avons apparu. Et si vous demandez à votre âme où est son Dieu, cette créature simple et ignorante répond comme Madeleine : *Il est là*. Elle n'a pas besoin de savoir autre chose. Dieu n'est pas par rapport à elle, c'est elle qui est par rapport à Lui. Partout où est Dieu, elle est à Lui et elle est en Lui. « Où je suis (Ego sum), dit Notre-Seigneur dans saint Jean, Je veux que vous soyez avec moi. »

Par conséquent n'essayons pas de nous représenter Dieu par l'imagination hors de nous, essayons de le rejoindre intérieurement par le cœur en nous abîmant en Sa Sainte Présence.

On peut d'ailleurs pousser plus loin et pénétrer jusqu'au seuil des mystères augustes de la Sainte Trinité. Mais peut-être n'est-ce pas utile pour aujourd'hui.

Washington, D. C., December 17, 1929.

Chère amie,

Je crains que mes explications ne vous aient paru trop abstraites et un peu décourageantes.

Il me semble que je me ferai mieux comprendre en employant une parabole. Figurez-vous deux personnes, ayant un besoin profond l'une de l'autre, par exemple un père et son fils, une femme et son amant, un maître et son disciple, séparés par un obstacle infranchissable, mais réussissant cependant à communiquer par certains signes qu'ils interprètent. Telle est la situation de l'âme et de Dieu. Nous ne pouvons arriver jusqu'à Dieu ni par les sens, ni par l'imagination, ni par les spéculations rationnelles (celles-ci cependant peuvent nous donner l'orientation nécessaire). Le seul point où nous Le trouverons, c'est dans le rapport essentiel que nous avons avec lui, c'est-à-dire dans le fait que nous sommes Son œuvre. C'est dans l'œuvre que nous trouverons l'ouvrier, c'est dans la conscience qu'elle prend d'elle-même que la statue reconnaît son auteur, c'est à la création que nous reconnaissons le Créateur, c'est en étant pleinement des fils que nous connaissons pleinement le Père. Ce que les sens, ni l'imagination, ni la raison ne peuvent nous montrer, notre essence propre, le fait qu'il y a en nous un être créé lié continuellement à son Créateur, nous l'explique. C'est ce que nous dit saint Paul, quand il nous dit qu'il y a une voix en nous qui ne cesse pas de crier. *Abba !* c'est-à-dire Père ! Voilà la voix qui ne trompe pas, l'instinct vital aussi fort que les obligations physiologiques auxquelles nous ne nous trompons pas. Comme dit le

Psaume : Les insensés m'ont raconté toute sorte d'histoires, mais rien qui soit comme Ta loi — Ta loi : c'est un mot très dur et très fort.

Telle est du moins la situation telle qu'elle résulte de la nature seule. Mais Dieu, par une industrie prodigieuse et grâce à la parfaite sainteté, simplicité et innocence d'une de ses créatures, a réussi à franchir l'obstacle. C'est ce que nous lisons tous les jours à la messe : Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. Et l'Apôtre nous annonce avec un grand cri d'allégresse qui a fait tressaillir toutes les générations l'une après l'autre : Ce que nos yeux ont vu, ce que nos oreilles ont entendu, ce que nos mains ont touché ! — Dieu s'est fait homme non pas pour satisfaire notre vaine curiosité mais pour nous guider en toute sécurité sur le chemin du salut.

Réfléchissez bien à l'image que j'ai employée au commencement de cette lettre. Voyez votre âme comme une pauvre chrysalide, les yeux fermés, les mains humblement jointes sur la poitrine, les sens comme endormis sous le voile novitial des choses matérielles, mais le cœur éveillé, et les ailes déjà toutes formées à ses épaules, en attendant le jour de la résurrection !

« Tu me demandes une réponse, mais ma réponse est cette question que dans ta bouche a placée non pas un autre que moi-même. »

Washington, D. C., January 20, 1930.

3e *lettre.*

La question de l'Incarnation a déterminé dans les premiers siècles de l'Eglise trois grandes hérésies :

La première est celle du patriarche Nestorius qui déniait à la S. V. le titre de *Theotokos* (Mère de Dieu) et disait que dans la personne de Jésus-Christ les deux natures, celle de Dieu et celle de l'homme, restent complètement séparées, comme le corps par exemple l'est du vêtement.

La seconde est celle du patriarche Eutyches qui au contraire prétendait qu'il n'y avait en Jésus-Christ qu'une seule nature, celle du Verbe incarné, et que dès lors son corps humain était essentiellement différent de tous les autres corps humains.

La théorie orthodoxe est qu'il y a dans la personne du Christ deux natures reliées par une union substantielle ou *hypostatique* et que, comme, dit notre Credo, il est à la fois vrai Dieu et vrai homme. La nature humaine, faite d'un corps et d'une âme, est le support qu'informe, pénètre, nourrit, illumine, marque de son sceau, invite au mouvement et à l'intelligence, la nature divine. La même parole qui a fait le Christ dans le sein de la Sainte Vierge Marie continue à le faire une fois séparé d'elle.

De là vient que l'Église a condamné une troi-

sième hérésie, celle des *monothélites*, qui reconnaissaient bien qu'il y avait en Jésus-Christ deux natures mais qui prétendaient qu'il n'y avait qu'une seule volonté, (contrairement à cette prière du Jardin des Oliviers : que Votre volonté soit faite et non la mienne !). Le pape Agathon a décidé que la volonté est une propriété de la nature et que là où il y a deux natures il doit y avoir deux volontés, mais la volonté humaine se détermine toujours en Jésus-Christ conformément à la volonté divine et toute puissante.

Toutes ces explications, qui peuvent servir de thème à des réflexions infinies, et qui ont prodigieusement aidé l'étude de l'âme humaine, peuvent paraître un peu subtiles, mais elles achèvent d'une manière indispensable mon petit traité de l'Incarnation.

Ritz Tower, New York, January 18, 1930.

Ecrit par un temps de neige au 34e étage d'une des plus hautes tours de New-York.

L'Incarnation

Dieu a créé tous les êtres vivants à Sa ressemblance. Comme il est créateur il les a faits créateurs.

Il a déposé au plus profond de leur nature une délégation particulière de Sa vertu, de Son pouvoir d'appeler à l'existence un être semblable. Comme Il est le Verbe créateur, il n'est pas déplacé d'appeler ce pouvoir *un nom,* puisque c'est en proférant le nom qu'on *appelle* quelqu'un, dans le double sens du mot c'est-à-dire qu'on le *désigne* de manière à le distinguer de tous les autres êtres, et qu'on *le fait venir*. Le germe vivant est donc comparable à un mot, à un nom essentiel qui appelle à lui tous les éléments propres à le réaliser. C'est l'élément actif et formateur et c'est pourquoi les philosophes lui donnent le nom de *forme*.

Cet appel ne retentit pas en vain, et au sein d'un autre être semblable à lui, il trouve la réponse dont il avait besoin. Comme une note s'enrichit de ses harmoniques, comme une couleur provoque autour d'elle tout le concert délicat des autres couleurs qui ne permettent plus au regard de s'en détacher, quelque chose vient nourrir merveilleusement la forme, la réaliser et l'analyser, répondre par une sage dispensation et par une division, par un aménagement délicieux à chacune de ses propositions. Voici un nouveau nom, un nouvel être qui se réalise, qui répond : *Adsum !* me voici ! à l'appel de Dieu, miséricordieusement confié à l'une de ses créatures, complet avec tous ses organes, lui permettant d'exister comme entité distincte, à la fois comme *nom commun* (homme, rose, poisson,

etc.) et comme *nom propre* (Paul Claudel, Agnès Meyer, etc.).

Tout cela s'est fait au nom de Dieu et par la force d'un nom à la ressemblance du Verbe.

Ce nom mystérieux, comme il agrège autour de lui tous les éléments propres à sa réalisation, c'est en lui que nous continuons à exister ; comme c'est en lui que nous avons été créés, c'est en lui que nous demeurons fidèles à notre position de *créatures*. Et c'est ce que nous appelons *l'âme*, en qui existent tous les êtres vivants. Les philosophes disent donc que *l'âme* est la *forme* du corps, parce que c'est en elle que réside le pouvoir formateur, la vertu par laquelle chaque être est appelé et maintenu dans la vie en tant que tel *(as such)*. Il y a l'âme *végétative* qui est celle des plantes, l'âme *sensitive* qui est celle des animaux et enfin l'âme *intelligible* qui est celle des êtres humains. Cette distinction est basée sur le plus ou moins de conscience que chaque être a de son propre rôle et de son propre nom, suivant que Dieu lui a donné le pouvoir de proférer une louange passagère et qui s'efface avec lui ou au contraire de concevoir et de nommer de l'éternel.

De là vient, pour faire une parenthèse, l'importance suprême que l'Eglise attache à la génération, puisque c'est en elle que nous ressemblons à Dieu et que nous sommes associés à son pouvoir créateur. De là vient aussi que dans cet acte il nous est

défendu de nous prendre nous-mêmes et notre plaisir comme fin, ce qu'a fait Adam et qui a été la cause du Péché originel, en qui nous avons tous été créés et continuons à créer les autres êtres semblables à nous et marqués de la même tare.

Après toutes ces explications je n'ai presque plus rien à dire pour vous faire comprendre l'Incarnation. Ce même pouvoir créateur délégué en chaque créature à son nom formateur, il a plu au Verbe de l'exercer directement. Dans l'Incarnation du Fils de Dieu, il n'y a donc pas miracle, au sens de contradiction et d'infraction aux lois de la nature, il y a au contraire plénitude, accomplissement dans la réalité parfaite d'une chose que nous voyons sans cesse autour de nous se réaliser dans l'imperfection et dans l'image. A l'appel de son Dieu, à l'interrogation du Verbe, la nature humaine profondément préparée et bénie, débarrassée de tout obstacle et de toute souillure, a répondu par le don total de tous ses moyens ; et de ce consentement total, de cette réponse faite par la créature à son créateur, est sorti le Dieu homme. Ainsi *le Verbe s'est fait chair et Il a habité parmi nous*. L'énorme et confus balbutiement de toute la nature s'est enfin achevé et consommé en l'articulation d'un nom parfait, celui de son auteur. Le Fils pour nommer son père a assumé les ressources de toute la nature créée, offertes sur cet autel pur qu'est le sein de la Vierge sans péché.

« Au commencement était le Verbe ».
au commencement de tout être est une parole qui l'appelle.

In capite libri scriptum est de me : tunc dixi : Ecce venio (Ps.).

Au commencement, (litt. à la tête) du livre, (en d'autres termes le titre, le « *headline* » en qui se résume tout l'ouvrage), il a été écrit de moi : alors j'ai dit : Voici que je viens.

Puisse Dieu faire fructifier toutes ces paroles dans votre cœur ! Je vous les offre pour votre fête, la glorieuse martyre sainte Agnèse toute vermeille et rayonnante dans ses cheveux blonds et dans le sang éclatant qu'elle a répandu pour la gloire de Jésus-Christ !

Sur la Transsubstantiation

Dans mes précédentes lettres je vous ai parlé de l'existence de Dieu, de la nature de Dieu, de Sa rencontre et de Son union avec la nature humaine. Nous abordons maintenant une question d'un intérêt plus immédiat et plus poignant pour nous : cette union avec Dieu, ne s'est-elle jamais réalisée et ne doit-elle à jamais se réaliser qu'en la personne de Jésus-Christ ? ou bien a-t-il trouvé moyen d'étendre à l'Humanité tout entière le bénéfice de Son incarnation ? cette union substantielle avec le Père Lui est-elle restée particulière — ou bien

a-t-il trouvé le moyen de l'étendre à tout ce corps dont Il est le Chef, suivant sa propre promesse : Où JE SUIS, je veux que vous soyez avec Moi ?

L'union de l'Homme à Dieu est le but de tout le mouvement des créatures, et la consommation de cette union est ce qu'on appelle *religion* ou lien. Par union j'entends non pas simplement celle de la pensée, de l'imagination, des sens et de l'âme. J'entends celle de l'homme tout entier qui est fait d'une âme et d'un corps. Il fallait qu'en la personne de l'homme la création matérielle tout entière fût rendue capable de rejoindre son créateur et de lui être unie. De là le sens des sacrifices et des holocaustes du Paganisme et de l'Ancienne Loi. Il ne s'agit pas d'être *comme* des dieux, suivant le conseil perfide du Tentateur, autrement dit de faire de nous-mêmes des idoles : il s'agit d'être *à* Dieu, de Lui appartenir et de Lui être uni comme le rameau de la vigne l'est au cep, de sorte qu'on peut dire qu'ils ne forment plus qu'un, *unum sunt :* d'être *informés* entièrement par Dieu, en sorte que la parole du Psaume se réalise : *Vous êtes des dieux*. Et que dans l'amour, la connaissance et la volonté libre nous réalisions pleinement la parole de saint Paul qui mérite de longues méditations : En Dieu nous vivons et nous nous mouvons et nous *sommes*.

Autrement à quoi aurait servi l'Incarnation ? Pourquoi le Fils de Dieu se serait-il revêtu de la

chair ? Pourquoi la chair en Lui si elle n'était entre Son être et le nôtre un moyen total de fusion et d'assimilation, entre deux natures adhérentes mais distinctes ?

Ce n'est pas notre âme seulement, ce n'est pas notre esprit seulement qui désire Dieu, c'est notre cœur, ce sont nos entrailles, ce sont toutes nos forces actives et passives, matérielles et spirituelles, c'est toute notre *substance*. Elle lui demande un moyen de passer jusqu'à lui.

Ce moyen est l'Eucharistie.

A la dernière Cène Notre-Seigneur dit, ayant pris du pain entre ses mains saintes et vénérables : *Prenez et mangez, Ceci est mon corps*. Et ayant pris le calice : *Prenez et buvez, Ceci est mon sang*.

Donc le pain est devenu Son corps et le vin est devenu Son sang.

Qu'est-ce que cela veut dire et qu'est-ce qui s'est passé ? car ni le pain ni le vin n'ont changé de forme, de couleur ou de vertu. Les sens n'y constatent absolument rien de nouveau ; tout ce à quoi les sens peuvent s'adresser est resté pareil à ce qu'il était. Ce qu'on appelle les *espèces* ou *accidents* n'ont pas changé.

Qu'est-ce qu'on appelle *espèces* ou *accidents* ?

Prenons le pain par exemple. Le pain est blanc, mais cette blancheur n'est pas le pain, c'est une qualité qui lui est inhérente. Il a une certaine consistance, mais cette consistance n'est pas le pain.

Il a un certain goût, mais ce n'est pas ce goût qui est sa nature, il est simplement une conséquence de sa nature. Tout cela, consistance, blancheur, vertu nutritive, ce sont des qualités distinctes qui ne sont pas spéciales au pain. *Ce ne sont pas elles qui font le pain, c'est le pain qui les fait.* C'est la nécessité du pain, c'est la volonté du Créateur, que le pain soit, qui les attire, qui les réunit dans un certain ordre et dans une certaine proportion. Au-dessous du pain il y a cette idée permanente qui fait le pain. C'est le rendez-vous qui attire vers lui de tous côtés les files convergentes des accidents.

Et c'est là ce qu'on appelle la *substance.*

Pour prendre un terme de grammaire, le pain est un nom ou un *substantif*, et toutes ces qualités, blancheur, consistance, etc... sont des *adjectifs.*

Qu'est-ce donc qui s'est passé après la Consécration, après que Notre-Seigneur, et après lui tous ses prêtres, suivant l'invitation : *Faites* ceci en mémoire de moi, ont prononcé sur le pain et le vin les paroles que vous venez d'entendre ?

Il s'est passé que par le plus étonnant des miracles et sans que les sens en aient été aucunement avertis, une substance a été remplacée par une autre substance. Ce qui attire maintenant les mêmes files d'accidents qui en se réunissant dans une certaine proportion donnaient tout à l'heure au pain son apparence extérieure, ce n'est plus le pain, c'est le Christ : ce n'est plus ce qui était au-dessous du pain,

c'est ce qui est au-dessous du Christ : ce n'est plus ce qui fait le pain, c'est ce qui fait le Christ dans Son corps et dans Son âme, dans Sa chair, dans Son sang et dans Ses membres, mais cette activité n'est plus désormais trahie au dehors par aucun signe, elle a adopté une autre enveloppe, au lieu d'être essentiellement visible, elle est devenue essentiellement mangeable. Le nom, ce *substantif* créateur, par lequel tout être est investi de la vertu convocatrice que le Père lui a communiquée, ce nom qui appelle et réunit autour de lui les qualités qui lui donnent communication et attache avec tout le reste, ce nom a changé, sans que les qualités qu'il appelle aient été modifiées. Au lieu d'obéir au pain, elles obéissent au Christ. Ce n'est plus du pain, c'est le corps de Jésus-Christ (auquel son âme est indissolublement unie). La substance de Jésus-Christ est désormais revêtue des apparences du pain. Il y a eu *transsubstantiation.*

Employons une image, qui d'ailleurs n'est pas complètement exacte. Qu'est-ce que c'est que définir une chose ou un être ? c'est énumérer toutes les qualités en lui qui sont accessibles à notre connaissance. Qu'est-ce que c'est que le nommer ? c'est choisir un terme qui nous permette d'aller soit de ces qualités conjointes à l'être ou à la chose, soit de cet être ou de cette chose à ces qualités conjointes. Quand je nomme le *soleil*, quand ma langue forme les sons, quand ma plume

trace les lettres qui forment le mot *Soleil*, ces sons, ces lettres par elles-mêmes indifférentes donnent à mon intelligence, à mon imagination et à ma sensibilité la possession du soleil. D'extérieur il devient intérieur, il remplit de son éclat et de sa chaleur mon cœur et mon esprit. Eh bien ! ce que des timbres matériels, ce que les ronds et les traits d'une plume, ce que les qualités du son et de l'écriture font pour cette réalité hétérogène et infiniment supérieur qui est le soleil, les qualités du pain, blancheur, consistance, goût, etc... le font pour Jésus-Christ. Mais elles ne nous *communiquent* plus une image, elles nous *communiquent* une réalité et nous donnent communion avec elle. Elles ne nous donnent plus la possession d'une image, elles nous donnent le contact et la possession d'une réalité. Par la volonté de Dieu après la consécration il est arrivé que les qualités de blancheur, de consistance et de goût ne servent plus à nommer le pain, à nous donner le pain, à permettre au pain d'être possédé et assimilé, elles servent à nommer Jésus-Christ, à Le localiser, à Le donner, à Lui permettre d'être possédé et englouti. En elles Il S'est rendu donnable, en elles Il s'est fait accessible à notre chair.

Washington, Samedi Saint.
19 *avril* 1930.

DEUX LETTRES A ARTHUR FONTAINE.

Tientsin, le 9 décembre 1906.

Cher Monsieur,

Votre lettre m'arrive à Tientsin où je suis maintenant consul et administrateur d'une petite ville en plein mouvement de progrès. C'est une joie pour moi de toucher à toutes ces choses bien grosses et bien réelles, tramways, égoûts, électricité, et l'impitoyable comptabilité. Vous avez raison, le travail est une des bonnes choses de la vie, et sans lui je ne sais trop ce que je deviendrais à Tientsin. Et cependant je ne veux pas dire trop de mal de ce pays. Il n'est pas laid, il est en quelque sorte inexistant, trois roseaux et une poignée de sable y font toute la nature, comme dans les tragédies il suffit d'un fauteuil pour indiquer un palais : cela ne va pas mal à un esprit classique comme le mien ! Ce qui tient la place de tout est un ciel éternel, jamais voilé, nettoyé comme une vitre au sable et au

vinaigre, et si pur qu'il semble que l'œil pourrait y distinguer l'une derrière l'autre les sept Sphères de Ptolémée. Il fait un froid splendide, c'est du soleil frappé qu'on respire. Le froid est ce qui resserre tout, ce qui réduit tout à son maximum d'astriction et de tension, ce qui tonifie la corde. Que les nuits sont pleines d'étoiles, et comme l'on sent que l'on approche de ce moment mystérieux du solstice où l'année finit en grand secret et retourne son cycle, et où l'Enfant divin nous fut apporté par les anges. Et à moi aussi un enfant va bientôt être donné, nous l'attendons vers le milieu du mois prochain. Quelle joie pour moi, puisse-t-il remplir ce qui a manqué à la destinée de son père, ce qu'aurait fait de moi la mienne sans ce goût fatal pour les paroles vaines !

Et moi aussi je suis dans le moment de grande paix et suspens de mon existence. Pour combien de temps je l'ignore. J'en profite pour écrire des Odes, ce qui m'intéresse beaucoup et me délivre du côté affabulation des drames, un peu puéril toujours et conventionnel. Tandis que là c'est la poésie à l'état pur, un mouvement seulement et une coordination de masses comme dans une belle symphonie. J'en ai écrit une sur « l'Esprit et l'Eau » et je viens de commencer un *Magnificat*.

L'« Abrégé » que je vous ai envoyé n'est pas un feuillet d'apologétique, mais un programme de

thèmes à discuter rangés dans leur ordre logique et objectif. Rendre la foi à quelqu'un est une entreprise d'un autre ordre, et je ne crois guère que ce soit par le procédé dialectique qu'on la perde ou la retrouve. C'est comme l'appétit que l'on perd. Et pour le retrouver, il faut non pas des controverses, mais une cure dont l'agent d'une efficace infaillible est la prière. Je suis peiné du ton de résignation que je vois dans votre lettre. Voilà un homme de jugement sain, d'esprit droit et de cœur sensible. Comment donc peut-il s'imaginer que c'est ce qu'il y a de plus fort, de meilleur, de plus vivifiant dans sa nature, qui le trompe et qui est pour lui une source d'illusion et d'erreur, tandis que les parties les plus grossières, passions, égoïsme, instincts matériels, celles dont le champ est le plus court et qui ne peuvent dépasser leur valeur d'instrument sans aboutir immédiatement à la mort, voilà la seule certitude et le seul fond légitime de notre nature. Il y a un chemin. Non ! la foi en Dieu, la croyance héroïque en dépit de tout dans notre salut ne sont pas une illusion morbide, une perversion de notre sensibilité, mais l'exercice et la proclamation martiale d'une nature *généreuse (generans)* naïve et saine. C'est la vie en nous qui croit à la vie et c'est ce qui meurt qui croit à la mort. Ce qui est le plus en nous n'est point la chose qui n'est point du tout. Il ne faut point rendre lâchement les armes aux conseils de doute, mais le

fouler intrépidement aux pieds, comme le vieux Job, qui sait que son Rédempteur vit. Quand nous contemplons les agitations de la matière, nous en cherchons la cause et le but, et cependant combien l'âme de l'homme n'est-elle pas un document plus sûr, plus délicat et plus instructif, un objet d'expérience soumis à une observation mille fois plus intime et plus précise que tous ces instruments par lesquels, en dehors de nous, nous sommes obligés de suppléer à l'insuffisance de nos sens. Le Credo du Centurion, le « Mon maître ! » de Madeleine et l'amertume infinie, la liquéfaction de son cœur de femme quand elle étreint les pieds de son Sauveur ressuscité, ah, ce n'est pas l'imagination qui parle, c'est l'éruption de la réalité la plus humaine et la plus terrible, c'est l'Etre qui répond à l'Être, et la créature à son Créateur. Qui connaît cette prodigieuse explosion, tous les autres sentiments dits naturels lui paraîtront bien artificiels et incomplets. Voilà ce que l'on trouve dans la seule religion chrétienne, et non pas dans aucun autre culte que l'on ne nomme religion que par un abus intolérable. Il me faudrait beaucoup de papier pour développer cette idée. Croyez-en du moins un homme qui connaît toutes ces « religions » non point par les livres, mais par un contact familier et journalier.

Non, nous n'avons pas de devoirs qu'envers les autres seulement, et envers ceux-là même ce n'est

pas d'eux que nous tenons nos obligations. Si tendrement qu'ils nous aiment et que nous les aimions, ils nous quitteront un jour, ils nous échappent déjà à chaque moment, et nous leur échappons dans notre fond essentiel, dans cette profonde solitude où Dieu seul peut pénétrer, dans cette privation essentielle qui n'est faite que de Son absence.

Voilà la vérité qui m'a illuminé soudainement comme un soleil de vie un certain jour de Noël à Notre-Dame, il y a vingt ans. Il n'y a rien de plus réel que la Joie, il n'y a rien de plus vivant que la Vie, nous ne pouvons nous passer de Dieu, et de Lui à nous il y a un chemin sûr et tracé. Ce n'est point l'exaltation d'un mystique qui a créé un ordre nouveau, c'est la joie raisonnable et naturelle d'un être vivant qui trouve son ordre éternel, marqué déjà visiblement et matériellement dans ce monde par l'Eglise.

Prague, le 30 *mai* 1910.

Bien cher ami,

Je viens de recevoir votre lettre qui me touche profondément et presque jusqu'aux larmes. Le sentiment d'avoir fait du bien à une âme est la jouissance la plus vive qu'un homme de mon âge puisse éprouver. Il me sera doux quand je serai

sur mon lit de mort de penser que mes livres n'ont pas ajouté à l'épouvantable somme de ténèbres, de doutes, d'impureté, qui afflige l'humanité, mais que ceux qui les lisent n'ont pu y trouver que des raisons de croire et de se réjouir et d'espérer.

Mais vous qui êtes une âme si belle et si noble et si bien faite pour la vérité, laissez-moi vous dire, comment peut-il se faire que vous en restiez encore écarté, alors que les choses divines ont sur vous un tel attrait ? Si mon Magnificat vous a ému, c'est, comme vous le dites parce qu'il n'est pas l'œuvre d'un poète, mais d'un homme anéanti devant la gloire de Dieu, qui apparaît au travers de ces vers misérables. Un homme de votre science et de votre expérience a dû laisser en route toutes les choses inutiles et ne s'attacher plus qu'à ces choses solides et éprouvées qui aident à vivre et à mourir. Comment n'avez-vous pas réfléchi à ce fait étrange que seuls les chrétiens sont les hommes qui possèdent la joie et à qui leurs croyances n'apportent jamais de déception, mais au contraire un attachement, un intérêt et un émerveillement toujours nouveaux ? J'ai souvent entendu reprocher aux chrétiens d'un petit air supérieur que la raison de leur foi est la joie et la consolation qu'elle leur procure. Mais il me semble que nous ne pouvons trouver de meilleure justification, parce que c'est là un *fait* et non pas un raisonnement. La preuve du pain c'est qu'il nourrit, la preuve du vin c'est

qu'il enivre, la preuve de la vérité c'est la vie et la preuve de la vie c'est qu'elle fait vivre ! Ce sont là des réalités substantielles, contre lesquelles aucun argument n'a de prise.

Que de fois j'ai pensé à vous et j'ai eu envie de causer avec vous sur ce grave sujet ! Qui sait si les raisons qui vous séparent de la foi sont aussi invincibles que vous le pensez ? Les arguments ne changent guère et en lisant les premiers apologistes on voit que des siècles d'erreurs n'ont pas ajouté grand'chose au catalogue. Mais l'ignorance des choses du christianisme est profonde. Je lisais dernièrement le livre de Parigot sur Renan, et j'y voyais que l'auteur était pleinement convaincu que les grands docteurs du Moyen Age se figuraient le ciel et le paradis comme une coupole où l'on pouvait monter avec une échelle et où les élus passaient leur temps à faire de la musique. Dante que l'on a pris à tort pour un profond théologien est un peu responsable de ces idées ridicules. Ni Parigot ni Renan n'ont sans doute jamais entendu parler de la vision déifique, de cette connaissance qui nous permet de connaître Dieu en nous faisant Dieu nous-même, tout en laissant notre personnalité distincte. Mais cette vue sublime est au sommet d'une montagne de raisonnements que bien peu de gens ont eu la patience de suivre, malgré leur incomparable intérêt. Ce sont les profonds penseurs du Moyen Age qui pourraient

prendre en pitié nos rêveries sentimentales et mutilées, nos romans médiocres et bizarres, comme ceux de Bergson, nos théories absurdes et contradictoires dans les termes comme le Darwinisme. Bien des gens sont séparés de la vérité par une porte qu'ils croient fermée parce qu'ils s'efforcent obstinément de la tirer à eux, tandis qu'ils n'auraient qu'à la pousser. Je ne croirai jamais que la nature dans son ordre invariable et majestueux nous donne des leçons d'angoisse et de désespoir, le croyant se trouve tout naturellement en harmonie avec elle ; non pas qu'il lui soit soumis, mais au contraire parce qu'elle lui est soumise.

Une des grandes tristesses de ce temps est de voir des hommes justes comme vous, qui sont faits pour être le patrimoine de l'humanité, rendus inutiles parce qu'ils ne *croient* pas, parce qu'ils sont comme des banquiers avares qui ne veulent pas faire crédit. Un homme qui est hors de l'Eglise devient aussitôt un isolé. Il n'a plus de repères et ne sait plus où il est. Il est frappé de cette terrible malédiction de ne plus pouvoir faire de bien à personne. Il ne sait même plus ce que c'est que le bien et le mal. Il ne peut pas répondre, puisqu'il ne peut plus parler, ne sachant plus ce que c'est que le oui et le non. Il n'a plus de frères, les hommes ne sont plus pour lui que des simulacres agités de mouvements vains, privés de sens et de but. Tous les liens sont dissous, excepté ceux dont il est lui-même garrotté.

Je songeais à tout cela en voyant ces pèlerinages de pauvres gens de la campagne qui parcouraient Prague l'autre jour, le jour de la fête de saint Jean Népomucène. Je sentais que j'aurais pu suivre moi-même ce vieux paysan qui marchait en tête en portant la croix, me mêler à ces paysannes bottées qui le suivaient, avec tout leur fourbi sur le dos. Les différences de pays, d'instruction, d'éducation sont alors comme des vêtements qui n'ont pas grande importance. C'est la véritable fraternité, non pas celle de la Révolution, mais celle du sang et du cœur que le même pain anime : Il n'y a pas de frères, que ceux-là qui ont un Père commun. D'un bout à l'autre du monde deux chrétiens qui font le signe de la croix peuvent se comprendre en ce qu'ils ont de plus essentiel. Mais un savant ne comprend pas un ignorant et n'a plus rien à lui dire, ils ne sont plus égaux, l'un n'a plus rien à recevoir de l'autre. C'est la malédiction de Babel.

Mon nouveau livre sera basé précisément sur cette idée de la beauté de la foi, de la confiance personnelle d'homme à homme, de la *Grâce* véritable et gratuite, par opposition à la loi écrite, à la justice morte et impersonnelle que la Révolution a ramenées des temps de Tibère et de Néron.

Excusez-moi de vous parler si librement, mais tout le monde sait que je suis un fanatique et je n'ai rien à perdre. Je me reproche amèrement

d'avoir laissé mourir ce pauvre Philippe dans la nuit, alors que sa lettre à Gide me le montrait tout près de la conversion, si j'avais osé être avec lui un peu plus indiscret.

Merci de vos vœux que je sens si sincères. Les trois petits oiseaux vont bien et font ma joie. Ma femme se rappelle à votre souvenir, et je vous serre la main de tout mon cœur.

LA « JOLIE FOI DE MON ENFANCE »

M. Paul Souday a bien voulu l'autre jour me consacrer un de ses articles du *Temps*.

M. Paul Souday, critique en général consciencieux et bienveillant, a été visiblement froissé dans ses convictions par la manière dont je me suis permis de manifester les miennes. Il consent cependant à m'excuser en faisant remarquer, de ce ton d'indulgence que l'on prend à l'égard des infirmes, que, simple poète après tout et rebuté par ces « glaciers de l'intelligence » où circulent, le sourire sur les lèvres et comme chez eux, des gaillards de la trempe d'Ernest Havet et de Rémy de Gourmont, je devais fatalement revenir « à la jolie Foi de mon enfance ». L'incrédulité est un domaine réservé aux héros de la pensée ; quant aux autres ils trouvent un asile approprié dans les domaines légendaires et fleuris d'une demi-imbécillité.

Que de héros autour de moi que j'avais tristement méconnus !

L'observation de M. Paul Souday mérite cependant qu'on s'y arrête précisément à cause de sa grande banalité. En dépit de toutes les phrases, une conversion est toujours un fait inquiétant et, pour dire le moins, inconfortable. La foi d'un catholique n'est pas une chose indifférente, elle est une menace directe et personnelle pour la sécurité de celui qui ne la partage pas. Car si par hasard ce que croit Pierre, qui est après tout un homme comme moi et qui a lu les mêmes livres, venait à *être vrai*, il en résulterait pour Paul des conséquences on ne peut plus désagréables à envisager. Il faut donc absolument trouver à ce phénomène de la foi, et surtout de la conversion, des explications. La plus simple est celle d'une obnubilation des facultés intellectuelles qui fait tout à coup prendre au *de cujus* des vessies pour des lanternes. Du coup nos propres facultés en reçoivent par compensation un nouveau lustre, ce qui est flatteur et satisfaisant.

C'est en général le moment, définitif et triomphal, où intervient la citation du fameux mot de Pascal : « Abêtissez-vous ». Monsieur Paul Souday qui passe pour un homme de goût ne s'est pas arrêté à temps.

Si cependant on voulait examiner d'un esprit libre de préjugés les choses telles qu'elles sont, on dégagerait aussitôt cette évidence : c'est qu'il est infiniment plus facile de ne pas croire que de croire. Le monde sensible nous entoure et nous presse de

tous côtés : il est simple de ne rien voir du tout par delà. Des instincts puissants nous commandent. Il est on ne peut plus commode d'y obéir. M. Paul Souday est un incrédule, mais le tripier du coin et le vétérinaire d'en face en sont d'autres, plus intrépides et plus impénétrables encore, et si tous viennent à sortir à la même heure, les glaciers de l'intelligence doivent être plus encombrés que la Foire du Trône. Un catholique ne se promène pas sur les glaciers, il vit dans un monde de dures réalités où il se trouve obligé à un continuel effort. Ce qu'il pense, ce qu'il croit, n'est pas un rêve d'amateur, il sait qu'il y va de la vie et tout de suite. Il ne regarde pas les Alpes sur une affiche de salle d'attente, il sait qu'il a seulement devant lui une espèce de mur parfois dur et fort laid, et qu'il doit l'escalader ou mourir. En termes moins pompeux, il doit absolument s'efforcer de subordonner ce qui est inférieur dans sa nature à ce qui lui est supérieur, *il vit d'après des principes,* ce qui est la définition même d'une vie raisonnable. Ces principes ne sont pas déterminés par son caprice personnel, ce qui leur ôterait toute espèce d'autorité et de sérieux, mais par Dieu lui-même, dont il n'est aucunement absurde de penser qu'étant Créateur, il est également législateur, et que nous ayant conféré ce grand bien de l'existence il peut nous conférer ce bien plus grand encore d'une existence parfaite, où nos fins se trouvent pleinement atteintes.

Cette vie chrétienne et raisonnable n'est nullement facile. Elle n'est pas facile au point de vue pratique et elle l'est encore moins pour le converti qui par sa faute a perdu les bénéfices de l'habitude et de l'entraînement, que Pascal indique, si mal, par le mot cité tout à l'heure. L'idée de perdre son indépendance de cheval au pâturage, l'obligation d'aller porter périodiquement à une autorité si paternelle qu'elle soit les aveux les plus humiliants n'ont rien de particulièrement enchanteur, et la nature répugne fortement à ces pratiques dont la raison seule nous fait comprendre le bénéfice.

De même pour l'intelligence et pour l'imagination la pensée d'être désormais limitées dans leurs ébats et de se trouver enserrées dans le cadre imposé par la foi, la morale et la charité à l'égard du prochain a tout d'abord quelque chose d'assez effrayant. Plus tard seulement apparaissent les avantages immenses qui sont la compensation de cette discipline salutaire.

Pour que le converti passe par-dessus tous ces obstacles redoutables, et non pas en général sans des luttes si dures que le souvenir même en est peu agréable à évoquer, il faut vraiment autre chose que ce que tant de gens imaginent dans la simplicité de leur cœur : l'orgue, l'encens, les vitraux, le Noël d'Adam, l'Ave Maria de Gounod, les petits moutons de la crèche et les belles statues de Saint-

Sulpice (1). Ah ! elle est solidement gardée pour le converti, la « jolie foi de son enfance ». Il lui a été facile d'en sortir, il est un peu plus difficile d'y rentrer.

Si l'incroyant, poussé par cette grâce de Dieu, dont il n'a pas été écrit en vain qu'il est dur de lui résister, contre toute sa nature, contre toutes ses tendances intimes, se décide cependant à faire le pas décisif, ce n'est pas parce que la Foi est « jolie », (quel mot !), c'est parce qu'il ne peut pas plus s'en passer que de pain.

Plus tard, après de longues années, il s'amusera peut-être à essayer de reconstruire ces objections si redoutables qu'un instinct de paresse déguisé sous le nom de « raison » lui suggérait et il pourra à peine y arriver. Il remarquera que ces gens si sûrs d'eux-mêmes dans leurs négations, se refusent en général à les discuter, et quand on leur demande ce qu'ils croient et ce qu'ils savent eux-mêmes, se taisent.

Il rouvrira ces livres où comme tant d'autres autrefois il allait chercher la « raison » et la « science », et il y trouvera la collection la plus divertissante de coqs à l'âne, de pétitions de principe, de contradictions dans les termes, d'affir-

(1) Dans une pièce récente, un prêtre courageux s'efforce de ranimer la foi d'un pénitent ébranlé en lui administrant ces quelques mots dont l'effet cordial lui paraît certain : « Le cloître, mon enfant ! la musique ! les arceaux ! *les Dalles* ! »

mations gratuites et pétulantes, d'erreurs de fait et de tous les sophismes dont le vieil Aristote a dressé jadis le catalogue, sans oublier ce procédé le plus naïf et le plus fréquent, habituel aux enfants et aux femmes, qui consiste à substituer l'illustration à la preuve. Car il est bien remarquable, comme l'a constaté autrefois le Père Gratry, qu'on n'ait jamais plus mal raisonné que dans ce siècle où l'on a tant parlé de raison.

LETTRE SUR SAINT JOSEPH

Prague, le 24 mars 1911.

A Sylvain Pitt

Mon cher ami,

Vous me demandez de causer avec vous de temps en temps et de vous dire ce dont j'ai l'esprit rempli. Eh bien, ce qui l'occupe en ce moment est cette grande et un peu mystérieuse figure de saint Joseph dont le nom seul fait sourire les gens supérieurs. C'était à la fois un ouvrier et un gentilhomme. Il était hilare et silencieux, avec un grand nez noble, des bras musculeux et des mains dont un doigt était souvent enveloppé d'un linge comme il arrive à ceux qui travaillent le bois. Il n'était pas ami des gens de Nazareth, comme ne le sont guère ceux qui suivent une vocation singulière. Et quelle plus singulière que la virginité pour un homme, à cette époque surtout ? Pourquoi l'avait-il adoptée ? Qu'il devait être patient et fort contre l'ennui, comme le soleil qui chaque matin recommence sans s'ennuyer la même route. Je le vois, revenant de Caïffa par un jour d'automne, où il est allé chercher son bois dans une mauvaise charrette. Je le vois qui passe le Sizon, à cet endroit où l'on

découvre devant soi toute la plaine d'Esdrelon jusqu'aux montagnes du Transjourdain, le territoire d'un seul coup de six tribus. La charrette enfonce dans la boue jusqu'aux essieux. Puis je le vois dans sa boutique un matin de soleil, j'entends la scie et le bruit sonore des morceaux de bois, j'entends un enfant qui vient le chercher et qui crie : Joseph ! Joseph ! (Peut-être cela se rattache-t-il d'une manière ou de l'autre à son départ pour Jérusalem). Sa boutique devait être chérie des enfants comme le sont toujours celles des menuisiers. Puis je le vois qui revient de Jérusalem à l'étonnement de tout le monde avec sa fiancée si jeune et si douce (pas très aimée du monde, elle non plus). Je les vois quand ils arrivent et la voisine complaisante qui avait préparé le ménage. Que de commentaires sur tout cela le soir à la fontaine ! Joseph est le patron de la vie cachée. L'Ecriture ne rapporte pas de lui un seul mot. C'est le silence qui est père du Verbe. Que de contrastes chez lui ! Il est le patron des célibataires et celui des pères de famille, celui des laïcs et celui des contemplatifs ! celui des prêtres et celui des hommes d'affaires. Car Joseph était charpentier. Il était obligé de discuter avec les clients et de signer de petits contrats, de poursuivre les débiteurs récalcitrants, de plaider, de compromettre, d'acheter ses fournitures au meilleur compte en réfléchissant sur les occasions, etc. Que ses derniers jours de

faiblesse durent être touchants entre Jésus et Marie quand déjà il ne pouvait plus travailler ! Je vois le cocher d'une de ces belles dames qui allaient aux eaux de Tibériade s'arrêtant chez le charpentier malade pour faire réparer la voiture. C'est Jésus lui-même qui s'en charge et qui lui prend l'outil des mains. Tout cela se passe sans un mot au plus profond de cet Empire Romain plein d'orgueil et de crimes, comme notre civilisation actuelle. Ce n'est ni César, ni Platon. Il n'y a ici que trois pauvres gens qui s'aiment et c'est eux qui vont changer la face du monde. Cela se passe au pied d'une montagne toute ronde qui est le Thabor et au loin on voit le long faîte du Carmel. Les villages voisins s'appellent Cana, Nahum, Endor, Mageddo. En trois heures, on arrive à ce brillant pays du lac de Génésareth, qui était alors ce qu'est aujourd'hui Aix-les-Bains, aujourd'hui désert et inhabité (1).

Je vous serre affectueusement la main.

(1) Sur ce qu'on fabriquait dans l'atelier de Nazareth, le P. Schwelm a donné des précisions très vraisemblables : « Les commandes s'imaginent conformément aux travaux connus de menuisier-charpentier chez les Juifs ; des poutres à équarrir pour le soutien des terrasses qui couronnaient les maisons ; des jougs, des flèches d'attelage et d'aiguillon pour les cultivateurs ; des lits, des coffres, des sièges, des huches ; des pétrins pour les ménagères, des coffrets garde-notes pour les scribes, les commerçants, les rabbins. Ce sont là en effet les ouvrages divers que la Mischna nous révèle exécutés par les charpentiers.

Science Sociale de mars 1909, p. 30.

AUTRE FRAGMENT SUR SAINT JOSEPH

Cher ami,

...Vous me demandez de développer les quelques idées sur saint Joseph dont vos amicales questions de l'autre jour m'ont révélé tout à coup la présence dans un coin obscur de mon esprit où elles ont depuis repris leur sommeil bizarre. Mais développer logiquement une idée, faire ressortir agréablement la conclusion de l'antécédent comme les articles d'une longue-vue, c'est de quoi on n'est pas capable chez moi tous les jours. Mon esprit se met par moments à ne plus procéder que par bonds soudains et disparitions instantanées. C'est au lecteur à se débrouiller avec ce lapin éperdu qui se cogne à tous les meubles, qu'il tâche moyen au bon moment de l'attraper par la patte ou par les oreilles, avant qu'il réintègre le chapeau du prestidigitateur ! Ou si vous aimez mieux, quand je frappe dans mes mains, je ne sais quels acteurs à demi accoutrés tous à la

fois vont répondre à mon appel pour prendre leur place dans la pièce inopinée dont je suis le désemparé régisseur. Plutôt que de construire un scénario, je préfère vous introduire vous-même au milieu de mon personnel et vous laisser le soin d'en tirer ce que vous pourrez.

La première image qui se présente est cette tête de guerrier grec archaïque que j'ai trouvée dans le catalogue d'un commissaire-priseur de New-York. Ce qu'elle a de saisissant est son caractère intensément particulier, l'accent de personnalité presque effrayant de ce visage, et en même temps son aspect superhumain, une *figure* à la fois dans le sens concret et dans le sens géométrique, la réunion en un seul théorème vivant des propositions réciproques les plus délicates d'Euclide et de Pythagore, une face à la fois passionnée et infrangible. Le rapport par exemple entre le nez qui est le degré de référence magistral au milieu de la face et les deux arcades sourcillières ciselées comme des courbes algébriques est une matière d'intérêt inépuisable et presque d'effroi. On dirait que la matière humaine a été complètement réduite et qu'elle est entièrement soumise à l'esprit et à la volonté. La figure est l'expression, l'opération, l'œuvre directe de l'esprit au lieu d'en être la traduction réfractaire et hasardeuse.

Le second tableau est d'un caractère bien différent. C'est une petite vignette orientale. A

l'entrée du désert on voit un groupe composé d'un homme, d'un enfant, d'un âne et d'un chameau. L'homme est en train d'attacher ces animaux au tronc d'un palmier desséché avant de continuer sa route avec son fils *ad interiora deserti*. Et déjà vous devancez mon interprétation en suggérant que l'âne bien entendu signifie l'imagination et le chameau la mémoire. Car au point où nous sommes arrivés ces deux modestes animaux de bât ont épuisé leur utilité. L'âne plein de trompettes dont l'organe prodigieux est comme la voix même de la passion et du désespoir, l'âne qui ne se nourrit que de foin sec et de paille creuse et dont les vastes oreilles fourrées de millions de poils s'intéressent, aussi mobiles que celles de Midas, à toutes les modifications de l'atmosphère et à tous les frissons de l'inspiration, l'âne, convenable monture des prophètes, les faux aussi bien que les vrais, c'est l'imagination elle-même, cette faculté aux grands yeux de velours. Et tant qu'au chameau avec son double sac sur le dos et sa machinerie intérieure de citernes et d'estomacs, qu'avons-nous besoin désormais de cet alambic à quatre pattes ? Et, si j'étais à la place de l'enfant lui-même, ce suspect Isaac que nous avons intérieurement engendré à notre image de notre propre contemplation, je ne serais pas autrement rassuré. A quoi bon entrer au désert, gagner, comme dit l'Exode, les intérieurs successifs du désert, si c'est pour y amener

nous-mêmes avec nous ? Quelle plus détestable compagnie ! Ne sommes-nous pas sûrs de trouver là-bas à notre disposition ce bouc avec les cornes enchevêtrées dans les ronces qui sera de notre part à l'Eternel un sacrifice approprié ?

Et de nouveau la tête du guerrier de la Grande Grèce a reparu sur l'écran. Mais cette fois ce qui attire mon attention, c'est le casque dont il est coiffé. Pourquoi nous représentons-nous toujours saint Joseph sous les traits d'une espèce de concierge endommagé dont la molle calvitie appelle moins l'auréole que le bonnet grec ? Et pourquoi l'auréole même aurait-elle toujours la forme de cette tarte lumineuse ? Pourquoi la Grâce ne viendrait-elle pas sommer de mille manières le soldat du Christ et lui ajuster un heaume approprié à sa vocation ? Et pourquoi ne me figurerais-je pas autour de la pensée de saint Joseph justement cette espèce d'enveloppe de fer, cette inflexible coiffe, surmontée d'une volute triomphale, qui participe à cette indestructibilité mathématique dont ses traits tout à l'heure obtenaient la composition ? Et à notre esprit à l'instant se présente cette considération : saint Joseph, avant tout, ce fut l'*Observateur de la Loi*. C'est à l'abri de la Loi chez lui que se sont développées les possibilités de la vie intérieure.

Je ne suis pas venu dissoudre, mais remplir, a dit Notre-Seigneur. Or, qui de nous peut se

vanter de *remplir* parfaitement les Commandements, avec la même foi et la même attention qu'il ferait par exemple pour l'*ordonnance* d'un médecin ? de leur fournir exactement le contenu qu'ils ont le droit de requérir non seulement négativement en nous abstenant de faire le contraire de ce qu'ils nous demandent, mais positivement en en faisant le motif intérieurement assimilé de notre comportement extérieur. C'est ainsi que Notre-Seigneur nous apprend que le commandement *Non mœchaberis* nous interdit non seulement l'adultère et la fornication, mais toute espèce de mauvaise pensée, et quoi d'obstructif à la mauvaise pensée si ce n'est la bonne ? Qui apporte à notre consigne chrétienne cette pureté, ce scrupule, cet intérêt, cette intensité et cette naïveté dans l'exécution, cette espèce d'adhésion et de pression sur elle du cœur et de l'esprit qui effectivement la remplissent et lui donnent sens, forme, efficacité et vertu ? qui peut se vanter d'avoir fait monter l'obéissance au niveau de la prescription et d'avoir proprement colorié ce dessin sec dont on nous a remis les linéaments ? Toutes ces spécifications minutieuses et détaillées de l'*Exode* et du *Lévitique* sur les vêtements, sur les purifications, sur le nombre de pas que l'on peut faire le jour de Sabbat, comme plus tard les lois de l'Eglise sur le jeûne, sur le mariage, sur l'interdiction du beurre pendant le carême ou d'y manger du poisson en même temps que de la

viande, les Quatre-Temps (tombant toujours au plus mauvais moment), tout cela formait une espèce de restriction artistique à notre liberté, un canevas musical, un appel menu mais délicat à notre attention et à notre force de caractère, une invitation à préférer la Loi de Dieu à celle de la chair, un cheveu entre Lui et nous aussi fin que l'esprit. *Iota unum*, nous dit l'Evangile, *apex unus*. Non pas seulement le i qui est la plus simple de toutes les lettres, sans aucun retour sur elle-même, l'index dirigé vers le ciel, mais le point qui lui est exactement superposé, cette étoile au-dessus de l'aiguille aimantée. Et pourtant tous ces commandements faciles et salutaires que Dieu nous a donnés non pas pour Lui mais pour nous, ces commandements dont il nous est dit que nous devons les remplir jusqu'à les déborder (1), comme nous les avons tristement *salopés*, avant que le Saint-Père avec une indulgence affligée les ait réduits au minimum afin de nous en épargner la transgression ! avec quelle mauvaise humeur, quelle grinche, quelle lenteur, quel regard désespéré vers l'échappatoire, nous nous prêtons à ceux que l'on a laissés ! comme nous agirions différemment si ces prescriptions au lieu d'être celles d'un Dieu Très Sage et Très Bon provenaient du masseur ou de la somnambule ! loin que leur facilité nous

(1) Tu mandasti mandata tua custodiri nimis (Ps. CXVIII, 4).

soit une aide à les remplir, elle nous les a rendus méprisables. Mais Joseph, qui est par excellence celui qui garde, qui regarde et qui conserve, celui qui d'un cœur excellent a reçu tout le grain du semeur sans en perdre aucune parcelle, Joseph qui est l'homme *juste* par excellence, il se répète à lui-même les admonitions pressées comme des aiguilles de feu du grand Psaume CXVIII : J'ai enseveli tes paroles au fond de mon cœur, Seigneur, Seigneur, enseigne-moi tes justifications. Dans tes commandements je m'exercerai, dans tes justifications je méditerai. Mon âme a eu soif de désirer tes justifications en tout temps. J'ai adhéré. J'ai couru. Donne-moi l'intelligence et je scruterai Ta loi. Tes jugements sont pleins de saveur. Tes justifications en moi sont comme de la musique. Il est bon que tu m'humilies pour que j'apprenne. Mes yeux se sont usés à étudier les mots de Ta bouche parce qu'ils ne sont rien autre chose que vérité. Ah, que Tes paroles sont douces ! transperce ma chair (1) de ta crainte ! plus que le miel à ma bouche ! J'ai ouvert la bouche et j'ai attrait en moi l'esprit. Tu es tout près de moi, Seigneur, et Ton élocution est comme le feu. Le principe de Tes paroles est la Vérité. Sept fois le jour je veux célébrer Tes louanges. La paix de tous les côtés appar-

(1) Le texte latin dit : mes chairs — toutes les espèces de chair qu'il y a en moi — toutes les manières que j'ai d'être chair.

tient à ceux qui t'aiment, le scandale n'existe pas pour eux. J'ai exposé toutes mes voies à ton regard. *Mandata tua* et encore *mandata tua ! Mandata tua. Mandata tua. Lex tua. Lex tua. Lex tua. Judicia tua.*

Ainsi parle le Patron de la Bonne Mort.

Washington, 4 *février* 1932.

ET TOI, QUE PENSES-TU DU CHRIST ?

(à M. l'abbé Totsuka)

C'est la question à laquelle dans tous les pays du monde, au Japon comme ailleurs, à une étape quelconque de la route assignée, et spécialement quand il y fait en pleine conscience ses premiers pas, tout homme instruit est appelé à répondre. Tout à coup, Jésus-Christ s'interpose, et ceux-là mêmes, le plus grand nombre, qui ont passé outre avec un geste d'ignorance, de découragement, d'impatience, de blasphème ou de refus, se demandent parfois dans un obscur frisson si à la question fondamentale qui leur était posée, — personnellement posée, — il n'y avait pas une autre réponse à faire, celle-là précisément que le Saint-Esprit a mise dans la bouche de Simon-Pierre sur le chemin de Césarée de Philippes quand il résolut de rester pour toujours avec Celui qui ne passe pas ! « *Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant !* »

C'est pour aider vos compatriotes, mon cher abbé Totsuka, à faire cette heureuse réponse que vous avez traduit ces pages si lumineuses et si convaincantes de notre beau manuel « *Christus* ». Vous me faites l'honneur de me demander une préface. Je ne puis que vous donner un témoignage, non plus une de ces joyeuses acclamations de la jeunesse, mais les réflexions d'une tête blanchissante qui s'appesantit sur une sécurité éternelle. Je transcris pour vous ces quelques pages d'une Méditation de la Semaine Sainte. J'ai essayé de regarder le Christ par le dehors, d'une manière aussi rationnelle et objective que possible, en faisant usage beaucoup moins des documents écrits que de la logique et des faits, si je puis dire, monumentaux, que l'histoire, en les dégageant par une sorte de travail géologique, a élevés à une signification permanente, aussi incontestables que la pierre.

En ne regardant du tableau fourni par les évangiles que l'image la plus simple et de tous incontestée, qu'est-ce que Jésus-Christ ? Un illuminé Juif, dont il ne nous reste aucun écrit, prêchant quelques années et finalement crucifié par les Romains sur l'initiative et après la condamnation des autorités doctrinales Juives. A cette personnalité obscure se rattache le plus grand mouvement religieux qui ait jamais travaillé l'Humanité.

Partons de ces seules données,

La première chose à remarquer, c'est que l'agi-

tation intellectuelle et morale puissante dont Jésus a été l'origine ne s'est pas traduite de son vivant par un mouvement matériel et politique. Il n'y a pas trace d'une émeute, d'une rébellion, comme furent plus tard celles de Judas le Gaulonite ou de Barkoceba. Le fait qui a motivé la condamnation de Jésus a donc eu une cause purement doctrinale et cette cause a dû être extrêmement grave, vu la gravité de la condamnation et son exécution par les Romains à la veille de la plus grande Fête de l'année et bien que l'ordre public ne fût pas intéressé.

Un autre témoignage de cette gravité est la haine vouée par les Juifs à la mémoire de Jésus (V. Talmud), de même que la vertu, ou, si l'on veut, la virulence de sa doctrine, est confirmée par la conversion, un an après le Calvaire, de saint Paul, un pharisien entre les pharisiens.

Ne s'étant traduite par aucun mouvement politique, il faut conclure que la doctrine du Christ avait uniquement rapport au monde des idées, de la conscience. C'était quelque chose de séparé du temporel. Elle faisait une distinction radicale entre le monde du fait matériel et le monde moral.

D'autre part, elle ne s'est jamais posée comme la destruction de l'ancienne religion, mais comme son explication et son développement. Le Christ prêche partout dans les Synagogues, du haut des chaires officielles.

Cependant la prédication de Jésus cause un scandale énorme parmi les autorités chargées officiellement de l'interprétation de l'administration de l'ancienne religion. Elles se sont senties menacées à la fois dans leurs croyances et dans leur position officielle, atteintes à la base. On sent que les Pharisiens défendent leur peau. Il y a donc de la part de Jésus, non seulement prédication morale, comme celle de Jean-Baptiste, mais doctrine : doctrine indiquée par lui comme la suite et le développement de l'ancienne révélation, et cependant scandaleusement nouvelle aux yeux des détenteurs de la Loi. Jésus a donc dû dire quelque chose d'énorme.

Il n'y a rien de plus énorme qu'un blasphème. Et précisément nous voyons que le fait reproché au Christ est un Blasphème, c'est-à-dire un attentat contre la Divinité elle-même, l'attribution à la Divinité d'un caractère qui en avilissait la majesté. Quel était ce blasphème ? Nous avons à ce sujet le témoignage contemporain de saint Paul. Dès qu'il y a une trace historique d'un chrétien, dès la première conversion authentiquement constatée, ce chrétien croyait que le Christ était le Fils de Dieu. Et s'il a cru que Jésus était le Fils de Dieu, c'est que Jésus avait dit lui-même qu'il l'était (contre Renan).

Cette affirmation était bien en effet aux yeux des Juifs un scandale inouï, eux qui à cette époque

n'osaient même plus prononcer « le nom incommunicable ». Dans toute l'histoire humaine, jamais un révolutionnaire religieux n'a osé se proclamer le Fils de Dieu (Dieu dans la plénitude du sens que lui donnaient les Juifs), et cela pour des raisons bien simples : car il manquait trop évidemment et de la perfection morale et de la puissance matérielle pour justifier un pareil titre. Une pareille affirmation au milieu du monde Juif, c'était quelque chose d'inouï, d'effroyable ! Il a donc fallu absolument que cette prétention, Jésus la justifiât, qu'il donnât des marques frappantes à la fois de sa sagesse et de son pouvoir, qu'il portât témoignage de lui-même à la fois par la sainteté et par ses miracles. Cette nécessité était d'autant plus grande que tout en engageant ses disciples dans une voie nouvelle qui mettait contre eux toute l'autorité officielle et traditionnelle du Judaïsme, il ne leur promettait cependant aucun avantage matériel, mais, au contraire, la persécution.

Or, cet homme qui, le seul entre tous les êtres créés, a jamais osé se dire le Fils de Dieu, nous le voyons périr dans les conditions les plus basses, les plus cruelles, les plus humiliantes, dans l'abandon le plus complet. N'est-il pas manifeste que sa doctrine ne pouvait rester sous le coup d'une si pénible défaite de son auteur, d'un démenti aussi complet à ses affirmations ? Car à la différence des autres religions, elle consistait moins dans un

corps d'affirmations s'imposant par elles-mêmes que dans la personne de l'homme qui était venu les apporter. Il fallait donc une revanche. Il a dû y avoir une preuve quelconque que cet homme qui se disait le Fils de Dieu n'avait pas été vaincu. En effet, nous ne voyons pas que la mort du Christ ait été suivie d'aucune dépression parmi ses disciples. Il n'y a pas eu d'interprétation, d'explications tirées par les cheveux, de consolations sophistiquées. Il n'y a pas eu de ces désaccords, de ces conflits, de ces schismes qui auraient été la conséquence inévitable d'un mensonge. La mort du Christ, au contraire, apparaît tout de suite comme une confirmation éclatante et triomphante de son enseignement. Il règne parmi ses disciples un esprit tout nouveau, et absolument unanime d'exhilaration, de joie débordante, de confiance indomptable, d'entreprise dans toutes les directions. Quel a été ce fait nouveau, cette revanche qui a immédiatement suivi la catastrophe du Calvaire ? Saint Paul nous apprend que ç'a été la Résurrection, miracle formidable auquel est suspendu tout le christianisme.

Pour résumer cette exposition :

1° La doctrine de Jésus-Christ engage ses disciples dans une lutte terrible contre l'ancienne religion qui la déclare hérétique et blasphématoire — et de même à l'égard de toutes les religions païennes, dont elle s'est posée immédiatement

comme la remplaçante et comme l'exclusion. Un chrétien n'avait pas à s'attendre à être mieux traité que son chef.

2° Dans cette lutte, ils seront désarmés temporellement, sans promesse d'un triomphe temporel. Les moyens violents leur sont interdits. On les envoie à la conquête désarmés. Un avenir de dénuement, de sacrifices, de persécutions, et de supplices leur est présenté et promis.

3° Le fondateur de la religion qui s'était dit le Fils de Dieu meurt crucifié et renié de tous.

Voilà les conditions dans lesquelles le christianisme s'est fondé ! Le bon sens n'indique-t-il pas qu'il a dû y avoir quelque chose dans l'autre plateau de la balance ? non pas seulement des promesses, mais des faits. Comment expliquer autrement l'explosion « folle » (Actes des Apôtres) de confiance, d'énergie et d'activité qui suit la crucifixion ? D'un seul coup, en quelques années, l'activité apostolique remplit le monde. Engager des gens qu'on nous dépeint comme lâches, inertes et grossiers dans une entreprise qu'on nous représente comme paradoxale, blasphématoire, dénuée de toute espérance humaine, cela ne devait pourtant pas être chose facile. Il a fallu que quelque chose se passât...

Que celui qui a des oreilles pour entendre entende !

Tôkyô, le 5 *janvier* 1927.

LETTRE A MADAME D'A.

Washington, Jour de l'Ascension,
14 *mai* 1931.

Chère Madame,

Bien entendu tout ce que j'ai d'intelligence et de bonne volonté est à votre disposition. Je suis tout disposé à m'engager une fois de plus pour vous, qui vous adressez à moi avec une confiance si émouvante (et si mal placée), sur le chemin difficile de la conversion. Hélas ! la plupart du temps le malheureux apôtre aboutit à un échec complet. On l'écoute avec intérêt, avec plaisir peut-être, mais de là à passer dans la pratique, à faire un effort, à s'engager dans la voie sévère de l'action et du sacrifice il y a un monde. On n'oppose en général aucune objection, mais c'est comme si le pauvre convertisseur et son sujet se tenaient chacun dans des sphères entièrement séparées. Témoin une personne près de vous qui vous est chère.

Quant à vous, vous êtes jeune, je suppose donc que ce n'est pas la rigidité invincible des habitudes et des attitudes adoptées qui sera mon principal obstacle, mais une certaine inquiétude et instabilité, le goût du nouveau, de l'inattendu, de la sensation neuve, du *thrill* comme on dit ici, un jeune cœur qui attend cette goutte de miel à laquelle il croit avoir droit, le désir mais aussi l'épouvante de la poigne invincible qui le maintiendra désormais à la fois éperdu et soumis. C'est une grande aventure, la plus risquée qu'un être intelligent puisse courir, puisqu'elle a pour conclusion le bonheur ou la perdition éternelle. Hélas ! si je raisonnais d'après l'expérience et ne faisais pas fond sur la grâce de Dieu, il y a à peu près une chance sur cent qu'elle se termine bien ! et combien peu de chances aussi que, le chemin une fois choisi, on y persévère jusqu'à la mort !

Si vous étiez un petit enfant, je vous dirais tout d'abord de mettre les mains derrière votre dos, de fermer les yeux et d'ouvrir la bouche toute grande. C'est le conseil du Roi David : *Elargis ta bouche*, dit le psaume, *et je la remplirai*. Non point seulement la bouche, mais le cœur. *Ma fille*, dit un autre passage, *donne-moi ton cœur*. Et encore un autre passage : *Ecoute, ma fille, et incline la tête, et oublie ta*
..45: 10 *patrie, et la maison de ton père*. C'est l'heureuse Marie au fond de sa maison dont s'approche un messager ayant le silence pour parole qui lui dit : Le maître est là, Il t'appelle.

Qu'est-ce que je fais là en vous citant ces textes pleins de saveur que recueillir comme à l'extrémité d'une baguette une goutte du miel divin et de vous la mettre sur le bout de la langue ? *Je l'ai goûtée*, dit Jonathas, *et mes yeux ont été illuminés* (I, Rois, 14) : « *Goûtant, j'ai goûté un petit peu de miel à l'extrémité de cette baguette et voici que je meurs* », ou plutôt ce qui meurt ce sont tous les plaisirs vulgaires à côté de cette saveur indescriptible — dont le grain de sel que le prêtre nous met sur la langue le jour de baptême nous donne l'avant-goût — le sel blanc de la *sagesse* qui purifie, qui enflamme et qui conserve. (Sagesse = *sapientia* = signifie saveur goûtée).

Vous voyez que je ne fais pas de théologie, les lettres que vous avez lues n'en contiennent que trop, je suis simplement l'abeille toute poussiéreuse de ce pollen eucharistique où elle se roule chaque matin qui vient rendre visite à sa petite sœur.

La Joie, en effet, c'est le premier mot et le dernier mot de tout l'Évangile. Quand l'Ange apparaît à Marie, c'est pour lui annoncer *une grande joie* que confirment ceux qui apparaissent aux bergers et le dernier mot de Notre-Seigneur à la Cène et avant l'Ascension est : *afin que votre joie soit pleine, afin que la vie abonde en vous.* La joie et la vérité, c'est la même chose, et du côté où il y a le plus de joie, c'est là où il y a le plus de vérité.

Cette joie, je ne vous dirai pas ce que c'est, vous

n'avez qu'à ouvrir la bouche, suivant le conseil du Psaume et à la goûter — ou, suivant celui de Notre-Seigneur, à demander cette eau du puits de Jacob qui étanche toute soif. Mais je vous parlerai simplement des conditions nécessaires pour y communiquer.

Ces conditions sont *l'ordre* et le *sacrifice*.

L'ordre consiste à nous mettre dans la position prescrite à l'homme pour satisfaire à la *fin* en vue de quoi Dieu l'a créé. Or Dieu a créé l'homme non pas en vue de lui-même, mais pour aimer et servir ce Dieu qui l'a créé. Quand il fait cela, c'est-à-dire quand il a appris à connaître Dieu par la foi et Le servir par l'obéissance, il s'est placé dans l'ordre et il réalise les conditions nécessaires pour que Dieu vienne à lui. Chacun de son côté a fait la moitié du chemin. *La vérité et la miséricorde se sont rencontrées, la justice et l'amour se sont donné le baiser de paix.* (Ps.). *Si tu détournes ton pied du sabbat*, dit Isaïe, c'est-à-dire si tu considères cette vie qui t'a été donnée, le chemin que tu as à y faire, comme au sein de ce jour qui m'a été tout entier consacré, « *si tu cesses de faire ta volonté dans mon jour saint, et si tu l'appelles un sabbat exquis, le jour saint et glorieux du Seigneur, et si tu le glorifies en ne faisant pas ta propre voie, et si ta volonté personnelle n'y est pas trouvée : alors tu te délecteras sur ton Seigneur, et je t'élèverai au-dessus des hauteurs de la terre, et je te nourrirai de l'héritage de Jacob ton*

père. Alors ta lumière fera irruption comme le matin, et la santé devancera ton attente, et la justice précèdera ta face et la gloire de Dieu te réunira » (c'est-à-dire que tu cesseras d'être dispersée de tous côtés en toutes sortes de pensées, de désirs et d'imaginations inutiles).

Ce passage indique la seconde condition de la Joie, qui est *le sacrifice* de notre volonté. Un vase ne peut pas être à la fois plein et vide ; si nous demandons à Dieu de nous remplir, il faut que nous lui fassions de la place. Si nous savons tout, il n'a plus rien à nous apprendre. Si nous faisons notre volonté, comment ferons-nous la Sienne, suivant la recommandation du *Pater ?* Il faut donc tâcher de faire une place en nous au vide et au silence afin que, comme la fiancée du Cantique : *Nous introduisions celui que mon cœur aime dans la maison de ma mère et la chambre de celle qui m'a donné la vie*, c'est-à-dire dans notre âme, cette cellule mère, cette cellule essentielle qui est le principe de nos mouvements et de nos affections. Du côté de Dieu est l'éternel renouvellement, l'éternel inattendu. De notre côté il n'y a rien qu'une eau à moitié pourrie, comment ne pas nous tourner du côté d'où vient une provision toujours nouvelle de lumière et d'eau vivifiante ?

Pour apprendre à réaliser *l'ordre* et le *sacrifice*, quelles sont les conditions nécessaires ?

La première est l'obéissance. Je n'insiste pas.

L'Église, notre mère, se met tout entière comme Marie aux noces de Cana, à notre disposition. *Ils n'ont point de vin*, dit-elle avec compassion en songeant à cette *cellule où est le vin*, dont parle la Sulamite. *Faites ce qu'il vous dira*, ajoute-t-elle. *Ipse, lui-même vous apprendra tout*, lui-même, ce sont les sacrements qui nous donnent un contact direct et personnel avec Lui : *Qu'il me baise du baiser de sa bouche*, dit la Sulamite. Et Isaïe : *La bouche du Seigneur a parlé.*

La seconde condition est le courage, une espèce de révolution et de coup d'État en nous, la décision de changer l'ordre qui existait et d'en établir un autre, une espèce de violence contre nous-mêmes, une espèce de parti-pris féroce et joyeux.

La troisième condition est l'*attention*, qui implique à la fois quelque chose de négatif et quelque chose de positif.

Le côté positif est exprimé par ce mot de l'Ecclésiastique : *N'empêchez pas la musique*. Décidée à faire la volonté de Dieu, vous regardez autour de vous. Vous étudiez attentivement tous les éléments de cette condition où sa Providence vous a placée, non point pour votre avantage seulement, mais pour sa gloire et pour le bien du prochain. Vous y trouvez peu de choses qui vous plaisent, beaucoup qui vous déplaisent et plus encore qui vous demeurent obscures. C'est là ce qu'on appelle la croix que tout chrétien doit apprendre non seulement à accepter

mais à assimiler, et qui fera de lui un enfant de Dieu. Vous êtes comme un musicien à l'orchestre placé devant un morceau de musique, dont on tourne les pages devant lui et qu'il doit déchiffrer à mesure, en faisant attention au texte, au chef d'orchestre qui donne le mouvement et aux camarades si nombreux autour de lui. Aucune attention ne sera de trop pour s'acquitter de son rôle de cette manière exquise, sacrée, dont parlait Isaïe tout à l'heure. Combien de faiseurs de tintamarre autour de nous ! combien de sourds ! et combien peu de ces gens comme le Frère Pacifique, ami de saint François, qui de deux morceaux de bois ramassés au hasard tirait un chant plus délicieux que celui d'un Stradivarius !

Le côté négatif est l'art divin d'être tout entier dans le moment présent. Ni le passé ni l'avenir n'ont d'existence réelle, seul existe le présent, « *le jour du Seigneur, le sabbat exquis* » dont parle Isaïe qui est la même chose que l'Éternité (1). Si nous vivons dans le passé ou dans l'avenir, dans le désir ou dans la compagnie de choses qui n'ont pas de réalité ni de substance, nous sommes malheureux, parce que le contraste entre ce qui est et ce qui n'est pas produit une dissonance. C'est comme si on essayait de jouer en même temps les différentes pages d'une partition. Il faut fermer résolument la porte

(1) Donnez-nous *aujourd'hui* notre pain *quotidien.*

à l'imagination et au rêve et apprendre à vivre pleinement et fortement dans l'immédiat. Comme dit Mallarmé, parlant du domaine poétique :

Car le poète pur a pour geste humble et large
De l'interdire au rêve ennemi de sa charge.

Ce qui est interdit à un poète l'est encore bien plus à un saint et nous avons tous le devoir d'être des saints.

Cette vérité n'a pas l'air facile à suivre, mais il n'y en a pas d'autre. *Fais cela et tu vivras.* Nous ne réussissons pas du premier coup, mais il faut demander à Dieu le don d'une patience acharnée, et ne pas nous étonner si nous sentons dans notre bouche, plus souvent que la saveur du sel et du miel, le goût de la cendre et du plâtre ou l'amertume de ce « chicotin » dont parle le bon saint François de Sales. *Are we down hearted ? No !*

Quant à l'idée de la métempsychose, c'est une de ces imaginations du paganisme dénuées de toute vraisemblance. Notre corps fait partie de nous-même, nous n'y sommes pas comme un cavalier sur son cheval et comme un marin dans sa barque, mais comme l'ouvrier dans son œuvre et comme le flambeau dans sa lumière. C'est nous qui le faisons, c'est notre expression comme une parole, c'est la forme que nous nous donnons à l'extérieur, la réalité de notre présence, notre manière de répondre à l'appel de Dieu et de lui fournir une ressemblance.

Le lien entre lui et nous n'est pas accidentel, il est substantiel, à ce point que plus tard il ressuscitera avec nous, comme le Christ nous en a donné l'exemple. Croire qu'il était dans son corps comme un ressort dans une statue de bois, c'est l'hérésie de Nestorius et je suis sûr qu'en y réfléchissant, vous en sentirez la fausseté et la bassesse. La statue est faite à l'image de l'homme, mais l'homme est fait à l'image de Dieu.

— Hélas ! qu'allez-vous faire de ce papier ? Combien de temps en durera l'impression ? Mais s'il n'aboutit qu'à tirer de vous un petit effort, cependant un petit effort est déjà une grande chose. Tout ce que nous faisons de mauvais produit des conséquences, mais encore bien davantage ce que nous faisons de bien, ne serait-ce que pour un moment. Courage donc, chère madame, et n'ayez pas trop peur de ce chemin que j'ouvre devant vous. Il est étroit, mais il nous réserve des émerveillements continuels, si vous y persévérez.

TENDRE LA JOUE GAUCHE

« *Si l'on vous frappe sur la joue droite, tendez la joue gauche.* » Tous les passivistes, tous les tolstoïsants, tous les fanatiques ont abusé de ce texte, qu'ils ont voulu ériger en précepte obligatoire. universel et catégorique. En réalité, pour le bien comprendre, il faut le rapprocher d'autres passages de l'Evangile qui ont le même caractère paradoxal, violent, outrancier, des coups de fouet cinglant notre inertie ; certes Notre-Seigneur n'est pas un moraliste bonhomme, un Joseph Prudhomme bénisseur, un douceâtre Confucius. Par exemple : « *Les publicains et les prostituées vous précéderont dans le Royaume de Dieu* ». « *Il est plus difficile à un riche d'entrer au Ciel qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille* ». « *Si vous ne devenez pas comme un petit enfant, vous n'entrerez pas au Royaume des Cieux* ». « *Si quelqu'un ne hait pas son père, sa mère, ses enfants, à cause de moi,*

il n'est pas digne de moi ». « *Laissez les morts ensevelir leurs morts* ». « *Imitez les lys des champs qui ne travaillent ni ne filent* ». « *Qui aime son âme la perdra* », etc... Et même : « *Cette génération ne passera pas avant que tout cela* (la Fin du Monde) *arrive* ». Toutes ces saillies divines doivent être prises en fonction de paroles ailleurs et de faits avec lesquels il faut tout de même qu'elles s'accordent. Ainsi les soldats dans l'Evangile ne sont nullement détournés de leur vocation, il y a des riches parmi les Apôtres et les disciples, une béatitude nous dit : « *Heureux les cœurs purs* », une parabole nous recommande non seulement de ne pas arracher l'œil, mais même la mauvaise herbe dans un champ ; une autre loue l'intendant zélé qui s'applique à mettre en valeur le talent qu'il a reçu et même l'homme d'affaires roublard qui fait usage, quoique à mauvaise fin, de son expérience mondaine. Jésus honore le travail manuel par son propre exemple, l'amour de la famille nous est recommandé du haut de la croix, de nombreux passages nous disent que l'heure du jugement sera toujours ignorée, Notre-Seigneur emploie souvent dans la discussion l'injure et la menace, il balaye à coups de cordes les marchands du temple, dans ses luttes avec les Pharisiens il ne tend pas la joue gauche mais se dérobe par la fuite.

On voit par là que les textes sur lesquels repose

la morale de l'Evangile n'ont pas la rigidité des injonctions juridiques. Les enseignements du Christ ne répondent nullement au critérium de Kant : *Agis toujours de manière à ce que la formule de ton acte puisse être érigée en maxime universelle.* C'est tout le contraire. On dirait qu'ils acceptent notre nature tournante et diverse telle qu'elle est et qu'ils se bornent à en exploiter avec tout le succès possible chaque versant. Tous ces conseils travaillent en nous non pas comme des commandements généraux et précis, mais comme des instincts puissants, obscurs, spontanés, inopinés, informes, comme des suggestions physiologiques, presque comme des *tentations*. On dirait que sous la stérile raison, sous le dur et trivial égoïsme, une main délicate est venue mystérieusement enter une force profonde et mal dégagée de notre âme, cette poussée barbare de l'être qui sait qu'essentiellement il existe pour autre chose que lui-même, quelqu'un continuellement de sournoisement occupé à la trahison de notre personne et de notre intérêt, je ne sais quelle perfidie en nous de l'amour contre la justice. Notre-Seigneur a dit beaucoup de paroles comme des grains qui germent en leur saison, à tel moment qui leur convient, au terme d'une série de circonstances qui les amènent à maturité. Il est comme l'économe soigneux qui range dans son trésor « *nova et vetera* », ou comme le médecin qui sait l'emploi de tel ou tel remède, lequel est fonction

de telle ou telle infirmité ; que telle glande curative n'entrera en activité que sous telle attaque pathologique. La vie passe sur nous et provoque au moment voulu, au détriment de notre nature païenne, l'explosion de ces cartouches insérées. La nature en nous subsiste mais elle est désormais enrichie et colonisée par une *surnature* aussi foncière qu'elle-même, par une garnison irréductible de conseils toujours prêts à opérer des sorties. Le tout sous le contrôle et le magistère infaillible de l'Eglise.

Depuis cent ans nous sommes saturés jusqu'à la nausée de cette affirmation des professeurs que le Christianisme est une doctrine orientale dans le genre du bouddhisme et de l'islamisme, une école de résignation, de fatalisme et de mort. C'est dommage que l'histoire de l'Eglise, depuis son origine jusqu'à nos jours, nous donne au contraire le spectacle d'une énergie intense, d'un esprit d'entreprise universel, d'une activité spirituelle, morale et matérielle contre le mal et contre l'erreur qui n'a jamais connu de déclin et qui cesse aussitôt que le schisme et l'hérésie ont étendu sur une partie de son domaine leur influence léthifère. A cela nos grands esprits répondent par des clichés sur le « tempérament » occidental, sur le « pragmatisme » de l'Europe qui a su miraculeusement retourner comme une peau de lapin et transformer du noir au blanc les doctrines négatives de l'Est, etc., etc. C'est l'Europe, paraît-il, qui par l'effet d'une

« vertu » mystérieuse, analogue à la *virtus dormitiva* de Molière, a fait le christianisme. Pour moi, je crois que c'est le christianisme qui a fait l'Europe.

Il n'est vraiment pas besoin de beaucoup de lecture et de réflexion pour constater que l'attitude active devant la vie, la croyance à l'action, est de l'essence même du christianisme. Quand on demande à Notre-Seigneur quel est le grand commandement il répond avec l'Ecriture : « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton esprit, de toute ton âme, de toutes tes forces* ». Et voici le second commandement qui est pareil au premier : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même pour l'amour de Dieu.* Puisque ces facultés en nous nous servent à aimer Dieu et à exécuter sa volonté, c'est donc, d'abord, qu'aucune n'est mauvaise, que pas une n'est de trop, c'est que *toutes,* toutes les forces de notre âme et de notre corps, de notre nature et de notre sensibilité, sont saintes, précieuses, excellentes, en ce qu'elles nous permettent de faire notre devoir essentiel, et c'est, en second lieu, que non seulement nous devons les utiliser toutes, mais encore n'en laisser aucune parcelle inutile, pas la moindre pensée, pas la moindre parole, car nous aurons à rendre compte de tout, — les tendre jusqu'à la dernière extrémité, comme le corps de Jésus-Christ sur la croix, jusqu'à l'extrême bout de notre puissance et au delà. C'est à cette condition que nous réalisons

véritablement, chacun à notre manière, un état de bonne volonté : *Quantum potes, tantum aude.* Il n'y a rien de plus éloigné de l'anéantissement bouddhiste et du fatalisme musulman. Il n'y a rien en nous qui ne soit capable de servir à notre salut. Il y a toujours quelque chose à faire.

Il est donc faux de prétendre qu'à aucun moment le Christianisme ait prêché la non-résistance au mal. Celui qui laisserait faire injure ou tort devant lui à l'un de ses frères envers qui il est obligé, sans employer tous les moyens, toutes les forces dont il dispose, pour le secourir, manquerait au précepte fondamental de notre Foi. Et aussi celui qui du fait d'un agresseur voit amoindrir et léser en sa propre personne le Dieu dont il est l'image et le prochain, dont il est la ressource.

La résignation du chrétien n'est donc pas l'évasion du bouddhiste qui ne laisse aux mains de son ennemi qu'une enveloppe vide et un corps sans âme, ni le blasphème du musulman qui dit que *c'était écrit*, ni l'avilissement utilitaire du Chinois qui se traduit par cette maxime : « Si un homme puissant crache sur toi, n'essuie pas le crachat de peur de lui faire croire que tu es dégoûté ! » — « Tends la joue gauche », dit le Christ. C'est un mouvement offensif, plein de danger et de menace. Car on nous frappe la joue, mais nous tirons au cœur. C'est une *voie de fait*. En tendant la joue gauche, nous nous conformons à l'attaque et de l'insulteur

d'un homme nous faisons l'insulteur d'un Dieu. Ce n'est plus nous que ce violent a frappé. Il frappe à Dieu qui lui fera immanquablement réponse, la réponse de sa justice, ou plutôt, comme nous l'espérons, celle de son amour.

Tôkyô 1924.

ECCE STO AD OSTIUM ET PULSO

(Extrait d'une lettre)

Chuzenji, 24 *août* 1922.

... En écoutant l'effroyable tempête qui secoue en ce moment toute ma maison, je ne pouvais m'empêcher de penser à ce verset de l'Apocalypse : « *Ecce sto ad ostium et pulso* ». « Voici que je me tiens à la porte et *je frappe* » (en latin *pulso* veut dire aussi *je pousse)*. De quelle porte s'agit-il ? sinon de cette porte perdue au fond de notre âme, de cette porte marquée du sang de l'Agneau *(Exode)*, de cette mystérieuse Porte Orientale dont parle le Prophète Ezéchiel et par qui seul le Sauveur des hommes est admis à passer. Combien triste et injuste que cette porte soit fermée !

Nous sommes comme un mauvais locataire qu'on garde par charité dans une maison qui ne lui appartient pas, qu'il n'a ni bâtie ni payée, et qui se barricade et qui même pour un moment ne veut

pas accueillir le maître légitime. Enfin nous sommes tout seuls par une nuit de tempête dans notre maison solitaire et désolée, et tout à coup l'on *frappe !* Ce n'est point la porte ordinaire, c'est à cette vieille porte qu'on croyait *condamnée* pour toujours, mais il n'y a pas à s'y tromper, on frappe, on a frappé ! On a frappé en nous et cela nous a fait mal, comme l'enfant qui bouge dans une femme pour la première fois.

Qui a frappé ? Il n'y a pas à s'y tromper, c'est Celui qui vient comme un voleur au milieu de la nuit, Celui dont il est écrit : *Voici que l'Epoux vient, sortez à sa rencontre !* Et nous écoutons, palpitants. Peut-être ne frappera-t-on qu'une fois. Peut-être se battra-t-Il contre la porte toute la nuit, comme parfois jusqu'au matin nous entendons ce volet exaspérant qui ne cesse d'*arloquer* et de battre. Mais c'est un tel ennui de se lever et de déclore cette vieille porte ! Elle est assujettie de deux verrous, qui ne font qu'un de ce qui est mobile et de ce qui est inerte : l'un s'appelle *mauvaise habitude* et l'autre *mauvaise volonté*. Quant à la serrure, c'est notre secret personnel. La clef est perdue. Il faudrait de l'huile pour la faire marcher. Et ensuite qu'est-ce qui arriverait si on ouvrait la porte ? La nuit, le grand vent primitif qui souffle sur les Eaux, quelqu'un qu'on ne voit pas mais qui ne nous permettrait plus d'être confortablement chez nous. Esprit de Dieu, n'entrez pas, je crains les courants d'air !

Cependant, on a frappé. Et comment nous a-t-on frappés ? Dans nos affections, dans notre fortune, dans notre chair. Dieu ne frappe pas seulement, il *pousse*. Tantôt une poussée violente, une épreuve à fond de notre résistance, tantôt une pression insistante, gênante, continue. Il ne pousse pas seulement, il bat *(pulso, pulsation)*, comme les artères douloureusement autour d'une meurtrissure. Il *touche*, d'une de ces touches soudaines qui arrêtent le cœur. Ou simplement il se mêle à chacun des battements de ce cœur qu'il a fait et qui ne cesse de nous faire, de cette forge en nous qui ne cesse de frapper les sensations et les idées. Il ne cesse de nous ausculter. Et toujours, partout, il ne rencontre que cette paroi dure et inerte. Ah, Seigneur, nous allons tâcher de Vous ouvrir, nous savons que cela Vous fait du mal de nous frapper ...»

NOTE SUR L'ART CHRÉTIEN

Dans l'Art Chrétien, je vois trois périodes : une période *hiératique*, une période *symbolique*, et une troisième enfin que j'appellerai *idéaliste*.

La première qui embrasse tout l'art Antique et Byzantin et qui par l'Église dite Orthodoxe s'est prolongée jusqu'aujourd'hui a ordonné autour des mystères sacrés une figuration conventionnelle et liturgique prescrite par des canons aussi rigides que le costume des officiants et les gestes sacramentels. L'art fait partie du rituel. Il a pour but non pas de nous évangéliser et de nous instruire, d'exciter nos sentiments, ou directement de glorifier Dieu, mais de constituer autour de la Croix, autour de la Panagia et du Pantocrator, un ensemble de présences officielles, une cour, un chœur, un clergé permanent sur les murailles, un mobilier pictural, la garde plate de l'iconostase, la délégation des Anges et des Saints à laquelle aux jours de fête vient s'adjoindre la foule

terrestre. L'Église est une *basilique*, c'est-à-dire la résidence d'un Souverain au milieu de sa cour.

A la seconde période qui enveloppe tout l'art de l'Occident depuis le VIe siècle jusqu'à la Renaissance j'ai donné le nom de *symbolique*. L'idée qui l'inspire est celle d'un édifice qui serve non seulement à la résidence de la Divinité, mais à nos transactions avec Elle. Une place publique, une halle sous son toit, où les colonnes figurent et enracinent la présence et le mouvement d'une assistance et la charge solennelle qui lui incombe, où l'Office aille à la rencontre des sacrements, où la longue procession des jours, à la fin soit arrivée et se dispose en bon ordre et cérémonial espacement autour du chœur. Ce n'est plus seulement une paire de colombes comme l'humble Joseph que nous apportons à l'autel, mais l'offrande de toute la Cité extérieure en un échafaudage de rapports et de mesures de toutes parts autour de nous superposées et multipliées. Dès qu'il y a proportion, il y a entretien. Tout cela, à l'intérieur de cette Église édifiée sur les fondements de la Somme, — tout ce qui y entre avec tout ce qui y réside, — s'est mis à causer de Dieu. A l'ombre solennelle des voûtes romanes l'ouvrier au front bas, comme il manquait d'étoffes, de peintures et de mosaïques, les a naïvement remplacées à la pointe de son couteau sur les fûts du porche ou le détail des seuils par des dessins, reliefs et raies, dus à sa propre rêverie. Puis les mots sont arrivés ;

le voilà qui mêle sa foi à la décoration et autour des chapiteaux, parmi toutes espèces de sorties ornemanesques et végétales, là où l'effort épouse le poids, il a entrelacé l'Histoire Sainte aux tournantes suggestions de la colonne. El le *sens* a envahi tout l'édifice. La conversation s'est engagée à tous les étages entre l'Église d'autrefois et celle d'aujourd'hui, entre les Saints et les fidèles, entre le peuple et la bible. On en joue les épisodes sur cette scène verticale et la tête impromptue d'un interprète ou d'un curieux traverse çà et là le rideau de pierre. Le Sénat figé dans l'or liturgique des Églises byzantines s'est animé. Autour de l'autel ce n'est plus une simple présence constitutionnelle, mais vraiment une *assistance*, une présence en acte, vivante et diverse, une multiple *représentation*, au sens pictural et théâtral du mot, dans le détail touffu de ses scènes entremêlées, du drame de notre Salut. La comparution est devenue un Office et pour l'alimenter tout le répertoire de notre vie actuelle, de la nature et des saisons, de la moralité et de l'histoire, des spectacles et des idées, a profité, en une espèce de sainte émeute qui se saisit des parois, qui escalade les clochers, qui s'interpose à toutes les coupées de la lumière, des dispositions et des niveaux de l'énorme Parabole.

La troisième époque est apologétique et mystique, double caractère que réunit assez bien, si l'on n'a pas peur d'un jeu de mots, l'expression *Oratoire*. L'élo-

quence baroque et classique ne gonfle pas moins de draperies, n'ordonne pas moins de portiques et de colonnades, ne va pas moins pompeusement à la conquête des âmes par le chemin de la prosopopée, que la trompette apostolique aux lèvres d'un Bossuet ou d'un Massillon ne module de fanfares rhétoriques, ne groupe en perspectives flatteuses les bataillons de ses arguments, ne balaye à grands flots ses adversaires assourdis, n'élève irrésistiblement marche à marche au-dessus du champ nivelé des têtes attentives l'édifice multicolore du panégyrique et du baldaquin. Les sermons de l'époque ressemblent à des pièces montées où l'or pur a la souplesse de la pâtisserie et du sucre et où les citations de l'Écriture s'insèrent élégamment en belles guirlandes latines comme dans des cartouches. L'Église n'est plus l'*Opus Dei*, l'acte vers Dieu d'un culte collectif, mais un opéra imprégné d'encens, toujours grondant du tonnerre d'un orgue jamais plus qu'à demi assoupi, une salle bien claire où le peuple fidèle aux pieds de la chaire et de la croix vient recevoir des leçons de catéchisme, un manège où la dévotion gymnastiquement s'exerce quelque temps aux appels claironnants d'un infatigable moniteur. L'Église est superposée à la vie sociale plutôt qu'elle n'y est mêlée organiquement. Le Clerc s'est éloigné du Laïc. Le sanctuaire s'est rétracté et ne rejoint plus le peuple dans la rue que par une cascade à la fois méprisante et complaisante de degrés comme

le marchepied consolidé d'un carrosse. C'est une estrade permanente, une protestation imposante de la Spiritualité contre le brutal vacarme de la place publique, un bureau de recrutement. Et à l'intérieur les événements et les vérités de notre foi ne font plus partie de l'édifice, ils y ont été apportés et accrochés, on les a découpés en images portatives. On peut les prendre sous le bras et les mettre n'importe où suivant leurs dimensions, qu'il s'agisse d'une chapelle ou de sa propre chambre, on peut les éditer commercialement, on peut les insérer entre les pages de son paroissien. Et de même que le prêtre distribue aux enfants des médailles et des bons points, il nous fournit, du haut de la chaire ou par le guichet de son confessionnal, des prières individuelles, des méthodes personnelles de dévotion et de progrès, des recettes indulgenciées, des schémas de méditation, l'itinéraire d'un sentier étroit à travers le scandale ambiant qu'on nous engage à regarder le moins possible. Bien entendu il n'entre pas du tout dans mon dessein de porter un jugement sur ce climat moderne de la piété auquel l'Église a dû s'accommoder pour répondre à l'affreuse dépression protestante. Si le diable y a trouvé son compte, l'Ange combien aussi !

Il convenait sans doute de faire moins de place à la forme extérieure et à la consigne et plus à la volonté libre, il fallait que les âmes fûssent mises une par une au banc d'épreuve, que le regard

intérieur nous permît, à l'imitation de notre divin modèle (1), de nous évaluer et de nous reconstruire, de ménager autour de l'axe inflexible et invincible de la foi une force souple d'accommodation, pour avoir de quoi répondre aux propositions crucifiantes d'un monde élargi, diversifié et mouvant. Tout ce que je cherche à montrer ici, c'est l'influence que cette conception nouvelle du tableau par la Foi présenté à notre imagination a eue sur les réalisations de l'Art.

C'est un tout autre programme de louer Dieu ou d'exciter les âmes à la dévotion. Dans le premier cas, c'est Lui-même avant tout que nous nous appliquons à laisser parler et toute la tâche de l'Art est de Le faire mieux entendre. La Cathédrale n'est qu'un immense appareil à écouter et à répondre, un prisme dans un rayon, une disposition d'échos, une minutieuse analyse et comme une digestion intérieure par la couleur et par le relief de l'éternel message. Au contraire pour gagner les cœurs, il faut séduire notre sensibilité (2). Il faut plaire. Il faut engager le cœur sur le chemin de la vérité et de l'action à la fois par l'autorité au-dessus de nous du dogme nu dans l'articulation catéchéstique des dogmes Tridentins et par l'apprivoisement des sens. Il faut mettre dans les bras des enfants de saintes poupées. Il faut leur en

(1) C'est précisément l'*Imitation de Jésus-Christ* qui ouvre cette période mystique et personnelle de l'Eglise.
(2) Voir l'Appendice.

mettre plein les yeux de réalité, mais une réalité qui soit à la fois abstraite et séduisante, l'*homme* des philosophes et des prédicateurs. Quelque chose d'harmonieux, de flatteur et d'éloquent, quelque chose de contagieux, si je peux dire, quelque chose qui fasse tout seul son travail, quelque chose en même temps d'assez général et conventionnel pour que ça ne refuse à aucune de nos idées et sentiments la possibilité de s'y accrocher. C'est la période de l'art que j'ai appelée *idéaliste*, dont le principe est que nous devons donner aux représentations sacrées le maximum d'attrait physique, moral et spirituel que les peintres sont capables de trouver au bout de leur brosse et les sculpteurs de leur ciseau. Malheureusement c'est peu de chose, car le plus sûr moyen de trouver la beauté n'est pas de la chercher, et l'artiste se sent obscurément dévié quand on lui dit d'avoir le regard sur autre chose que Dieu dans ses œuvres. De Murillo à Bouguereau et à Monsieur Luc Olivier-Merson la pente nous entraîne toute seule, de Raphaël aux vitrines que nous connaissons le climat est le même si la clientèle est différente, il n'y a pas loin du Louvre à l'École des Beaux-Arts ni du Quai Malaquais à Saint-Sulpice par un chemin pavé de bonnes intentions. Et pour ramener à la modestie notre population à larges braies et à cravate flottante, j'introduis ici une citation de saint Denys l'Aréopagite dont les considérations embrouillées

qui précèdent n'auraient voulu être que le prétexte.

Saint Denys l'Aréopagite — on le représente tenant à la main sa propre tête coupée sans doute pour suggérer le subterfuge dont le véritable auteur de ses écrits, nous dit-on, aurait couvert son anonymat, — au Chapitre II, paragraphe 2, de son livre sur la Hiérarchie Céleste étudie la question des convenances dans la représentation des Anges, ou, comme il dit, « l'innombration des Noms Angéliques ». On s'étonne, explique-t-il, de voir l'Écriture pour les caractériser prendre ses termes de comparaison parmi les bêtes brutes, bœufs, lions, volatiles de toute espèce. N'aurait-il pas été plus approprié de choisir dans notre vocabulaire tout ce qu'il contient de plus pur, de plus noble, de plus sublime, de plus spirituel ? (Quelqu'un voudra peut-être entendre par là les abstractions du langage philosophique, — pâles simulacres auxquels se compareraient assez bien les idoles blafardes et les coloriages industriels de la Rue Bonaparte). Le Saint répond qu'il y a deux voies pour aller du signe à la chose signifiée, l'une qui est la voie de la similitude et l'autre celle de la différence. Dieu en effet, et les êtres spirituels qui se rapprochent le plus de Lui, surpasse infiniment toutes les idées, notions ou figurations que nous pouvons nous En faire. Il est moins facile de Le désigner en disant ce qu'Il est que ce qu'Il n'est pas. « Dans les choses divines, les négations sont

vraies, les affirmations sont incongrues : la position du dissemblable convient mieux à l'ostension de leur obscurité. Les choses dissemblables, *si non condecorant, non dedecorant*, si elles ne contribuent pas à honorer, du moins elles ne déshonorent pas ». Ainsi les figures de l'Agneau, du Lion et du Poisson par exemple seraient plus idoines à nous représenter le Verbe fait chair que cette image d'un bellâtre à la barbe bien peignée. Le déguisement d'un enfant, d'un pauvre ou d'un lépreux lui convient mieux que nos galons de pacotille et ce manteau de pourpre dérisoire que l'Humanité depuis les jours de l'*Ecce homo* essaye de Lui jeter sur les épaules. Il n'a voulu d'autre couronne que la couronne d'épines et d'autre royauté que celle dont Pilate au-dessus de Sa tête a inscrit les titres sur la croix en langues hébraïque, grecque et latine. C'est en nous ouvrant son cœur sur le Calvaire qu'Il essaye de nous expliquer ce qui fait rayonner Sa face sur le Thabor.

Ce texte de saint Denys nous servira donc à réfuter ces censeurs chagrins, ces jansénisants étroits, qui s'alarment de voir certains artistes traiter les mystères sacrés avec une familiarité à tort considérée comme étrangère au respect, ou, comme dit l'antique théologien, *pudendum asserens tam turpia deiformibus sanctissimisque adornationibus affingere simulacra*. Comme il le fait remarquer d'ailleurs un peu plus loin, les créatures, quelles qu'elles soient, ne sont jamais

indignes de leur auteur par raison de contrariété, mais par raison de manque, attendu qu'il les a toutes faites, suivant leur espèce et le mot particulier qu'elles ont à dire, *valde bona.*

Bien entendu il serait ridicule de prendre l'idée de saint Denys à la lettre. Elle nous ramènerait au culte de la bête, au veau d'or et à toutes ces images brutales que l'Inde, l'Égypte et les fétichistes ont élevées sur des piédestaux. L'idée de saint Denys est que Dieu est Celui qui existe et que c'est par tout ce qui participe à l'existence, par tout ce qui est substance et non pas seulement qualité, que nous pouvons le mieux Le louer et L'apprendre. Il ne s'agit donc pas d'améliorer la réalité, d'y opérer un classement en distinguant ce qu'elle a de plus ou moins noble, mais de la considérer uniquement au point de vue de sa valeur instructive et expressive. Il ne s'agit pas de retoucher, mais de comprendre, et pour comprendre de composer. De tout ce que Dieu a fait nous n'avons rien à mépriser ni à rejeter. *Nous avons à comprendre*, Nous avons à dégager de toutes les créatures la marque du Créateur, la louange dont il l'a faite dépositaire responsable, ce qu'elle a à nous dire de Dieu, et, pour cela, à la lire par le dedans *(intelligere)*, à la regarder sans préjugés, avec attention, patience et sympathie, non pas dans l'attitude d'un juge, ni dans celle d'un caporal, mais dans celle d'un frère, selon que saint François s'adressait à Frère le Feu et à

Frère le Loup. Il ne s'agit pas de friser et de pommader la nature, il s'agit d'y mettre le feu. Il s'agit de s'expliquer avec elle et de lui expliquer pourquoi elle est faite. Il s'agit en toute créature de profiter de sa différence essentielle, de ce que saint Denys appelle sa dissimilitude. Il ne s'agit pas de rien exclure, il s'agit de tout réunir, d'utiliser le vocabulaire entier qui est mis à notre disposition, d'apporter le mot à l'adjectif, le verbe au prédicat et à la tige le riche plumage de ses compléments. C'est en nous plaçant devant la nature dans une attitude de critique supérieur et dégoûté, en lui imposant sous l'autorité de l'Institut nos théories ridicules, en la cuisinant suivant le goût noble qui n'est généralement que le goût bourgeois, en l'obligeant à faire la courtisane, en contrariant et en falsifiant cette toute sainte et naïve parole que son auteur a mise en elle, que de dégradation en dégradation nous en sommes arrivés à ces dégoûtantes productions dont les marbriers italiens et les fabricants patentés ont rempli nos pauvres églises.

Ainsi dans l'art comme dans les autres domaines se justifie une fois de plus la parole de l'Évangile : *Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et Sa justice et tout le reste vous sera donné par surcroît.*

Mais ici il me vient un scrupule et un doute. Toute cette infanterie de Saint-Sulpice, tous ces soldats du Christ que leurs mères ont faits avec du sang et de

le chair, que la grâce a refaits avec du feu et la Rue Bonaparte avec du beurre, tous ces Saint-Josephs à la noix de coco et ces Sainte-Thérèses standardisées, combien de prières ferventes n'ont-ils pas entendues, combien de piétés naïves n'ont-ils pas charmées, combien de solitudes n'ont-ils pas consolées, de combien de repentirs et de sacrifices n'ont-ils pas été occasions et témoins, de combien de saints entretiens les intermédiaires, de combien de grâces les instruments ? Ni le Curé d'Ars, ni la Petite Fleur, ne paraissent avoir eu un goût esthétique bien distingué. Le missionnaire qui demain va se faire arracher pour sa foi les ongles et la peau de la tête serre dans ses bras et arrose de son sang une statue du Sacré-Cœur dont le mieux qu'on puisse dire est que nous n'aimerions pas la posséder dans notre salon. Les Madones de Michel-Ange et de Raphaël n'ont jamais entendu ces confidences ravissantes que la Carmélite et la Petite Sœur des Pauvres font à une vierge de bazar issue d'un moule à saucisses. Faut-il penser que ces statures impersonnelles, si elles ne rassasient pas la dévotion, du moins elles ne lui font pas d'obstacle, elles n'interposent pas entre Dieu et nous la gênante personnalité de l'artiste ? Faut-il croire qu'à leur manière elles justifient la profonde pensée de saint Denys et que par leur laideur même, par leur ignominie sans nom, elles sont plus propres à nous parler de la Beauté incommunicable ? Là où l'homme, fût-ce un homme de génie, tient plus de

place, il y a moins de place pour Dieu. Le ricin est une bien misérable plante, mais, à défaut de l'arbre de la Science du Bien et du Mal, il a servi du moins, du pavillon improvisé de ses larges feuilles prétentieuses, à protéger le crâne chauve du prophète Jonas et à purger cet homme amer de sa colère contre la pauvre Ninive ! (1 et 2).

Ce sont là des idées que ses sentiments professionnels rendent bien difficile à un artiste d'accepter. Il s'indigne et se désole de voir toute la Création aujourd'hui déshéritée de cette parole de reconnaissance et d'amour qu'elle doit à son Créateur. Il regarde l'horizon pour voir si la grande marée de louange qu'il attend va enfin se lever et déferler au pied de l'autel. Il demande à tous ces flâneurs désœuvrés et hagards qui errent sur la place publique avec le sourire de l'imbécillité sur les lèvres

(1) Sans parler de cette huile médicinale à laquelle les peintres académiques ont sans doute dérobé le secret de leur génie !

(2) J'ai entendu de bonnes âmes s'indigner qu'à Lisieux on ait revêtu sainte Thérèse de satin blanc et de peluche dorée à l'imitation de la bure carmélitaine. Mais l'idée était sans doute de montrer, comme on pouvait, la transfiguration de notre enveloppe journalière. Nous n'avions pas la lumière du matin à notre disposition mais nous avions cette peluche et ce satin qui paraissent presque aussi merveilleux à des âmes fraîches. Je ne défends pas l'art de Lisieux ! Mais souvent, là comme dans d'autres lieux saints, sous l'imbécillité de l'exécution on découvre une intention poétique. A Lisieux, c'est la sainte Face au-dessus de l'autel qui domine tout, tandis que sainte Thérèse au-dessous s'efface et s'effeuille avec les roses de l'enfance qu'elle répand à deux mains.

pourquoi ils ne se donnent pas la main et ne montent pas tous ensemble vers la Montagne de la Vision. Il connaît toutes les difficultés qui attendent l'homme seul et le serviteur improvisé, il sait que la Beauté ne peut être la récompense d'une inspiration hasardeuse, mais l'effet — ou le présage ? — d'un mouvement général de l'horizon, d'une poussée de l'Univers, de la reprise jusque dans ses fondations de l'œuvre des Six Jours. *Bonum ex integrâ causâ, malum ex quocumque defectu...*

Et puisque le mouvement de mes idées au cours de la présente étude ressemble assez à celui du pendule qui parcourt alternativement tout l'espace compris entre deux positions opposées, le moment est venu que je passe de la vue à quoi je viens de t'inviter, mon lecteur, à une autre pour laquelle tu n'auras qu'à exécuter un tête-à-queue. Je l'exprimerai ainsi : *La Cité de l'âme se construit par le haut.* Ce n'est pas le cierge qui fait la flamme, c'est la flamme qui a fait le cierge. Ce n'est pas l'église qui permet la prière, c'est la prière sous elle qui fait l'église et qui, passant du monde de l'esprit à celui de la matière, demande son aliment à des territoires de plus en plus larges et de plus en plus profonds. Une mauvaise action, un mauvais livre, produit autour d'elle un flot de conséquences concentriques qui se propagent jusqu'à l'infini. Mais il ne faut pas oublier qu'il en est de même d'une bonne action et de cette opération n'importe comment au bout des doigts d'un artiste

que j'appellerai l'œuvre de gloire. Parmi les volutes d'une affreuse fumée et de cet âcre soufre qui offusque le souffle et la vue, il a suffi qu'un instant l'or sanglant d'une prière désespérée illuminât la poésie du pauvre Baudelaire, pour que l'opaque littérature qui l'accompagne et le suit se désagrège, cette atteinte au point essentiel reçue d'une occulte décantation. L'élan, l'effort honnête d'un artiste, qui, n'importe comment et de son mieux, avec les moyens qu'il a à sa disposition, essaye non pas lui-même d'apparaître, mais de *répondre*, de répondre à la parole par une parole, à la question par un acte, et au Créateur par une création (1), cet effort ne peut pas rester isolé et produit, à l'insu ou non de son auteur, autour de lui, toutes sortes de conséquences et de propositions constructives.

C'est ce qu'indique le Chapitre XXXVIII de l'*Ecclésiastique* quand dans une série de versets consolants la Sagesse de Dieu daigne s'abaisser jusqu'aux pauvres artistes, après les avoir attirés hors de leurs pratiques idolâtriques, et prononce solennellement elle-même leur justification devant l'Assemblée des Fidèles. Encore aujourd'hui en ce Siècle XXe de cet âge de fer, ou disons plutôt de fer-blanc, le Temple de Salomon et la Cathédrale de Chartres n'ont pas épuisé toutes les possibilités de rejoindre Dieu, il y a encore quelque chose à

(1) *Labia deosculabitur qui recta respondet* (Prov. XXIV, 26).

tirer, pourquoi pas ? de ces gens aux cheveux mêlés de plâtre et aux doigts pleins de peinture. *Sans eux*, dit la Sagesse, poussant, produisant comme sur une estrade tous ces pauvres diables, le favre, l'architecte, le peintre, le potier, et, ce qui est le plus curieux, le graveur de sceaux, le spécialiste en signatures, *sans des hommes de cette espèce la Cité ne sera pas édifiée*. La Cité des corps et celle des esprits, la Cité des échanges matériels et spirituels. Une belle chose, quelle qu'elle soit, ne peut exister sans féconder tout autour d'elle par voie d'admiration, de provocation, de contradiction, de défi ou de conséquence. Je dis une chose vraiment vivante, non pas une froide idole artificieuse, quelque chose d'où vraiment une vertu ississe. S. François en flammes fait sortir Giotto de son baquet de plâtre et Giotto derrière lui tire tout l'art italien. Il y en a qui ont pour arme la truelle et le pinceau et d'autres qui pour la conjuration autour d'eux de leur édifice n'ont d'autre instrument que l'écho. Mais, chose bien curieuse ! cette cité qui pour exister ne saurait se passer de leur collaboration, ils ne peuvent eux-mêmes y habiter. *Non inhabitabunt*, dit notre texte, *non inambulabunt*, ils ne vaqueront pas, comme nous autres affairés, de côté et d'autre. Et puisqu'ils ne seront ni des citoyens ni des errants, on peut conclure qu'ils n'auront d'autre spécification propre qu'une certaine absence. *Non transilient in ecclesiam :* ce que

je me permets de traduire : ils ne se feront pas un tremplin de la politique ; c'est le domaine des *sauteurs*. *In parabolis non invenientur*. Quand ils se perdront dans les explications et les théories on n'en tirera queue ou tête. Mais voici leur véritable vocation : *Creaturam aevi confirmabunt*. L'être passager, la créature du temps, ils la consolideront. En lui donnant une signification que le temps ne peut épuiser ils en feront quelque chose d'éternel. *Leur prière, c'est l'opération de leur art*. — *Accommodant leur âme*, donnant leur cœur à tout ce qu'ils imitent, dans un amour fraternel et paternel, qui recommencera sur les créatures l'œuvre du Créateur. *Et conquirentes in lege Altissimi*, conduisant leur exploration de tous côtés dans ce vaste domaine qui est la Loi du Très-Haut, où « *tout a été fait dans le nombre, le poids et la mesure* ». Car, est-il précisément rappelé un peu plus haut, *in numero est operatio eorum*. Leur opération est dans le nombre (1).

Tels sont ces chercheurs diligents de la Perle unique (2), de la drachme perdue ou plutôt *placée* dans les profonds coffres-forts de l'Univers, que l'Évangile désigne par le terme collectif de *Scribae*, c'est-à-dire producteurs de l'expression. Le Royaume des Cieux qu'ils recherchent dans le sens horizontal,

(1) *Assiduitas ejus variat picturam*, dit le verset 28. C'est dans l'attention continue qu'est le secret de la variété.
(2) La *Perle Notre* du Tao.

espérons qu'il ne leur sera pas refusé dans l'autre, qui est le meilleur.

Ainsi soit-il !

Washington, 10 *janvier* 1932.

APPENDICE

L'ÉGLISE MAISON DE PRIÈRE

En relisant mon manuscrit j'y trouve bien des lignes qui soulèvent dans mon esprit une hésitation, comme il arrive toutes les fois qu'on essaye d'appliquer le cadre ou le masque dur d'un schéma et d'un système au visage infiniment divers et changeant de la vie. Mais le passage au regard duquel je mettrais le plus gros point d'interrogation est celui où il paraît indiqué que les églises modernes sont adaptées à la prière individuelle : cela ne pourrait être dit que de certaines chapelles. Quant aux églises des XVIIe et XVIIIe siècles, il me semble que j'ai eu raison d'en affirmer le caractère oratoire (qui se retrouve jusque dans les prières emphatiques de nos vieux paroissiens). A partir du XIXe siècle, les édifices religieux prennent un caractère Concordataire. Ce sont des bâtiments affectés à l'administration d'un service public : mariages, baptêmes, premières communions, catéchismes, obsèques,

conférences, assistance — qu'il s'agisse des vivants : la charité — ou des morts : la messe quotidienne aux intentions des familles X et Y. La sacristie d'une église de Paris est aussi affairée qu'un bureau de mairie et le temple lui-même en est comme la salle des Pas-Perdus. Partout des affiches et des imprimés. Tout retentit de pas, de conversations, et du chambardement continuel du mobilier. Sans parler de Monsieur l'Organiste là-haut qui serait bien malheureux s'il ne profitait pas de toutes les occasions pour manipuler son infernal outil.

Où donc faut-il aller pour prier ? Si nous restons chez nous, nous sommes chez nous et non pas chez le bon Dieu. Si nous allons à l'église, nous y sommes la plupart du temps aussi menacés que saint Antoine dans sa baraque, tel qu'on le représentait dans les foires du village :

Démolissons, démolissons
Saint Antoine et son cochon !

Il reste les chapelles. Mais d'abord il n'y en a pas beaucoup. Ensuite on n'est jamais sûr d'échapper aux cantiques, oraisons vocales, processions, dévidage de chapelets, chuchotements et commérages dévots, sans parler du service des confessionnaux qui fait pas mal ressembler ces lieux bénis à une antichambre de dentiste. Et enfin il n'est pas facile pour tout le monde d'associer la présence de Dieu avec ce décor à la fois tintamarresque et renchéri

qui donne l'impression d'une vieille demoiselle en costume de cirque. Dès qu'on entre là-dedans bon gré mal gré on est bourré de bonbons, et quelle odeur d'encaustique !

Bien entendu je me rends compte de tout ce que ces lamentations ont de ridicule et d'exagéré et je laisse à Monsieur Folantin le rôle éploré et vitupérant dont il s'acquitte à merveille. Mais après tout, ce n'est pas Monsieur Folantin, c'est Notre-Seigneur Lui-même qui a dit : *Ma maison est une maison de prière* (Matth., XXI, 13 — Marc, XI, 17 — Luc., XIX, 48) (1). Puisque l'église est une maison de prière, que diriez-vous, cher lecteur, si nous essayions d'adapter un petit peu plus le contenant au contenu et l'édifice à sa destination principale ? Après tout nous ne sommes pas des anges ni des saints, prêts à entrer en extase n'importe où. Sur des êtres médiocres, distraits, paresseux, réfractaires, si lents, si difficiles à se dépêtrer de la morasse quotidienne où ils pataugent, les conditions extérieures ont une importance dont le bon sens et la charité doivent tenir compte. Parmi les autres besoins premiers de l'être humain, la prière, qui est le plus essentiel de tous, a ceci de particulier que, chez la plupart des humains, il est aussi le plus caché, le plus ineffectif, le moins requis par

(1) Lætificabo eos in domo orationis meæ (Is., LVI,, 7). Elegi domum vestram ut esset domus orationis (I. Macc., III, 46). VII. 37.

la volonté, le moins sollicité par les circonstances et le moins par conséquent exposé à trouver son expression, — profond en nous comme une maladie mortelle. N'est-ce donc pas un devoir pour nous de venir au secours de cette pauvre larve engourdie ? Quand nous voyons toutes les industries merveilleuses des insectes pour aider l'éclosion de leur progéniture, ne pensons-nous pas qu'un des devoirs de la fraternité chrétienne (1), et de cette forme la plus oubliée de la charité qui est la charité envers Dieu même, serait la constitution d'un milieu où notre âme comme un heureux ver aurait plus de chances de filer sa soie et d'élaborer ses ailes ? Essayons donc de déterminer ici modestement quelques-unes des conditions physiques de la prière et les moyens matériels qui seraient le plus propres à leur forme donner.

De ces conditions la première et la plus essentielle est le silence, je dis silence de la vue, de l'ouïe et de tous les sens. Quand de plus ou moins bonne grâce l'âme se décide enfin à prendre son poste de vigilance, son premier besoin est de déterger les bruits de toutes sortes, pensées, échos, sentiments, résidus, imaginations, désirs, tout cela à l'état de hachis et de demi-solution, ou mieux encore pareil à cette espèce de danse cellulaire qu'on appelle le mouvement colloïdal, dont elle est saturée jusqu'à capacité.

(1) « La terre a été désolée parce qu'il n'y a plus personne qui repense dans son cœur (Jérémie, XII, 11). »

Il faut aussi faire sauter la courroie de la poulie (1), je veux dire interrompre ce mouvement automatique qui intarissablement apporte les images à l'imagination. Il est donc important de ménager autour du sujet, avec la piété dont on entoure les névropathes, un état de silence, et quoi de plus impuissant en effet et de plus décortiqué qu'une âme tout juste déposée sur le seuil de l'existence et pareille à ces enfants prématurés qu'on place sous un incubateur ? C'est bien assez du bruit intérieur. Du moins que rien au dehors ne vienne déchirer, tirer, gratter, pincer, caresser, distraire, la pauvre âme et déranger sur elle le travail de ce *sabbatum delicatum* dont parle le Prophète. Il faut que d'épais murs ou sa situation mettent l'édifice à l'abri du vacarme extérieur. Souvenons-nous du temple de Salomon qui exclut de sa construction le bruit de la hache et de la scie. Il faut proscrire les chaises et les remplacer par ces *pews* solides et confortables qui existent dans les églises américaines. Il faut éviter les portes qui claquent, les fenêtres qui arloquent, il faut établir un parquet non pas de pierre ou de bois mais de l'un de ces matériaux feutrés que l'industrie fournit actuellement. Il convient aussi que l'église soit obscure pour que notre âme ait moins de tentations d'aller se promener au

(1) Avant que la ficelle d'argent ne soit rompue et que le ruban d'or ne se rétracte, et que la cruche ne soit brisée sur la fontaine et la roue démontée sur la citerne. (Eccl. XII, 6).

dehors (1). Ou si elle est éclairée, que le jour qui la remplit ne soit pas celui de la place publique, mais une atmosphère propre. Enfin il faut que le corps de l'orant soit placé dans une position commode et stable. L'attitude de la prière est d'être à genoux. Il faut donc la faciliter par un meuble approprié. A ce point de vue le prie-dieu banal est une véritable merveille de barbarie (2). Il convient que les reins soient soutenus, que les bras trouvent à la hauteur juste un large appui, que les genoux sur qui tout le corps repose soient protégés par des coussins, et qu'une collaboration ingénieuse soutienne notre corps comme les anges ont la mission de soulager notre esprit. Imitons les moines du Moyen Age qui construisaient ces fortes stalles où l'on est si bellement assis et qui plaçaient une « miséricorde » sous les reins de l'officiant. — Il faut en un mot faciliter à l'orant l'oubli complet de son corps.

Voilà ce que j'appelle les dispositions prochaines. Occupons-nous maintenant des dispositions éloignées qui concernent l'édifice et son architecture.

Quand j'habitais la Chine et le Japon j'ai souvent admiré le plan des temples qui ne permet pas au

(1) L'or à l'or mélangé, l'ombre de l'ombre amie. (*Poésies sacrées* de M. Boileau-Deschapelles.)

(2) On pourrait s'inspirer du prie-dieu de l'Empereur Charles IV que j'ai vu en Bohême, avec une tablette en demi-cercle, de sorte que l'on peut se donner à la méditation à plein corps. Mais surtout la solidité, la stabilité sont des conditions essentielles. *Juncti petræ.*

fidèle d'arriver directement à l'idole ou à la tablette, mais le fait circuler par toutes sortes de biais et de détours, ponts, portes, galeries, escaliers, ouvertures coupées par des écrans, haltes sur des paliers secondaires, de manière à donner à l'âme le temps de se composer grâce aux préparations qui sont insinuées au corps. C'est ainsi que dans les mosquées nous sommes invités à enlever nos chaussures, au Japon à nous laver la bouche et les mains dans une eau vive et fraîche, etc. Le temple proprement dit est enveloppé de parvis et de vastes cours qui l'isolent de l'ambiance profane, on y accède par des cheminements spéciaux et en quelque sorte spiritualisés. Il y a des transitions ménagées, comme jadis à Jérusalem, entre ce qui est extérieur et ce qui est intérieur. Il n'en est pas de même dans nos églises modernes. En Italie, c'est la rue elle-même, déferlant par la porte toujours ouverte, qui vient battre les marches du sanctuaire. Mais dans nos antiques églises françaises la préparation du fidèle est remplacée par un effet violent de contraste et de saisissement. Quand on entre à Notre-Dame par exemple par une après-midi d'hiver, c'est comme si on plongeait soudain dans un bain de ténèbres bienfaisantes. Quelle satisfaction de reprendre contact avec notre néant originel ! L'obscurité où nous disparaissons nous rend moins loin de l'Invisible. Malheureusement pour des raisons diverses on comprendra qu'il n'est pas toujours possible de servir ainsi à l'âme cette

portion magnifique de la nuit sacrée et la délice pénitentielle de notre tombe baptismale. Il y a toujours à craindre, comme un pétard de Mardi-gras, comme un braiement éraillé de clairon, l'explosion de ces lampes cruelles qui ont remplacé partout la flamme onctueuse et consolante de la cire. Mais, pareil au graveur qui part du noir absolu, l'architecte que j'essaye ici d'encourager à l'existence aura pour tâche de qualifier le contenu de ce vase saint dont il a entrepris la paroi et de construire, non plus seulement sur de l'acier et des briques, mais sur l'ombre même en tant que matériau essentiel et le sentiment nuancé et développé par elle, son système de solides. Aujourd'hui comme aux premiers jours de la Création *lux lucet in tenebris*, elles sont l'huile même de la lampe qui brûle, et sans leur présence elle cesse d'attirer nos faibles yeux. Cette lumière jadis nous n'étions capables que de la capter, de l'utiliser telle quelle, mais aujourd'hui nous sommes maîtres de la produire, de la faire jaillir ou émaner de la substance même de l'édifice, de la manier comme l'instrument le plus subtil, de la diriger comme une attention spirituelle appliquée dans une juste perspective de plans divers à un objectif essentiel. Le théâtre, le cinéma, l'éclairage urbain, nous fournissent à ce sujet des leçons dont il est surprenant que l'église n'ait pas encore profité. Les anciens maçons n'étaient pas si timides qui essayaient naïvement pour modeler

la Madone aux yeux de ses enfants de faire tomber sur elle la clarté d'un *oculus*. Aujourd'hui avec combien plus de finesse et de détail ne serions-nous pas capables de faire vivre, d'animer, de souligner, de spiritualiser, l'œuvre même médiocre d'un sculpteur, à la condition qu'elle ne soit pas comme si souvent un détail indifférent du décor, mais un besoin de notre cœur, là, mais le refuge, la bouée de salut à quoi l'âme vient s'accrocher hors de cette nuit qu'on lui a ménagée pour séjour et dont ce trou de lumière est pour elle l'unique issue.

Par le moyen de la nuit il faut nous donner à habiter de la lumière.

En somme le problème est à peu près le même que celui de la mosaïque. Mais au lieu que ce soit la lumière qui des parois dorées rayonne sur l'intérieur de l'édifice (1), ici c'est du centre même qu'elle émane, comme la conscience qui s'éveille, c'est elle-même, graduant les valeurs réciproques des épaisseurs dont elle est entourée, qui est la matière de notre habitation avec Dieu et qui devient couleur à la rencontre des membres autour de nous et des surfaces de l'arche où nous sommes consignés. Ici ce n'est pas la paroi qui fait la lumière, c'est la lumière qui fait la paroi. Nous n'habitons pas une forme, mais un volume. Ce n'est plus l'espace

(1) III Reg., VI, 18. Il ne paraissait point de pierre dans la muraille. 22. Il n'y avait rien dans le temple qui ne fût couvert d'or.

autour de nous qui nous impose notre point, c'est nous-mêmes qui créons l'espace, et sa forme n'est que la limite acceptée où s'arrête notre champ. Nous flottons sur une espèce de matière spirituelle et liquide. Entre Dieu et nous la distance s'est à la fois remplie et volatilisée, d'une vertu imprégnée qui est plus subtile que l'encens. Il y a un milieu conducteur.

De cet édifice atmosphérique, de cette piscine vivifiante, la couleur, bien entendu, est un ingrédient essentiel. Les physiologistes nous disent qu'elle a un effet appréciable sur notre épiderme et sur nos organes, comment n'en serait-il pas de même pour nos esprits, quelque chose au-dessous de l'infrarouge et au-dessus du supraviolet ? Je parle de la couleur pure, délivrée de la tâche de nous rappeler des spectacles ou de nous raconter des anecdotes, agissant par sa seule vertu intrinsèque, quelque chose non pas seulement à voir mais à respirer et que l'on absorbe par tous les pores. Comment donc l'ingénieur en spiritualité que j'imagine se désintéresserait-il de la couleur générale, du ton de l'appareil intérieur qu'il a entrepris d'aménager ? Piliers et murs, je vois des capacités autour de moi toutes rouge et rose, d'autres tout blanc avec de beaux noirs vigoureux comme à Sienne, d'autres gris d'argent avec des éclats de verre et de nickel çà et là, d'autres toutes vertes, vert d'herbe, vert de feuille de banane, avec une petite icone

ensanglantée du Sacré-Cœur latéralement, d'autres, comme des paons, vert, bleu, violet et rouge et de grands blancs puissants qui viennent s'y mêler, d'autres comme des champs de tulipes, d'autres d'un bleu intense comme la mer à Cassis, comme le son pur et paisible d'une flûte (1). C'est un rendez-vous de fiançailles, c'est la fournaise de la passion, c'est le cri du sacrifice, c'est une salle d'étude, c'est la communion avec l'aurore ! A nos rendez-vous avec Dieu pourquoi un lieu lavé et pur ne serait-il pas adapté et quel besoin avons-nous de tous ces lustres et de ces cadres, de ces grilles et de ces tapis, de cet encombrement de bazar autour de nous qui ne nous rappelle que trop l'affreux chaos de notre cœur et de notre mémoire, de ces éclaboussements malpropres sur les murs, de ces catafalques sinistres, de ces barbotements de fange et de chocolat et de ces histoires flasques de tous côtés nasillées par d'épouvantables sacristains ? Accepterons-nous indéfiniment le régime du plâtre et de la crasse ? Et pourquoi ne ferions-nous pas usage de tous ces matériaux, purs excipients de la couleur qui s'offrent à nous aujourd'hui, le verre, la céramique, la laque, les contre-plaqués, et tout le jeu des substances synthétiques (2). L'œil qui est l'instrument de la vue

(1) Platon, dans sa *République*, voit le bleu foncé comme la couleur de son Purgatoire.

(2) Si l'or est absent, du moins que l'éclat, le lustre en subsiste sur les murs et que toute la demeure apparaisse ointe d'une sainte onction comme la pierre de Béthel.

a aussi son toucher propre et il souffre au milieu d'un désordre barbare d'être privé des contacts qui lui seraient agréables. Si un vase vu du dehors est beau, pourquoi n'y aurait-il pas aussi une beauté intérieure, une beauté creuse, une jouissance de la cavité ? L'important est de se sentir nu, de ne pas être emprunté par quoi que ce soit de collant, de graisseux, de laineux, de compliqué, de hérissé, d'étoffé, de rêche, de bourru, qui s'attache à nous et nous prive de ce libre contact que le corps rayonne autour de lui. Qu'on me donne à la fois le doux et le dur, de l'or, du fer, des dessins et des contours qui procurent à la fois une impression de plénitude et d'évidence, de solitude et de présence.

Je ne voudrais pas que l'on me prît pour un musulman ou un iconoclaste. Je n'exclus nullement les images de l'édifice dont j'essaie de débattre ici la structure imaginaire. Mais pénétré de cette idée que l'église est une maison de prière, je voudrais que ce fût à la prière qu'elle servît, que les saints nous assistent par leur présence en figure comme ils l'ont fait par leur présence en réalité, que les images en un mot aient un rôle efficace, non pas un ornement dont nous n'avons que faire, mais une coopération, le modèle consolidé devant nous de leur geste vers Dieu.

Il y a deux espèces de présences : une présence en face de nous, les gens en face de nous auxquels nous

nous adressons, et une présence à côté de nous et derrière nous invisible, tout ce qui est là et dont nous ressentons confusément alentour l'existence, le contact, le concert et la poussée, tout ce à quoi derrière nous nous sommes là pour prêter expression.

Il est évident que dans une église catholique le milieu et la place d'honneur doivent être réservés au Crucifix qui ne fait qu'un avec le Saint Sacrement triomphalement exhaussé au-dessus de l'autel principal. Si nous considérons l'église comme un vaisseau unique et non pas comme une rue bordée de comptoirs ou comme une fédération de chapelles, il n'y a non plus aucune raison de rien changer à l'usage de plus en plus répandu qui réserve l'un des pans latéraux à la Sainte Vierge et l'autre à Saint-Joseph (1). Mais il faudra que le metteur en scène s'arrange pour que ce qui est mis en évidence, ce soit le sens de l'image et non pas sa matérialité. Il ne faut pas voir tout. Il suffit qu'un détail essentiel apparaisse, par exemple une pierrerie à la couronne de la Vierge comme une goutte de rosée céleste, la main de l'enfant qui bénit et dans l'ombre la courbe auguste de la hanche, ou ce visage attentif du Patriarche assemblé et rejoint à la manière d'une menuiserie indestructible. Que l'artiste s'ins-

(1) Uxor tua sicut abundans in latere domus tuæ. (Ps. CXXXVII, 3). Latera Aquilonis civitas Regis magni (Ps. XLVII, 3). Filii tui... filiæ tuæ de latere surgent (Is. LX, 4).
Si non benedixerunt mihi latera ejus (Job. XXXI, 20).

pire de ces cavités obscures au-dessus des autels japonais où l'on ne distingue qu'un reflet amorti de laque et d'or. Mais ici il ne s'agit pas d'un brigand tapi au fond de son repaire, mais d'un regard affectueux qui nous invite et nous encourage : non pas d'une exposition impudique au soleil de notre vulgarité. Ce que l'on voit trop et tout le temps, on cesse bientôt de le voir. Il faut que dans ce que nous regardons il y ait contraste et différence, une construction qui par l'œil fasse appel à l'intelligence, et que l'attention soit le prix de l'effort. Il n'y a non plus aucune nécessité pour que dans la niche ce soit toujours la même statue. On peut la remplacer par une autre suivant l'occasion liturgique. A la place de la Vierge de temps en temps on pourrait mettre un des symboles de la Litanie, la Rose, la Porte, la Tour d'ivoire. Dans notre tête-à-tête avec l'autre vie il est possible de varier les éléments du dialogue.

Devant nous le soleil et derrière nous la forêt, je veux dire que cette multiplicité et cette diversité qui constituent le monde extérieur, maintenant ordonnée, stylisée, rangée, et arrangée, comme le peuple du dimanche, il faut que nous sentions que nous l'avons dans le dos, que nous en sommes la délégation, que nous avons là les premiers rangs d'une armée dont le reste au delà de la porte devient cité, foule, la création tout entière. C'est comme la messe où l'état-major des dévotes et des *aficionados*

passe sans hésiter aux premières places pour y tenir le rôle des chérubins et des séraphins, cependant que, le plus près possible de la porte, la tribu grossière des gentils, des demi-païens et des catéchumènes tousse, sabote, piétine, et attend avec une lourde impatience, sournoise, oblique, ennuyée, intimidée, le moment d'être ailleurs qu'ici et de se dérober à cette atmosphère suspecte. Ou, pour employer une comparaison plus décente, c'est comme si les Saints, pareils aux Rois Mages, étaient entrés dans l'Église, chacun suivi de son peuple et de son troupeau, et avaient été arrêtés comme par une consigne à des distances diverses. Tout cela est peut-être un peu littéraire et devrait être traduit discrètement de manière à ne pas nuire à l'impression d'unité et de pureté de l'édifice, mais cependant comment ne pas voir que dans le modèle fourni par Dieu Lui-même il y a des degrés (1) et de la porte à l'autel un progrès qui doit être indiqué par quelque chose ? (Ainsi dans les cathédrales au pied du sanctuaire cette espèce de lac formé par les transepts.) Comment aussi ne pas regretter que de cette espèce de pêche miraculeuse opérée par les siècles derniers dans l'Océan de la réalité, aucun trophée, aucun ex-voto n'ait été ramené pour suspendre aux voûtes de nos cathédrales ? Tout cela quand nous prions fait partie de l'édifice sous-en-

(1) *Cf.* Les quinze Psaumes dits Graduels qui composent le Petit Office de la Sainte Vierge.

tendu, merveilleusement sensible et délicat, auquel nous sommes associés. Car nul ne se met en ordre avec Dieu qu'il ne se mette par là-même en ordre avec tout le reste. En s'offrant lui-même il offre tout avec lui. Quand un orateur se fait entendre, il ressent tous les mouvements en chaque individu de la foule qui l'écoute. Ainsi l'orant devrait être aussi uni au lieu sacré qui le contient que le chauffeur l'est à son véhicule. Il sent le peuple des morts sous ses genoux et au-dessus de lui dans le clocher tout ce bronze prêt à frémir. Il n'y a pas besoin que nous ayons une peinture sous les yeux ou que le livre soit toujours ouvert pour que l'effet soit sur nous produit. Leur présence quelque part suffit.

Quant à ce que j'appellerai les services ou la cuisine de l'église, l'administration paroissiale et tous les rapports avec le public, pourquoi ne pas les placer commodément dans le sous-sol, réservant l'église même comme un lieu sacro-saint uniquement réservé au commerce de l'âme avec son Dieu ?

C'est alors que le fidèle pourra répéter à son tour et jusqu'à la fin des temps la prière dédicatoire de Salomon (III, Reg. VIII, 23, et suiv.) : *Seigneur Dieu d'Israël, il n'y a point de Dieu qui Vous soit semblable, ni au plus haut du ciel ni sur la terre. C'est Vous qui conservez le pacte de la miséricorde au regard de Vos serviteurs qui marchent en Votre présence de tout leur cœur, Vous-même, dis-je, qui conservez fidèlement ce que Vous avez promis. Est-il*

croyable que Dieu vraiment habite sur la terre ? Car si les cieux et le ciel des cieux ne Vous peuvent comprendre, combien moins cette maison que j'ai bâtie ? Mais ayez égard, ô Seigneur mon Dieu, à l'oraison de Votre serviteur et à ses prières. Ecoutez le chant et l'oraison que Votre serviteur Vous offre aujourd'hui, afin que Vos yeux soient ouverts jour et nuit (1) *sur cette maison de laquelle Vous avez dit : C'est là que sera Mon nom, afin que Vous exauciez la prière que votre serviteur, Vous offre en ce lieu.*

25 *janvier* 1932.

(1) Pourquoi faut-il que toutes les églises soient fermées la nuit ? combien de fois le voyageur n'a-t-il pas gémi devant ces portes closes !

LETTRE A ALEXANDRE CINGRIA SUR LES CAUSES DE LA DÉCADENCE DE L'ART SACRÉ

Paris, le 19 *juin* 1919.

Mon cher Cingria,

J'ai déjà eu l'occasion de vous dire la haute appréciation que je fais de votre livre (1). Je le tiens pour juste de la première ligne à la dernière et comme la consultation la plus complète et la plus pénétrante que je connaisse sur ce sujet affligeant : les causes de la Décadence de l'Art sacré.

Elles peuvent se résumer toutes en une seule : c'est le divorce, dont le siècle passé a vu la douloureuse consommation, entre les propositions de la Foi et ces puissances d'imagination et de sensibilité qui sont éminemment celles de l'artiste. D'une part une certaine école religieuse, en France principalement où les hérésies du quiétisme et du jansénisme sont venues en exagérer sinistrement le

(1) La Décadence de l'Art Sacré, par Alexandre Cingria. Lausanne, Cahiers Vaudois, 1918.

caractère, a réservé dans l'acte d'adhésion religieux un rôle trop violemment exclusif à l'esprit dépouillé de la chair, alors que ce qui a été baptisé et ce qui doit ressusciter au dernier jour, c'est l'homme tout entier dans l'unité intégrale et indissoluble de sa double nature. D'autre part, l'art postérieur au concile de Trente et connu généralement sous le nom absurde d'art baroque, pour qui d'ailleurs j'éprouve, comme vous-même, vous le savez, la plus vive admiration, semble avoir pris pour objet, non plus comme l'Art Gothique, de *représenter* les faits concrets et les vérités historiques de la Foi aux yeux de la foule à la manière d'une grande Bible déployée, mais de *montrer* avec bruit, avec faste, avec éloquence, et souvent avec la pathétique le plus émouvant, cet espace vacant comme un médaillon et dont l'accès est interdit à nos sens pompeusement congédiés. Et ce sont des saints qui par le visage et l'attitude nous indiquent l'ineffable et l'invisible, et toute la foison désordonnée de l'ornement, et des anges qui dans un tourbillon d'ailes soutiennent un tableau indistinct et dissimulé par le culte, et des statues comme remuées par un grand souffle qui vient d'ailleurs. Mais devant cet *ailleurs* l'imagination se récuse intimidée, découragée, et consacre toutes ses ressources à la disposition du cadre dont l'objet essentiel est d'honorer son contenu par des procédés quasi officiels et trop vite dégénérés en recettes et en rengaines.

Mais quand, après la Révolution, l'Eglise, déchue temporellement de sa position magistrale, dut faire appel aux artistes pour l'aider à relever ses ruines, elle se trouva comme de plain-pied en concurrence avec les autres clients qui se partageaient le marché. Tout ce qui tenait une brosse n'était-il pas engagé alors à cette entreprise qui remplit tout le XIXe siècle, je dis cette espèce d'inventaire général de tous les spectacles que l'histoire léguait ou que la nature autour de nous pouvait fournir. — achevé de nos jours, semble-t-il, avec un assez médiocre succès ? La crise religieuse au XIXe siècle, ne fut peut-être pas surtout une crise de l'intelligence, car les arguments opposés à la foi n'ont sensiblement augmenté ni en nombre, ni en force intrinsèque, ni dans la valeur de leurs exposants, ce fut la crise d'une imagination mal nourrie. Les sens s'étaient détournés de ce monde surnaturel qu'on ne faisait rien pour leur rendre accessible et désirable. Grand détriment pour la foi et plus grand encore pour l'artiste qui en perdant la foi perdait aussi l'espérance, et, avec l'Espérance, la charité ou appétit profond, naissant de la confiance en l'absolue valeur de quoi que ce soit que l'on soit capable d'atteindre ou de donner. Par là se trouve secrètement lésé, avec la capacité d'en prendre l'objet au sérieux, le ressort essentiel du créateur qui est l'imagination soit le désir de procurer immédiatement par ses ressources

propres à soi-même et au prochain, à l'aide d'éléments ensemble composés, une certaine image d'un monde à la fois délicieux, significatif et raisonnable.

Quant à l'Eglise, en perdant l'enveloppe de l'Art, elle est devenue au siècle dernier comme un homme qu'on a dépouillé de ses vêtements, c'est-à-dire que ce corps sacré fait d'hommes ensemble croyants et pécheurs, s'est montré pour la première fois matériellement aux yeux de tous dans sa nudité et dans une espèce d'exposition et de traduction permanente de ses infirmités et de ses plaies. Pour qui ose les regarder, les églises modernes ont l'intérêt et le pathétique d'une confession chargée. Leur laideur, c'est l'ostension à l'extérieur de tous nos péchés et de tous nos défauts, faiblesse, indigence, timidité de la foi et du sentiment, sécheresse du cœur, dégoût du surnaturel, domination des conventions et des formules, exagération des pratiques individuelles et désordonnées, luxe mondain, avarice, jactance, maussaderie, pharisaïsme, bouffissure. Mais cependant l'âme à l'intérieur reste vivante, infiniment douloureuse, patiente et espérante, celle qu'on devine chez toutes ces pauvres vieilles dames coiffées de chapeaux extravagants et lamentables, aux prières de qui je suis mêlé depuis trente ans parmi les messes basses de toutes les chapelles du monde. (Car il y a une pauvreté négative, mais

aussi une espèce de pauvreté positive dans la profusion d'une misérable flore !) Oui, même dans ces églises hagardes comme Notre-Dame des Champs, comme Saint-Jean l'Evangéliste de Paris, comme les basiliques de Lourdes, plus tragiques à qui les considère que les ruines de la Cathédrale de Reims, Dieu est là, nous pouvons nous fier à Lui, et Lui peut se fier à nous pour Lui ménager toujours, par nos petits moyens personnels, à défaut de remerciement condigne, une humiliation aussi grande que celle de Bethléem.

Faut-il espérer qu'entre l'Art et la Religion, dans un monde sur qui le signe du Sacré-Cœur se lève, le malentendu va enfin se clore dans l'étroit embrassement de l'Unité Catholique retrouvée ? Que l'Art lassé de l'imitation des apparences telles quelles, va enfin faire un pas vers le monde éternel des causes et des types au sein d'une harmonie de nouveau écoutée ? Et que l'Eglise, en la personne de ses représentants, va moins se défier de ces puissances d'imagination et de sensibilité qui font partie indissoluble de cette humanité catholiquement rachetée non pas en une seule de ses facultés mais en toutes à la fois, par le sang du Christ ? A la glorification du Rédempteur. admettrons-nous qu'aucune de ces ressources d'un monde dont nous venons de dresser minutieusement l'inventaire puisse demeurer étrangère ? Et faut-il croire qu'une Eglise matérielle va de

nouveau servir de digne vêtement à l'éternelle Fiancée rétablie dans l'antique honneur et intégrité de son institution hiérarchique et liturgique ?

C'est cette pensée qui ne nous est pas défendue, c'est cet avenir dont des livres comme le vôtre tendent à rendre l'avènement peut-être moins lointain.

Je vous serre très affectueusement la main.

PROJET
D'UNE ÉGLISE SOUTERRAINE
A CHICAGO

I. — Les villes, ces endroits assignés à la rencontre, à l'amalgame et à la coopération des foules humaines, sont évoquées sur le plan de chaque région par l'intersection d'un certain nombre d'axes physiques, politiques, économiques et moraux. Mais, dans les vieux pays, l'histoire, l'arbitraire, toutes sortes de contingences, sont un facteur d'aberration, et l'on voit par exemple les capitales ou les ports hésiter autour d'un certain point *optimum* qu'ils ne réussissent pas à intégrer. En Amérique, où une carte à grands points est infiniment plus simple et plus lisible, le compas n'a aucune peine à fixer sa pointe sur les centrales nécessaires qui commandent par la volonté de la nature de vastes réseaux.

Parmi ces métropoles qui ont non seulement une utilité subordonnée, un rôle provincial, mais un sens universel, qui sont en quelque sorte les

bases et les points d'appui de la Providence, Chicago est une des plus clairement désignées. L'Amérique est essentiellement sur la sphère une longue ligne verticale d'un pôle à l'autre, perpendiculaire à l'axe europasiatique. Entre les deux Océans elle fait comme une barrière, comme une crête qui distribue à sa droite et à sa gauche l'équilibre. Elle est essentiellement une médiane. Des deux loupes qui s'organisent autour de cette armature, celle du Nord est la plus importante, et là en plein milieu une main énorme et comme la patte d'un animal monstrueux a marqué son empreinte, c'est le groupe des Cinq Grands Lacs Intérieurs, d'où l'on peut dire, avec une faible infraction en somme à la matérialité géographique, que s'échappent deux rigoles, l'une vers l'Ouest et l'autre vers le Sud, le Saint-Laurent et le Missisipi. Jamais intention n'a été plus puissamment marquée, il était impossible d'écrire en lettres plus gigantesques sur la face de la Terre le mot : *C'est là.*

II. — Sur ce sens universel de Chicago les magnifiques manifestations eucharistiques de 1926, où, par centaines de milliers de représentants les douze tribus de l'Israël catholique sont venues adorer le Sauveur toujours présent, vivant et agissant au milieu de Sa postérité, ont appelé récemment notre attention.

Ne laisseront-elles pas sur cette terre prédestinée une trace permanente, une *empreinte ?* N'y a-t-il pas quelque chose à faire ? Notre-Seigneur a été exalté pendant quelques jours au-dessus de la plus immense assemblée humaine qui L'ait jamais contemplé. Ne lui dira-t-on pas de demeurer ? Lui qui aimait les hommes et qui avait pitié de la foule, ce grand réservoir d'humanité ne Lui fera-t-il pas une place dans ses profondeurs ? Ne Lui dirons-nous pas en Lui retournant les paroles qu'Il adressait jadis à Zachée : Descends, Seigneur ! nos yeux, comme dit le Psalmiste, se sont fatigués à regarder toujours en haut, *suspicientes in excelsum. Il faut* qu'aujourd'hui même Tu fasses Ta demeure avec nous ! Ce n'est plus au-dessus de nous, c'est en nous-mêmes, c'est au milieu de nous que nous voulons T'avoir et Te posséder.

Comme on met dans la terre le grain qu'on a cueilli sur l'épi, je propose qu'en mémoire de la manifestation de 1926, on construise une église souterraine à Chicago.

III. — *Construire* n'est pas le mot que je voudrais employer. Aujourd'hui l'édifice n'est plus une pile verticale de matériaux percés d'ouvertures et séparés par des cloisons. Nous disposons avec le ciment armé d'une espèce d'étoffe homogène, une matière aussi obéissante entre nos mains qu'est l'argile entre celles du potier. Il ne s'agit plus

d'équilibrer une masse sur des fondations ou sur des pilotis. Il s'agit de fabriquer un réceptacle, un vase. L'Eglise gothique était une espèce de forêt couverte, l'autel au milieu d'une clairière dominant un campement de pèlerins. Celle que je propose serait un organe et le plus sacré de tous, le cœur.

A cette graine céleste, à cette parcelle de froment dont l'apparence cache le Verbe incarné, il s'agit de préparer un tabernacle qui nous reçoive nous-mêmes avec Lui. La croix qui devait tirer tout à elle a consommé son action. L'Église n'est plus une réunion de chemins, elle est le centre profond où ils aboutissent. Le tabernacle a absorbé l'église.

IV. — Toutes les églises depuis Constantin ont été élevées avec l'idée à la fois de l'illumination et de l'enseignement. Elles sont à la fois des phares et des chaires, le flambeau qu'on a mis sur la montagne afin qu'on le voie de plus loin et la montagne elle-même. Mais aujourd'hui l'humanité s'est accumulée comme un déluge couche sur couche et l'église s'y trouve engloutie, comme on voit pour cette pauvre Trinité de New-York. On dirait que tout s'enrobe et s'incorpore au sein de l'uniforme gâteau humain, pareil aux rayons de la ruche. Aujourd'hui celui qui cherche le salut, c'est en vain qu'il lèverait les yeux : qu'il se fie plutôt à son propre poids, à cette force mysté-

rieuse de gravitation qui est la qualité première de sa substance.

Les ailes nous manquent, mais nous avons toujours assez de force pour tomber.

V. — Beaucoup d'églises — je ne parle pas de l'Italie où si aimablement le sanctuaire n'est séparé de la rue que par un rideau à demi soulevé — comportent pour qu'on y entre un effort. Souvent il y a une longue suite d'escaliers à gravir, et ne serait-ce qu'une seule marche, c'est encore trop pour un pied alourdi par l'habitude et le péché.

L'église que je propose au contraire s'ouvrirait sous les pieds du passant comme une trappe. Il faudrait un effort pour s'empêcher d'y tomber. Ses ouvertures s'enfonceraient directement dans la terre comme les entrées du Métro ou comme ces regards à New-York par où l'on précipite le charbon au fond des caves. Il y a assez d'églises déjà pour les gens qui ont conservé une intelligence et une volonté individuelles, choses dont la vie moderne avec l'énorme pression collective qu'elle exerce sur les âmes et sur les corps tend à priver l'habitant de nos abîmes urbains. Il faut qu'une trappe s'ouvre sous leurs pieds et qu'il n'y ait plus qu'à couler en masse comme le grain au fond du silo et là tout à coup, comme celui que la tombe d'un seul coup a englouti, ils trouvent le silence de Dieu.

Il ne s'agit pas d'adorer Dieu, il s'agit de L'habiter.

VI. — La première église catholique et romaine a été le Colisée, ce rendez-vous où débouchaient toutes les routes de l'Univers. Là pendant deux siècles a siégé en cercles concentriques toute l'Humanité, comme une espèce de tribunal, ou de jury, ou de Cour d'enquête, pour considérer nos pères et nos mères qui sous la dent des bêtes rendaient témoignage à Jésus-Christ.

L'église nouvelle, elle aussi, ressemblerait au Colisée, ou plutôt elle serait un double Colisée l'un sur l'autre, une double coupole, un double amphithéâtre l'un à l'autre ajusté et réciproque, celui de la Terre et celui des Cieux. Ce serait exactement comme les deux valves d'une coquille (ou encore comme la tortue des mythologies Indienne et Chinoise qui porte le monde). Au milieu de la vasque inférieure se tiendrait Jésus-Christ et dix mille hommes autour de lui pourraient s'agenouiller.

Cette église serait toujours ouverte. Jour et nuit on pourrait y entrer. Il y régnerait une lumière continuelle et toujours la même. La prière n'y cesserait pas, conformément à ce texte de l'Apocalypse qu'on récite le jour de la Dédicace des églises : *Et portae ejus non claudentur per diem ; nox enim non erit illic.*

VII. — Si on creuse la terre, on trouve de l'eau. Le fond de la vasque sacrée autour de laquelle rang sur rang se presseraient les âmes altérées serait donc occupé par un lac. Au milieu se dresserait l'autel surmonté de la montrance.

Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur l'immense symbolisme de l'Eau, qui signifie principalement le Ciel. L'Esprit qui nage sur les Eaux, le Déluge, l'eau du baptême, les eaux de salut où l'on trouve le mystique ΙΧΘΥΣ, le puits de la Samaritaine, la piscine de Béthesda, la Mer d'airain du temple de Salomon, l'apparence de chrysolithe que décrivent Isaïe et Jean sous les pieds de l'Ancien des Jours. Quoi de plus naturel que de voir le Christ se dresser au milieu de l'Eau vivante, de ce lac qui rappelle celui du milieu duquel il a si souvent enseigné et que ses pieds ont apaisé, de cette eau sacramentelle qui sépare et qui réunit, de cette Eau désirable dont parle le psaume *Quemadmodum ?* Tout ce que le cœur désire peut toujours se réduire à la figure de l'eau. Conduisons donc notre âme à cette coupe qui est remplie jusqu'aux bords.

VIII. — Au milieu de l'eau se lève l'autel. Au milieu de l'autel, pareille à la tige d'un lys immaculé, se dresse la montrance. Je concevrais assez que l'autel et la montrance fussent de verre, c'est-à-dire quelque chose de pareil à de l'eau solidifiée,

comme cette cathédrale que décrit le navigateur irlandais dans l'épopée de saint Brandan.

Pour faire face de toutes parts à l'immense cirque des fidèles il y aurait quatre autels réunis comme les pétales autour du calice. Et la montrance au sommet de la hampe virginale exposerait également quatre hosties entre les rayons d'une quadruple croix.

Quatre tribunes soutiendraient les pupitres d'où le diacre proclame l'Evangile.

A ces quatre autels on dirait à la fois quatre messes, de sorte qu'on lirait à la fois quatre évangiles.

IX. — A la vasque inférieure s'emboîte exactement la coquille supérieure. Elle est entièrement occupée, peinture ou mosaïque, par l'image gigantesque d'un Christ byzantin étendant les deux bras sur son peuple qu'il couve et mêlé à des gerbes de blé, à des sarments, à des grappes de raisins, à des anges adorants et à des phylactères portant de grandes inscriptions Scripturales. Les couleurs seront rouge, bleu, vert, violet, blanc, noir et or. Toute la bordure du bouclier sera occupée par un texte prophétique noir sur blanc. La couleur de la coupole se reflétera en dessous dans les eaux de la piscine (ou sinon du verre noir).

Si l'on veut une variante, la coupole, au lieu d'être unie comme un couvercle, pourrait être

fortement plissée comme ces coquilles qu'on appelle précisément des bénitiers.

X. — Pour l'éclairage j'avais pensé d'abord à un *oculus* qu'un rayon traverserait à un moment calculé de la journée. Sans renoncer absolument à cette idée, je vois le rayon oblique d'un puissant projecteur qui de bas en haut viendrait frapper la voûte et créerait ainsi dans la piscine une agitation somptueuse d'or et d'émaux. Une douce et faible émanation lumineuse éclairerait continuellement l'île sacramentaire et y ferait briller çà et là un diamant ou une larme. Quelqu'un aussi pourrait penser, pour remplir toute cette cavité de prière, à une sorte d'atmosphère bleue. De toute manière je pense que l'église n'a pas encore utilisé suffisamment les ressources de l'éclairage moderne.

XI. — L'église que je décris serait une église complètement intérieure. Je n'ai donc rien à dire de son apparence extérieure. Cependant le toit calcaire pourrait être utilisé par la spirale d'un Chemin de croix. Mais je préfèrerais que le tout fût entièrement recouvert ou caché par des bâtiments servant à la miséricorde extérieure, écoles, manécanteries, librairies, dispensaires, etc... L'aération serait facilement obtenue par un dispositif mécanique quelconque.

XII. — J'avais d'abord préentendu dans cette vasque immense un silence continuel. Pas de musique et pas de chants. Mais cependant on ne peut exclure d'un lieu où réside le Saint Sacrement la cérémonie qui lui est propre du *Salut*, et cette liturgie proprement créée par l'ostensoir, cette espèce de concert spirituel, ou, si l'on veut bien me pardonner l'irrévérence, de sérénade comme offerte par une cour à son suzerain, le *motet*. Je ne suis pas un archéologue. J'ai une profonde admiration pour la mélodie grégorienne et le plain-chant, et par goût personnel je les préfère, ils me suffisent. Mais si nous devons offrir à Dieu toutes les ressources de l'Art, comment exclure celles de la Musique ? Il y a place pour parler à Dieu à autre chose que la modulation affectueuse d'une voix nue. Et, pour ce qui s'est passé depuis le Moyen Age, quand on compare les profondeurs du dogme et du sentiment chrétiens aux naïvetés sonores qui ont eu jusqu'ici la prétention de les traduire, il ne serait pas si excessif de murmurer que le domaine de la Musique sacrée est presque vierge et qu'à peu près tout reste à dire.

Une autre conception est évidemment possible. Sous le balcon du Roi il n'y a pas évidemment d'objection à étaler les préparations de l'orchestre et à ce que le bâton d'un chef mette en branle les acclamations mesurées d'une foule. Mais dans cette fosse que nous essayons de constituer aujour-

d'hui pour les abîmés d'une grande ville, dans cette espèce de bassin de décantation d'eaux polluées, il ne faut rien admettre qui soit trop directement contradictoire au silence et qui fasse autre chose que s'y associer. Nous porterons ailleurs nos manifestations orphéoniques.

Je propose donc non pas l'installation dans cette église, qui doit être comprise comme un tabernacle et le Saint des Saints, d'une organisation de musique et de chant, mais son apostement dans une salle voisine communiquant avec le vaisseau principal par des ouvertures, faciles à plus ou moins aveugler, de sorte que la musique soit moins une présence positive, une activité profane, une actualité désobligeante, qu'une émanation, l'âme là-bas en phrases indistinctes qui raconte à Dieu ses souvenirs, ses douleurs, ses doutes, ses craintes, ses espoirs et ses péchés, toute la vie humaine qui brûle quelque part sur un secret encensoir comme un parfum sonore et subtil. Ainsi la musique, voisine de Dieu, communiquant avec lui, mais cependant soustraite à Sa présence immédiate, dégagée des plus étroites obligations liturgiques (1) et pouvant procéder, dans cette espèce de vestibule de l'édifice et de l'âme où on lui a permis de camper ses pupitres, à cet examen de conscience, à ces interrogations du cœur, à

(1) Sauf celles bien entendu que prévoient les rubriques pour les saluts du T.S.S.

cette clarification du temps, qui sont son sublime devoir, pourra expliquer à Jésus-Christ bien des choses que les pauvres êtres à côté agenouillés autour de la coupe inaccessible n'ont plus sentiment ou parole pour dire. La mélodie grégorienne est le langage des Anges, mais la musique avec ses ressources modernes est comme une traduction appropriée aux oreilles de Dieu de celui des hommes.

La salle connexe, pouvant être séparée complètement de l'église proprement dite, pourrait servir à la prédication et aux différentes fonctions paroissiales.

XIII. — Il me reste à parler de l'une des fonctions essentielles de la liturgie eucharistique : la Procession. Le Roi ne reste pas toujours sur Son trône : Il descend vers son peuple, Il fait le geste de s'unir à Son royaume, Il Se montre, non pas seulement passivement, mais activement. Nous devons Lui préparer non seulement un Trône, mais une Voie et l'édifice eucharistique doit comporter l'un et l'autre.

Dans un édifice souterrain cette Voie sera également souterraine. Avant d'être exalté dans l'épi, le grain céleste reçoit croissance et progrès au-dessous de la surface du sol et les catacombes font suite à la maison cachée de Nazareth, à la grotte de Bethléem, au sépulcre de l'Arimathéen. La première chose que fait l'âme du Christ après s'être

détachée de son corps divin a été de descendre vers les lieux bas « *descendit ad inferos* ». L'Eglise commence par la crypte et il y a eu à ce moment une espèce de préparation, de plantation, de consécration par le fondateur lui-même de ses fondations éternelles. Si la croix est au-dessus, la pierre est au-dessous. Le travail de la Grâce et de la Rédemption embrasse toute la nature, et avant de couronner ses sommets, il la pénètre dans ses profondeurs.

C'est pourquoi autour de la cavité sacrée ménageons une galerie qui permette à notre Souverain lumineux et enseveli, chaque semaine ou chaque jour, de procéder à une sorte d'inspection symbolique ou de bénédiction des fondations de l'énorme cité humaine au-dessus accumulée, et de décrire autour de Sa propre permanence une orbite souterraine. Il s'avance et tout un peuple Le suit, un flambeau à la main. Les parois de la galerie qui s'illumine sous Ses pas sont pures comme le sel et brillantes comme le cristal, on dirait une eau congelée. Douze anneaux sombres rappelant les portes de Jérusalem marquent les étapes de la procession. Des traînées de cristaux, çà et là sur les parois rappellent la couleur de ces portes empruntées à la matière symbolique des pierres du Pectoral, telles qu'elles sont décrites dans l'Apocalypse. Immédiatement devant le cortège tout est obscur, mais à l'extrémité visible de la galerie on

a ménagé une lumière éclatante qui s'éteint et se rallume plus loin à mesure que Dieu s'avance, ménageant toujours entre elle et Lui le même intervalle dans le noir ; cette lumière qui précède le jour et qui prépare son chemin à la Vérité.

Tôkyô, 30 *novembre* 1926

LES INVITÉS A L'ATTENTION

A Mademoiselle Suzanne Fouché.

Mademoiselle,

Vous me demandez de parler, en ce premier numéro de votre Bulletin, à ceux que vous appelez les *Diminués* de Berck, diminués en effet, en ce qui est de l'activité matérielle, mais qui sont aussi des *agrandis*, des âmes agrandies et approfondies dans des corps entravés. Parmi eux, si je pouvais choisir, je m'adresse non pas à ceux chez qui la maladie n'est qu'un accident, une épreuve momentanée, mais à ceux, pour employer une expression qui paraîtra bien cruelle, chez qui elle est une *vocation*, une conversion définitive de toute la nature. Je m'adresse aux *acclimatés,* à ces patients à la manière de Pascal, qui n'attendent pas de guérison, mais qui, leur état une fois accepté, tournent sur cette condition étrange qui est la leur, le regard lucide à la fois du chrétien et du savant,

et qui sont capables de méditer cette parole substantielle : *Mon espérance est du côté de mon attention*.

La douleur est une présence et elle exige la nôtre. Une main nous a saisis et nous tient. Nous ne pouvons plus lui échapper, nous ne pouvons plus être ailleurs, nous ne pouvons plus être distraits. Notre oreille est continuellement tendue à ce travail qui se fait en nous, à cette note de lime et de scie, à cette opération sur notre corps d'une volonté qui n'est pas la nôtre et d'une loi étrangère à notre convenance physique. Quelque chose profite de tout ce monde organique, à l'intérieur de nous-mêmes dont, bien portants, nous n'avons pas conscience et que seule nous révèle l'exploration, ou l'assaut, ou l'investissement, ou l'occupation et le blocus, de cet ennemi ingénieux et intime, dont les relations avec nous tiennent à la fois de la violence et de la persuasion.

Une question continuelle est présente à l'esprit du malade : Pourquoi ? Pourquoi moi ? Pourquoi est-ce que je souffre ? Les autres marchent, pourquoi est-ce que je suis immobile ? Les autres rient, courent, travaillent, jouissent de ce beau et vaste monde, suivent un chemin et une carrière, produisent une œuvre, élèvent une famille, s'occupent parmi leurs semblables à une quantité de choses utiles et délicieuses. Qu'est-ce qui m'est arrivé ? Pourquoi est-ce que j'ai été mis de côté, impuissant, inutile, étendu depuis le matin jusqu'au soir pen-

dant des jours et des mois et des années sur la même couche, en compagnie d'événements minuscules et de cette matière du temps dont les normaux ne s'aperçoivent même pas ? Pourquoi est-ce que j'ai été choisi ? Qu'est-ce qui m'a valu cette désignation nominale, cette élection au rôle de passif et l'épinglement au rideau de mon lit de ce programme de tortures à épuiser qui est mon lot, paraît-il, et la chose pour quoi je suis né ?

A cette question terrible, la plus ancienne de l'Humanité, et à laquelle Job a donné sa forme quasi officielle et liturgique, Dieu seul, directement interpellé et mis en demeure, était en état de répondre, et l'interrogatoire était si énorme que le Verbe seul pouvait le remplir en fournissant non pas une explication mais une présence, suivant cette parole de l'Evangile : « Je ne suis pas venu expliquer, dissiper les doutes avec une explication, mais *remplir,* c'est-à-dire remplacer par ma présence le besoin même de l'explication. » Le Fils de Dieu n'est pas venu pour détruire la souffrance, mais pour souffrir avec nous. Il n'est pas venu pour détruire la croix, mais pour s'étendre dessus. De tous les privilèges spécifiques de l'Humanité, c'est celui-là qu'Il a choisi pour Lui-même; c'est du côté de la mort qu'Il nous a appris qu'était le chemin de la sortie et la possibilité de la transformation. Il nous a appris à préférer à toutes les fables des poètes et à toutes les fantaisies de

l'imagination ces dures premières marches affreusement réelles et praticables. De la nature de l'Homme c'est la souffrance qui Lui a paru l'essentiel. Par Lui elle a cessé d'être gratuite, elle paye maintenant quelque chose, et ce quelque chose, c'est le Christ qui est venu nous l'apporter. Il est venu nous montrer ce que nous sommes capables d'acquérir et de réparer en payant, d'acquérir et de réparer pour nous-mêmes et pour les autres avec une monnaie dont le cours est universel et dont la dépense nous est d'ailleurs imposée, le seul choix nous étant laissé de l'employer ou absolument de la perdre. Ainsi l'homme qui souffre n'est pas inutile et oisif. Il travaille et il acquiert par sa collaboration avec la main bienfaisante et cruelle qui est à l'œuvre sur lui, non pas des biens périssables et relatifs, mais des valeurs absolues et universelles dont il a la disposition. Il est tout entier transposé dans la nécessité. Certes sa souffrance est nécessaire, en ce sens qu'il n'est pas libre de la rejeter, mais lui-même est nécessaire à la souffrance. Quelque chose se passe à quoi son corps et son âme, ou disons d'un seul mot, sa présence, est indispensable, et qui ne pourrait exister sans lui. Tout en lui est devenu acte par le sacrifice qui en est fait. Chose merveilleuse ! son travail est d'être travaillé, c'est lui-même qui fournit la matière de cette élaboration mystérieuse, c'est son âme qui subit l'opération de

mains aussi savantes et délicates que celles d'un artiste ou d'un créateur, il y a quelqu'un à l'œuvre sur lui qui l'empêche de revenir à l'état vulgaire et qui lui demande autre chose, qui lui pose patiemment, et suivant un mode mystérieusement apparenté à sa propre nature, cent fois et mille fois la même *question* (dans l'antique sens juridique du mot), jusqu'à ce qu'il ait répondu la réponse essentielle qu'on veut de lui et ce *oui* qui pour la plupart se confond avec le dernier soupir.

Ainsi la souffrance ressemble à la grâce en ce qu'elle est une élection gratuite, bien qu'il ne soit pas interdit de trouver parfois entre la nature et le don de Dieu un rapport de convenance. Toutefois il y a cette différence que nous pouvons nous dérober à l'une, mais non pas à l'autre qui nous prend de force. L'une va jusqu'au corps à travers l'âme, l'autre s'adresse à l'âme à travers le corps. L'une est comme un empoisonnement, l'autre comme une voie de fait. Mais toutes deux nous séparent du monde et nous livrent à quelqu'un qui est avec le monde non pas comme la partie dans le tout mais comme la cause dans l'effet. C'est la cause qui nous a faits qui n'est pas contente de son ouvrage et qui le reprend et qui nous oblige à nous apercevoir d'elle. Le Malade et le Saint, c'est quelqu'un que Dieu ne laisse pas tranquille. Un rythme nouveau intervient dans l'engrenage automatique de nos effets et de nos causes, nous

frottons, un accident intérieur s'est produit, un doigt s'est introduit qui engourdit et qui pince et qui nous oblige à quelque chose de différent comme marche et comme accommodation.

Je sens trop en relisant les lignes qui précèdent que l'ordre et la bonne composition y manquent. Il y a des répétitions, il y a des phrases d'où sortent toutes espèces d'amorces interrompues qu'il faudrait rogner ou provigner, il y en a d'autres qu'il faudrait transporter à d'autres endroits, il suffirait de taper dessus un petit coup pour les caler. Mais j'ai perdu le goût du beau travail scolastique, je préfère suivre ma plume que de la diriger (il y a d'ailleurs une certaine entente entre nous deux). Je préfère à cette ombre immobile dans un carré de papier le mouvement de diverses idées qui se cherchent et après de lents essais ne se retrouvent que pour se séparer.

Et puisque nous parlons d'immobilité, tout le monde bouge, n'est-il pas nécessaire qu'il y ait aussi parmi les hommes des immobiles et ces amis de Dieu qu'il a choisis pour *passer moins*, pour être associés de plus près à cette durée qui est le voile de l'éternel Présent ? Qu'il y ait des témoins comme il y a des acteurs ? Chers amis de tous côtés gisants, privés de tout excepté de cette force essentielle et tenace qui vous retient à la vie, et qui peut-être est nécessaire pour maintenir bien d'autres fils tendus qui s'accrochent à vous sans que vous le

sachiez, vous êtes ceux qu'on a fait entrer de force comme les Invités de la Parabole. Vous êtes pour toujours ou pour quelque temps les *Invités à l'attention*. Tous ces gens debout et bougeants et agissants que vous enviez, êtes-vous sûrs qu'ils vivent autant que vous ? Est-ce que la vie pour eux n'est pas un rêve où l'engrenage de l'idée et de l'acte, de l'habitude et du geste, s'opère pour ainsi dire de lui-même et presque sans aucune intervention de la pensée ? Mais vous, Dieu vous a fait un amer loisir. Est-ce que le goût d'une poignée de cerises par exemple n'est pas différent pour le convive repu qui les picore distraitement à la fin d'un bon dîner, ou pour le voyageur altéré et affamé qui les savoure non seulement de la bouche et du palais, mais du plus profond de son cœur et de son estomac ? Est-ce qu'un bouquet de belles fleurs fraîches, une assiette toute remplie et débordante de grosses grappes de raisin, n'apporte pas plus de joie au chevet d'un malade que sur la table à thé d'une Parisienne ? Dans le premier cas, il y a eu simple effleurement rapide du regard et de l'esprit : l'esclave n'a pas le droit de s'arrêter une seconde, il faut qu'il aille à sa tâche. Dans le second cas, il y a *communion* et la présence solennelle à côté de nous de ces belles choses que Dieu a faites a quelque chose de sacramentel. L'instrument de cette communion est l'attention, le ressort en est le besoin, la matière profonde

en est le consentement, comme dans ce sacrement que saint Paul appelle par excellence le *grand sacrement* et qui est le Mariage. Par le consentement nous nous ouvrons sans réserve à toutes ces belles et bonnes choses qui nous sont offertes et nous leur permettons d'être avec plénitude par rapport à nous tout ce que le Créateur leur a commandé d'être. Mais ne serait-ce pas une idée, au lieu de consentir simplement à ce fruit ou à cette belle rose trempée de pleurs d'argent, de consentir à Dieu ? De faire attention à Lui, bien que ce soit plus difficile ? De consentir du plus profond de notre âme et de notre corps à Lui, et de profiter de ce que nous sommes vaincus pour capituler, pour couler à fond, pour capituler sans articles dans une amère et silencieuse communion qui ne laisse pas un pouce de notre territoire inoccupé ? Cette humanité qu'Il a faite, pourquoi est-ce qu'Il n'y goûterait pas une fois de plus ? Ce calice qu'Il nous a donné à boire, pourquoi est-ce que notre souffrance ne servirait pas à Lui en rafraîchir le goût ? Ces fleurs, après tout, n'étaient que des signes bons à flatter un moment notre contemplation. Mais nous prêtons l'oreille à une nomination insistante et personnelle de notre nom. Nous sommes comme le mineur ou le puisatier enseveli qui entend tout là-bas le travail, le petit grattement de l'ami qui est à l'œuvre pour le délivrer. Il appartient à notre cœur de le devancer, de l'aider par une

adroite et sainte immobilité au lieu de le gêner par tous ces pauvres gestes éperdus. « *Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis* ». Ah, Seigneur, ce n'est pas *demain*, c'est *aujourd'hui* même que Vous avez dit, oui, c'est à cet instant même de suprême torture que cela m'est arrivé, et je ne pouvais comprendre Votre parole que sur la croix (1).

Brangues, septembre 1928.

(1) Voir la vie d'un de ces Invités à l'attention. Vingt-deux ans de martyre. L'Abbé Joseph M. Girard, par Myriam de G., à la *Vie Sociale*.

LA TROISIÈME RENCONTRE

(Jean XVI, 1-14)

Le troisième jour qui suit le dimanche de Pâques, voilà Pierre qui s'écrie tout à coup : *Je vas pêcher*. Il y a là avec lui Thomas, Didyme comme on l'appelle, et Nathanaël qui est de Cana et qui sait mieux tenir une faucille qu'un aviron, et les fils de Zébédée, eux ils sont du pays, et deux autres camarades. Ils disent : Nous allons avec toi. Ils montent tous avec lui dans la barque.

Il y a longtemps que ça ne lui est arrivé de faire la pêche. Trois ans que l'on trôle ensemble sur toutes les routes de Judée et de Samarie. Et maintenant c'est fini, et de quelle manière ! Ou plutôt on ne peut pas dire que c'est fini, c'est l'ancienne vie qui peu à peu s'est amincie et qui s'est en allée de nous par lambeaux, maintenant il n'en reste plus rien, et c'est quelque chose d'énorme et de totalement différent qui a commencé. Ça ne fera pas de mal de revenir au pays pour tirer

les idées au clair. Ça sera intéressant de refaire un peu les gestes d'autrefois pour voir la différence. Et d'ailleurs on nous a dit d'aller ici, il n'y a qu'à obéir : *Je vas pêcher !*

Donc Pierre est revenu dans son pays. C'est aussi bien qu'il fasse nuit à présent. Hier quelle drôle d'impression ! La maison, le village, tout était là. On ne peut pas dire qu'il y manque rien, c'est aussi bien imité que sur une peinture. Il y a une vieille porte qui est juste restée pareille que quand j'étais tout petit, je me suis amusé à l'ouvrir et à la fermer je ne sais combien de fois. Les gens mêmes, on les reconnaît tous, ils n'ont pas tant changé, c'est curieux que je commence à ne plus me rappeler leurs noms. Pourquoi prennent-ils cet air gêné quand on cause avec eux, au bout de trois minutes ? D'abord on croirait qu'ils sont bien contents, et puis voilà cet air embarrassé, il n'y a plus moyen de les retenir. La maison, le village, la tombe des parents, comme c'est attendrissant ! Mais quant à habiter ça de nouveau il n'y a personne ! On n'habite pas une peinture.

Mais tant qu'à pêcher, cela, on sait y faire encore. Ça, le goût est resté. On dirait même que cela n'a fait qu'augmenter et croître. Autrefois il n'y avait pas un meilleur pêcheur de poissons que Simon Pierre d'un bout à l'autre de la mer de Galilée. Une belle nuit comme ça, pas un air de vent, un peu chaude, il n'y a pas moyen d'y tenir. Ça doit

être pourri de poissons dans les endroits que je connais. *Je vas pêcher.*

Pas du tout, il n'y a pas de poissons. On a reconnu tous les bons endroits d'autrefois. Pas de poissons. L'eau est inhabitée. Et maintenant il commence à faire jour. On commence à reconnaître les figures. Voilà Nathanaël et voilà Jean.

Alors on voit un feu sur le rivage, il y a quelqu'un. Il a parlé, il a indiqué quelque chose. Et Jean dit tout à coup : *C'est le Seigneur.* Ils le savaient déjà.

A l'instant Pierre qui était nu remet ses vêtements et il se jette à l'eau pour arriver plus vite : *Et la barque n'était pas très loin de la rive, mais comme qui dirait deux cent coudées — quasi cubitis ducentis.* — *Coudées :* suggérant la brasse du nageur.

La barque, c'est l'Eglise où est le Pape entouré du Collège Apostolique. Elle n'est pas loin de la terre, de cette rive où nous attend le Christ et où nous aborderons tous un jour. A portée de sa voix. Elle en est séparée par un chiffre parfait : Cent plus cent, la dizaine décuplée qui s'ajoute à elle-même. Au jardin des Oliviers Jésus était séparé de nous par *un jet de pierre*, juste la mesure qu'il faut pour qu'il ne soit pas à l'abri de nos coups, pour que nous puissions lui faire du mal, pour que quelque chose de nous puisse l'atteindre là où nous ne pouvons passer nous-mêmes. Aussi loin que l'on peut lancer une pierre, nous l'avons rejeté. Pour que ce que nous lui lançons de toutes

nos forces puisse lui faire impression, nos pierres, — nos prières aussi. Maintenant Il a rétabli entre Son Eglise et Lui la distance officielle, celle qui est faite pour rester la même, celle qu'Il avait déterminée quand il prêchait jadis à Capharnaüm, la distance qu'il faut pour la foi et juste le petit retard qu'il faut pour la miséricorde, d'un côté et de l'autre de la barrière spirituelle la mesure exacte de l'écartement, ce qui empêche l'un de voir et ce qui empêche l'autre d'être vu, cette proposition à la Durée, ce cadre vide du Temps que les siècles viennent remplir, cette invitation et cette interrogation parallèles du côté de la Loi et du côté de l'accomplissement, le Croissant de la révélation qui complète celui de la Croyance pour former un cercle parfait, ces deux C correspondants qui sont les moitiés de O.

Pierre ne se laisse pas arrêter, il se jette à l'eau. Mais avant de se lancer, il se revêt, comme l'Evêque avant la messe que nous voyons assumer des pieds à la tête ses vêtements pontificaux.

Il y a un feu sur la rive, un point rouge dans l'ombre, trois braises allumées, quelque chose comme la lampe qui brûle devant le Saint-Sacrement, ou cette semence du Feu nouveau que l'on consacre le Samedi Saint.

Pierre a passé le premier. Il ne marche plus miraculeusement sur l'eau comme jadis quand le Maître lui tendait la main. On peut dire qu'il

barbote et sa barbe grise est toute ruisselante. Ce n'est pas si commode de nager avec ces vêtements qui s'attachent à vous. Les autres le suivent à force de rames, traînant un poids si lourd que cela les empêche d'avancer. Attention, mes amis !

Car à la parole de cet inconnu dans l'ombre sur la rive ils ont jeté le filet à droite. Et quand on vérifie, la seine une fois tirée au sec, et c'est miracle qu'elle ne se soit pas rompue, il y a cent cinquante-trois gros poissons. Je dis 153.

Qu'est-ce que c'est que ces cent cinquante-trois gros poissons ? et qu'est-ce que cela peut nous faire, à nous qui lisons notre évangile en ce mois d'avril 1931, qu'il y ait cent cinquante-trois gros poissons, ou seulement cent cinquante-deux ? je vous le demande.

Les anciens Pères ont cru que tout ce qu'il y a dans la Bible sans exception était pour notre profit et réfection spirituelle. C'est comme l'Agneau Pascal dont on dévore les intestins avec la chair et dont on pulvérise curieusement les ossements calcinés. Ou encore c'est comme l'industrie moderne qui de n'importe quoi extrait je ne sais combien de sous-produits vendables. Par conséquent tous ces chiffres si remarquablement précis, ça a sa raison d'être, il ne faut pas les lâcher sans avoir essayé d'en tirer quelque chose.

153 étant un nombre qui ne conste pas de l'opération d'un facteur interne, ce serait peut-être

une idée de commencer par en réséquer le dernier chiffre, le 3 placé sur la 3e colonne, qui se présente à nous en manière de projection comme l'engin arithmétique qui a servi à obtenir tout le reste : 15 c'est 3 fois 5. Or nous savons que *trois*, c'est la racine de tous les nombres, cette image abstraite de la Trinité sur quoi toute la création et particulièrement l'âme humaine comme le montre saint Augustin, a été constituée. Ce *trois* réuni au chiffre deux, c'est toute la figure d'Adam, telle que la traduit l'interprétation géométrique, la croix, le cœur au milieu des quatre membres. *Deux* astucieusement inséré dans le *trois*, n'est-ce pas comme les deux pupilles des yeux qui vous regardent ou le double pertuis des narines et des oreilles ? ne retrouvons-nous pas dans toute la nature cette loi de symétrie et de réponse ? *Trois*, c'est la substance, c'est l'armature, c'est l'architecture essentielle, et *deux*, c'est la vie, c'est la conscience, c'est le départ et la plurification de tout, c'est l'unité qui s'engendre elle-même, c'est le principe de l'identité et de la division. Tout cela fait *cinq*, les deux mains, cette réduction ouvrière de nous-mêmes en une frange que nous portons au bout de nos deux bras.

A cette nature d'Adam vient s'ajouter du dehors la bénédiction de Dieu. C'est la Trinité qui bénit Sa ressemblance et Son œuvre, qui lui confère quelque chose, qui lui apporte à la fois approbation et mandat. Ainsi le prêtre encore aujourd'hui quand

il baptise et quand il bénit, c'est toujours au nom de la Sainte Trinité. La bénédiction, c'est la grâce par le moyen du Verbe qui s'unit à la nature et qui produit en elle le goût et le pouvoir de quelque chose de nouveau, répondant à l'invitation qui lui est adressée. C'est ainsi que les bénédictions superposées de Dieu dans la Genèse multiplient les espèces végétales et animales et le genre humain tout entier. *Multiplicans, inquit, multiplicabo semen tuum* (Gen. XVI, 10). Et dans les Psaumes il est dit (Ps. IV, 8) : *A fructu frumenti, vini et olei sui multiplicati sunt.* Le froment, c'est la substance, l'huile c'est l'onction sur la tête de Jésus-Christ, et le vin, c'est l'esprit vivifiant. C'est tout cela qui sert à bénir l'homme, comme il est dit dans l'évangile de la Pentecôte : *Je suis dans le Père, et vous êtes dans moi, et je suis en vous.*

Il y a deux bénédictions, l'une naturelle, l'autre surnaturelle, dont l'une est représentée par le cœfficient, l'autre par la décimale (dont le symbole est la croix : X — ou le cercle : O), l'une qui est reproduction, l'une qui est somme, et l'autre qui est consommation, l'une qui est proportion et l'autre qui est plénitude. C'est cette plénitude dans la louange qui est exprimée par les CL Psaumes dont chacun se termine par une acclamation à la Trinité. Et c'est une plénitude d'un autre genre que représentent les CL gros poissons capturés à la droite dans la barque de Pierre.

Le poisson, comme nous le savons, c'est le blason du Christ, sa raison sociale, si je puis dire, empruntée comme celle des firmes et administrations modernes aux initiales grecques de son nom et de son titre : ΙΧΘΥΣ. C'est le poisson qu'on voit figurer partout dans les peintures des Catacombes, surmonté d'une corbeille de pains, par allusion aux cinq corbeilles de pains et aux deux poissons des Evangiles. Le poisson est *sous* le pain, comme la *substance* sous les espèces ou apparences. Et c'est ce même poisson dans le texte de saint Jean que nous voyons tout préparé sur la rive par les soins de Notre-Seigneur au moment où les Apôtres y abordent. *Piscis assus, Christus passus*. C'est le prêtre à l'autel au moment de la consécration. A Emmaüs et au Cénacle, c'était le don eucharistique pur et simple. Ici, dans cette séance de caractère proprement ecclésiastique, où le Christ à l'aurore des temps se tient au milieu de Ses Apôtres comme l'Evêque au milieu de ses ordinands, c'est une espèce de démonstration du Sacrement, c'est la première leçon de théologie, une analyse pour la raison de l'événement miraculeux.

Christianus, alter Christus. Le Chrétien est une image du Christ, appropriée à une certaine époque et à un certain ensemble de circonstances, et, en tant que du vieil Adam il passe à la condition de Fils de Dieu, il réalise en lui-même les initiales de l'éternel Poisson. Qu'il nage désormais, sans aucun

contact avec la terre, dans les eaux pures du baptême et de la Grâce, respirant cet élément même qui le soutient. C'est là où le filet aux mailles entrecroisées du Pêcheur va les chercher pour en faire, comme jadis à la Montagne des Béatitudes ! le repas des peuples assemblés. Non pas le menu fretin que l'on rejette au vivier natal, mais *le gros poisson*, nourri à la ressemblance du Christ, de Sa chair et de Son sang, de Sa doctrine et de Son amour, qui est digne d'alimenter les fidèles jusqu'à la consommation des temps, de leur partager Sa substance, de leur fournir une certaine image du Christ mangeable, appropriée à leurs besoins particuliers ou généraux, momentanés ou constants. Ainsi saint Paul dont on nous lit les Epîtres à la Messe, ainsi les Martyrs et les Docteurs, sainte Madeleine, saint Augustin, saint Thomas, saint Bonaventure, saint Benoît, saint François de Sales et celui d'Assise, saint Ignace, saint Benoît Labre, saint Vincent de Paul, Bossuet, Ozanam, Newman, Anne-Catherine Emmerich, le Curé d'Ars, Dom Bosco, sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. Tout ce trésor de saints, toutes ces étoiles, toute cette monnaie vivante de l'inépuisable Mer de Galilée, les connus et les inconnus, où nous n'avons qu'à puiser, ils sont à notre disposition, et qui ne sont pas 153, mais 153.000 et 153 millions ! Salut aux gros frères ! salut aux gros poissons qui s'avancent au milieu de la menue foule fourmillante comme des

Soleils qui entraînent autour d'eux tout un cortège d'astres ! Salut à ces grands roulements de tonnerre qui se prolongent d'un bout à l'autre du firmament dans le pays des Psaumes !

Toutes ces rencontres dont les évangiles de la Semaine de Pâques l'un après l'autre nous refont le récit ont le même caractère crépusculaire ou auroral. Cela se passe toujours entre le jour et la nuit, entre une saison et l'autre et ce n'est ni l'une ni l'autre, à ce moment où une rupture, un changement de rythme qui ne va pas sans une secrète interruption se produit dans la ligne continue du temps. Le talus est encore couvert de feuilles mortes, mais de place en place cette vêture de la terre hermite est traversée par d'âcres touffes de pissenlits, par des poignées de narcisses et de jonquilles, par des paquets de pervenches, par de petites pâquerettes innocentes, par des choses vertes et de longs rameaux virulents. Il n'y a pas encore de feuilles aux arbres, mais une espèce de fumée incandescente, les touches d'une espèce de pastel aérien. On devine que la terre de tous côtés s'inquiète de sa lingerie nuptiale, que beaucoup de blanc va se déplier et s'ouvrir, et que dénouant une espèce de ruban rose elle s'apprête avec un sourire ineffable à faire sa première communion. C'est Madeleine sous les traits du jardinier qui tombe à genoux et qui reconnaît son Jésus.

Ce sont les Saintes Femmes dans le Tombeau qui s'aperçoivent du remue-ménage des Anges comme le chœur d'une cathédrale en plein milieu de la Grand'messe, tous ces anges imbriqués l'un sur l'autre comme ces imaginations confuses dans le jardin qui se dessinent derrière les coupures d'une large règle de soleil. Ce sont les Apôtres solennellement qui communient, toutes les portes fermées, quand Notre-Seigneur est entré en compagnie de la mort. C'est la réfection mystérieuse sur la rive de Génésareth. Ce sont les deux disciples dans un chemin creux qui rencontrent ce passant obscur, et dans cette salle triviale la lumière peu à peu qui rayonne autour de cette bouche sacrée, tu l'as reconnue, heureux fils de Cléophas ! Et toujours l'Evangile nous fait comprendre que préalablement à la reconnaissance il y a entre l'âme et notre Jésus une espèce de mot d'ordre muet, une espèce de consigne austère. « *Ne veuille pas me toucher !* » C'est Jésus qui feint d'aller plus loin et nous qui faisons semblant de ne pas Le reconnaître. Le tombeau tout de même est intervenu. Cette apparition qui me fait fondre le cœur, ah combien n'est-elle pas précaire ! (1) Entre Toi et moi, mon Jésus,

(1) Une union si délicate que le Cantique la compare à l'appréhension d'un seul cheveu, un de ceux que nous avons derrière la tête. *Vulnerasti cor meum in uno crine colli tui.* (Cant., IV, 9). Le col est ce qui réunit la tête au corps et aux membres. C'est dans le cou que sont logés les organes de la voix et de la parole.

le moment serait bien mal choisi pour désobéir à cette convention de ne pas parler ! (1).

Jésus leur dit : *Venez, faites chère. Et aucun n'osait des convives l'interroger : Tu quis es ?* (pour que l'état actuel de suspens et d'équilibre si délicat et si subtil entre un monde et l'autre ne soit pas inquiété ni dans un sens ni dans l'autre). *Sachant que le Seigneur est là.* (Il est là : et cependant le silence des apôtres à défaut de leur voix ne cesse pas de l'interroger). *Et vient Jésus, et il accepte le pain et leur donne, et le poisson semblablement.* (Et alors il n'y a plus besoin d'interrogation). *Or c'était la troisième fois que Jésus se manifestait à ses disciples comme il était ressuscité des morts.*

Washington, avril 1931.

(1) Dieu fait la proposition des mystères de la foi à notre âme parmi des ténèbres et obscurités, en sorte que nous ne voyons pas les vérités, ainsi seulement nous les entrevoyons : comme il arrive quelquefois que, la terre étant couverte de brouillards, nous ne pouvons voir le soleil, ainsi nous voyons seulement un peu plus de clarté au soleil où il est.

S. Fr. de Sales — *Traité de l'Amour de Dieu.*
L. II, Ch. 14.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Religion et poésie. 9
Discours aux catholiques de New-York . . . 21
Lettre sur Coventry Patmore. 29
Propositions sur la Justice. 37
Lettre a Sylvain Pitt 45
La Physique de l'Eucharistie 49
A la trace de Dieu 67
Du mal et de la Liberté 89
Lettre a Madame E. 103
Cinq lettres a Madame A. E. M. 113
Deux lettres a Arthur Fontaine. 131
La « Jolie Foi de mon Enfance » 141
Lettre sur Saint Joseph. 147
Autre fragment sur Saint Joseph. 151
Et toi que penses-tu du Christ ?. 159
Lettre a Madame d'A. 167
Tendre la joue droite GAUCHE 177
Ecce sto ad ostium et pulso 185
Note sur l'Art chrétien. 189
Lettre a Alexandre Cingria sur les causes de la décadence de l'art sacré. 223
Projet d'une Église souterraine a Chicago . . 229
Les invités a l'attention. 243
La troisième rencontre 253

PQ
2605
L2P6
1938
t.2

Claudel, Paul
Positions et propositions

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY